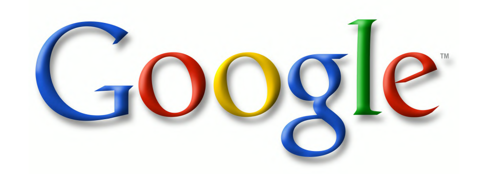
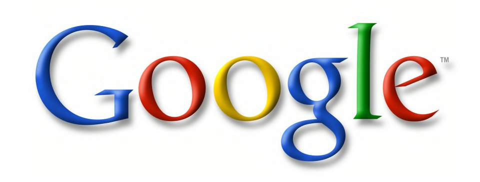

Google





OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATORZIEME.

A BASLE,

Chez J. J. THOURNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

POEMES
ET DISCOURS
EN VERS.

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

Les trois premiers ſont de l'année 1734. Les quatre derniers ſont de l'an 1737. Tous ſont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'eſt-à-dire qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens et de maux qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, et qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſième, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaiſir vient de Dieu.

Le ſixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptième, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, fage Ariftoa, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne font point abufés.
Ce monde eft un grand bal, où des fous déguifés,
Sous les rifibles noms d'Eminence et d'Alteffe,
Penfent enfler leur être et hauffer leur baffeffe.
En vain des vanités l'appareil nous furprend:
Les mortels font égaux; leur mafque eft différent.
Nos cinq fens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, font la feule mefure.
Les rois en ont-ils fix? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre efpèce? ont-ils d'autres refforts?
C'eft du même limon que tous ont pris naiffance;
Dans la même faibleffe ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Hé quoi, me dira-t-on, quelle erreur eft la vôtre! (a)
N'eft-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé fur fon bureau,
Vaut-elle une princeffe auprès du trône affife?
N'eft-il pas plus plaifant pour tout homme d'églife
D'orner fon front tondu d'un chapeau rouge ou verd
Que d'aller, d'un vil froc obfcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De fon prieur cloîtré vingt coups de difcipline?
Sous un triple mortier n'eft-on pas plus heureux
Qu'un clerc enfeveli dans un greffe poudreux?

Non; Dieu ferait injufte, et la fage nature
Dans fes dons partagés garde plus de mefure.
Penfe-t-on qu'ici-bas fon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a fouvent l'impudence
De paffer en plaifir un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété:
Hélas, pour le bonheur que fait la majefté?
En vain fur fes grandeurs un monarque s'appuie:
Il gémit quelquefois, et bien fouvent s'ennuie.
Son favori fur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compofé de baffeffe et d'orgueil,
Accablé de dégoût en infpirant l'envie,
Tour à tour l'on t'encenfe et l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre obfervatoire,
Un jour en confultant leur célefte grimoire,
Des enfans d'Uranie un effaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Obfervait les fecrets du monde planétaire.
Un ruftre s'écria: ces forciers ont beau faire,
Les aftres font pour nous auffi-bien que pour eux:
On en peut dire autant du fecret d'être heureux.
Le fimple, l'ignorant, pourvu d'un inftinct fage,
En eft tout auffi près, au fond de fon village,
Que le fat important qui penfe le tenir,
Et le trifte favant qui croit le définir. (*b*)

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le fommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eft pour nous la parfaite et feule égalité.

Vois-tu dans ces vallons ces efclaves champêtres,
Qui creufent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilifent la terre en déchirant fon fein,
Ils ne font point formés fur le brillant modèle
De ces pafteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eft point Timarette, et le tendre Tircis,
De rofes couronnés fous des myrthes affis,
Entrelaçant leurs noms fur l'écorce des chênes,
Vantant avec efprit leurs plaifirs et leurs peines:
C'eft Pierrot, c'eft Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foffé bourbeux.
Perrette au point du jour eft aux champs la première.
Je les vois haletans, et couverts de pouffière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fauffe et ruftique
Gaiment de Pellegrin (*c*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux fommeil, la force, la fanté,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à fon cœur, affourdit fes oreilles:
Il ne défire point ces plaifirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette fes champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle:
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin, (*d*)
Des intrigues du temps compofant fon deftin,
Dupé par fa maîtreffe et haï par fa femme,
Prodigue à vingt beautés fes chanfons et fa flamme;
Quitte Eglé qui l'aimait pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le fcandale et le bruit;

Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidelle,
Revole vers Lifette en la faifon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui préfenter des dons auffi fimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (e) vend à crédit pour tromper tant de belles
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas befoin : c'eft le fard du bonheur. (f)

L'aigle fière et rapide, aux aîles étendues,
Suit l'objet de fa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondiffant
Cherche en paix fa géniffe, et plaît en mugiffant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par fes chants fa compagne fidelle;
Et du fein des buiffons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux infectes de l'air.
De fon être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il eft quelqu'autre efpèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon fort, à mes plaifirs préfens,
Qu'il foit d'autres heureux, qu'il foit des biens plus
grands?

Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le refte affreux,
Refpirant pour fouffrir, eft-il un homme heureux?
Non, fans doute; et Thamas qu'un efclave détrône,
Ce vifir dépofé, ce grand qu'on emprifonne,
Ont-ils des jours fereins, quand ils font dans les fers?
Tout état a fes maux, tout homme a fes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait fous fes lois retenu l'Angleterre;

Dufréni moins prodigue et docile au bon ſens (g)
N'eût point dans la miſère avili ſes talens. (h)
Tout eſt égal enfin : la cour a ſes fatigues ;
L'égliſe a ſes combats, la guerre a ſes intrigues ;
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci ;
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité. (i)

Jadis, le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! diſait-il ; que d'éclat, que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, et moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure ; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il, ô ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah ! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère et le rire eſt trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,

Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſirs et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et DIEU nous peſa tous dans la même balance. (k)

NOTES ET VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

a) CE ne fut qu'en 1738 que ce difcours parut la première fois imprimé à Paris, ainfi que le fecond et le troifième, fous le titre général d'*Epîtres fur le bonheur*. Le commencement du premier difcours a été plufieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jufqu'à l'édition de 1757 exclufivement.

PREMIERE LEÇON.

Hé bien, jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne fais pas encor quel parti tu dois fuivre !
Tu voudrais des leçons fur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état incertain dans tes vœux,
Tu veux choifir, dis-tu, le fort le plus heureux;
Mais ce fort quel eft-il ? tu ne fais. Tu peux être
Magiftrat, financier, courtifan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'eft pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux, ce bonheur eft dans toi.
Les états font égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt les habiles profpèrent.
Le bonheur eft le port où tendent les humains;
Les écueils font fréquens, les vents font incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère :
Ainfi que les fecours les dangers font égaux.
Qu'importe quand l'orage a foulevé les flots,
Que ta pouppe foit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des cables de foie?
Le vent eft fans refpect, il renverfe à la fois
Les bateaux des pêcheurs et les barques des rois.
Si quelqu'heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiffeau, plus heureux, n'était pas mieux conftruit :
Mais le pilote eft fage, et Dieu l'avait conduit.
Hé quoi, me dites-vous, etc.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu toujours facile et pure
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature,
Qui ſais à ton état conformer tes déſirs,
Satisfait ſans fortune, et ſage en tes plaiſirs,
Heureux qui, comme toi, docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, ect.
Que ta pouppe ſoit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre et des cables de ſoie ?
L'art du pilote eſt tout, et pour dompter les vents
Il faut la main du ſage, et non des ornemens.
Hé quoi, me dira-t-on ect.

(b) PREMIERE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur !
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaiſir un maréchal de France !
L'empereur eſt toujours, grâces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul que les ſept électeurs !
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai que celui de ſon maître !
Non, n'accuſons point Dieu de cette abſurdité ;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être ;
Il veut, en les rangeant ſous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre ;
Et ce *Bernard* qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte ect.

SECONDE LEÇON.

L'empereur eſt toujours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul que les ſept électeurs;
Et le roi des Romains ferait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ſes mains.
Admirons de ſes dons le différent partage;
Chacun de ſes enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaſte à ſa fécondité,
Et l'ingrat qui ſe plaint eſt ſeul déshérité.
Poſſédons ſans fierté, ſubiſſons ſans murmure
Le ſort que nous a fait l'auteur de la nature;
Dieu qui nous a rangés ſous différentes lois
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte ect.

(*c*) L'abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion ſur des airs du Pont-neuf; c'eſt-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jéſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne et dans des couvens de province.

(*d*) Fameux verniſſeur.

(*e*) Fameux marchand de curioſités à Paris. Il avait beaucoup de goût, et cela ſeul lui avait procuré une grande fortune.

(*f*) Dans ſes champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes et les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers,
Ses traits, toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornemens, mais plaiſent ſans parure:
Un éclat étranger eſt le fard du bonheur:
Tu n'en as pas beſoin, tu peux donner ton cœur

Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille deſtin,
Sous les lambris dorés et vernis par Martin.

(*g*) *Louis XIV* diſait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* et *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la miſére, après avoir diſſipé de grandes richeſſes ; il a laiſſé de jolies comédies.

(*h*) Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers :
Concini moins altier, plus fidelle à ſes maîtres,
N'aurait point de ſon ſang appaiſé nos ancêtres ;
Et Dufréni plus ſage et moins diſſipateur
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(*i*) Qui fait ou l'infortune ou la félicité ?
Où donc trouver, dis-tu, cet être ſi vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur, et dans ton caractère.
Quel que ſoit ton état, quel que ſoit ton deſtin,
Sois ſage, il te ſuffit, ton bonheur eſt certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vis dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Mortel, en quelqu'état que le ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois content et rends grâce à ton maître.

(*k*) *Quelque différence qui paraiſſe entre les fortunes, il y a une certaine compenſation de biens & de maux qui les rend égales* : Réflexions morales de *la Rochefoucauld*, édition du Louvre, n° 52.

Suivant M. *Rouſſeau*, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières claſſes de la ſociété et ceux qui affligent les premières, parce que, dit-il, les maux du peuple ſont l'effet de la mauvaiſe conſtitution de la ſociété ; les grands, au contraire, ne ſont malheureux que par leur faute.

1°. Cette obſervation n'eſt pas vraie rigoureuſement. Ce n'eſt pas abſolument par ſa faute que tel riche, tel grand,

étant né un ſot, et ayant reçu une mauvaiſe éducation, paſſe triſtement ſa vie dans l'ennui et le dégoût. Ce n'eſt point par ſa faute qu'*Ivan* fut aſſaſſiné après avoir été en priſon toute ſa vie; eſt-ce par ſa faute que le *maſque de fer* fut mis à la baſtille; que les fils du comte d'*Armagnac*, arroſés du ſang de leur père, paſſèrent toute leur jeuneſſe dans un cachot fait en forme de hotte? D'un autre côté, parmi les hommes qui ſouffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ſes malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance? Il eſt très-rare dans tous les états d'être uniquement malheureux par ſa faute, ou de l'être ſans y avoir contribué; le hafard et la mauvaiſe conduite entre à la fois dans preſque tous les malheurs des hommes.

2°. Ce n'eſt pas de la cauſe des maux des différens états que parle M. *de Voltaire*; c'eſt d'une ſorte d'équilibre entre les maux et les biens qui rend ces états preſqu'égaux. Cette manière de voir les états de la vie eſt conſolante pour le peuple; elle conduit même à une conſéquence très-utile. Si les biens et les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une ſorte de balance; ſi l'ennui qui pourſuit les riches, ſi les dangers qui environnent les grands ſont un équivalent des maux auxquels la miſère condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité; les uns y trouveront plus d'aiſance, les autres plus de ſureté. Ne ferait-il pás utile de perſuader aux hommes que l'intérêt des différentes claſſes de la ſociété n'eſt point de ſe ſéparer, mais de ſe rapprocher; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parce qu'aucune claſſe ne peut augmenter ſon bonheur aux dépens d'une autre, mais ſeulement en feſant des ſacrifices au bonheur commun?

Il était naturel que deux hommes, dont l'un croyait que la ſociété et les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une ſource de perfection pour la ſociété, et de bonheur pour l'eſpèce humaine, fuſſent preſque toujours d'avis contraire; mais qui des deux a été le plus utile aux hommes? celui ſans doute dont l'opinion était le plus conforme à la vérité.

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie puissance.

DANS le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame, est-elle esclave ou reine ?
  Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ; (a)
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'ame simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
  Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; et ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.

Oui

Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi ;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits et la vie et l'eſſence.
Qui conçoit veut, agit, eſt libre en agiſſant ;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit ;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la terre, et roi par la penſée,
Tu veux, et ſous tes mains la nature eſt forcée.
Tu commandes aux mers, au ſouffle des zéphyrs,
A ta propre penſée, et même à tes déſirs.
Ah ! ſans la liberté, que feraient donc nos ames ?
Mobiles agitées par d'inviſibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſerait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés.

Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
(b) Pucelle eſt ſans vertu, (1) Desfontaines ſans vice. (c)
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans ;
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,

Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice et de paix
Serait l'auteur du trouble, et le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable ?

J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme ennivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laiſſe encore à peine entrevoir la lumière.
J'oſais répondre enfin d'une timide voix :
Interprète ſacré des éternelles lois,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe?
Qui lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le ſuit, il s'égare ; et toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et ſi libre, et ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?

L'eſprit conſolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit ?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, et tes vœux ſont d'un Dieu. (*d*)
Quoi ! dans cet océan cet atome qui nage
Dira : L'immenſité doit être mon partage.
Non, tout eſt faible en toi, changeant et limité ;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.
On la perd quelquefois ; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras raffermi ;
Prends ce livre ſenſé, conſulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, et le vrai bien du ſage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, (*e*)
Que le Dieu des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Entends comme il conſulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, et le veut corriger.

Il le croyait donc libre? oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles. (*f*)
Ferme en tes sentimens, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère:
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême:
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond (*g*) s'Gravesande et le subtil (*h*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez. (*i*)

NOTES ET VARIANTES

DU DEUXIEME DISCOURS.

(*a*) *Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux.*
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à linstant, et couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entr'eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, ect.

(*b*) L'abbé *Pucelle*, célébre conseiller au parlement. L'abbé *Desfontaines*, homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des satires.

(*c*) On lisait dans les premières éditions :
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

(*d*) Traduction de ce vers d'*Ovide :*
Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

(*e*) Fameux médecins de Paris.

(*f*) Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

(*g*) M. *s'Gravesande*, professeur à Leide, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de *Newton.*

(*h*) M. *Dortous de Mairan*, secrétaire de l'académie des sciences de Paris.

(*i*) Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

(1) L'abbé *Pucelle* était neveu de M. *de Catinat.* Sa mère accordait à son frère aîné une préférence que les premières années de la jeunesse du cadet semblaient excuser, et

qui cependant était la feule caufe de ces erreurs, dans un homme qui était né avec un caractère très-ferme et une ame ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonfuré dans fon enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont fa mère l'avait privé, et lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de confeiller-clerc au parlement de Paris, et obtenu fa nomination à une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaiffance que d'oublier l'injuftice de fa mère. Le frère de l'abbé *Pucelle* mourut, peu de temps après, premier préfident du parlement de Grenoble.

Le confeiller au parlement de Paris fe fit une grande réputation par fon intégrité, par le courage avec lequel il défendit la liberté des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome et du clergé. Comme le janfénifme était alors le prétexte de fes entreprifes, les Parifiens le prirent pour un janféniste; mais fa véritable religion était l'amour des lois et la haine de la tyrannie facerdotale: il n'en eut jamais d'autre.

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop ; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? c'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des dieux, par les dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;
Il blaſphème, il s'agite en ſa priſon profonde ;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé ;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé. (*a*)

J'ai vu des courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïſſent le bras qui feſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles
Il diſait à Louis : *Je ne crains que Verſailles ;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Défendez-moi des miens ; ils ſont près de mon roi.

Cœurs jaloux ! à quel maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.

Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
 Lorſqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;
Quand Dufreſne (*b*) et Gauſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Oroſmane, Alzire, Zénobie,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir :
Rufus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin ; mais ces pleurs ſont de rage.
 Hé bien, pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Eſt-ce un affront pour toi, courage, écris, fais mieux ;
Mais garde-toi ſur-tout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes Aïeux chimériques : (*c*)
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.
 Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. (*d*)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.

Si tu veux, faux dévot, féduire un fot lecteur,
Au miel d'un froid fermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, mafque mieux ton vifage.
La gloire d'un rival s'obftine à t'outrager;
C'eft en le furpaffant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que fon trophée;
Mais pour fiffler Rameau l'on doit être un Orphée:
Qu'un petit monftre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan: (e)
On ne s'embellit point en blâmant fa rivale.

Qu'a fervi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu (f) Bayle perfécuté
Sera des bons efprits à jamais refpecté;
Et le nom de Jurieu, fon rival fanatique,
N'eft aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans fes chagrins un miférable auteur
Defcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neftor, chez Narciffe,
Il diftille à longs traits fon abfurde malice.
Pour lui tout eft fcandale, et tout impiété.
Affurer que ce globe, en fa courfe emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant fur lui-même;
C'eft un raffinement d'erreur et de blafphème.
Malbranche eft Spinofifte, et Locke, en fes écrits,
Du poifon d'Epicure infecte les efprits.
Pope eft un fcélérat, de qui la plume impie
Ofe vanter de Dieu la clémence infinie;
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout eft bien. (g)

Cent fois plus malheureux, et plus infame encore,
Eft ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,

Qui vend au plus offrant fon encre et fes fureurs;
Méprifable en fon goût, déteftable en fes mœurs;
Médifant, qui fe plaint des brocards qu'il effuie;
Satirique ennuyeux, difant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eft perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par fes écrits. (b)

On peut à Defpréaux pardonner la fatire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de fa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit fans être utile,
On écrafe à plaifir cet infecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandeftins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno femble encor refpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (i)
Du Zeuxis des Français les favantes peintures?
L'honneur de fon pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en font plus précieux;
Ces traits en font plus beaux, et vous plus odieux.
Déteftons à jamais un fi dangereux vice. (k)

Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juftice,
D'un critique modefte, et d'un vrai bel-efprit,
Qui, lorfque Richelieu follement entreprit
De rabaiffer du Cid la naiffante merveille,
Tandis que Chapelain ofait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: je voudrais l'avoir fait: (l)
C'eft ainfi qu'un grand cœur fait penfer d'un grand
homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault (*m*) dans le louvre il admira la main.
Ah! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie?
Voilà le vrai mérite: il parle avec candeur;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur. (*n*)

Qu'il eſt grand! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens!
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élèvent enſemble:
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du temps;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

NOTES ET VARIANTES

DU TROISIEME DISCOURS.

(*a*) L'Auteur a retranché les quatre vers suivans :

Quel était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans ect.

(*b*) *Dufresné*, célébre acteur de Paris. Mademoiselle *Gaussin*, actrice pleine de grâces, qui joua Zaïre.

(*c*) Mauvaise comédie de *Rousseau*, qui n'a pu être jouée. (*N. B.* On trouvera dans la vie de M. *de Voltaire* les détails sur ses querelles avec *Rousseau*, *Desfontaines* etc.)

(*d*) Il est à remarquer que M. *de Voltaire* s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(*e*) Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée ; un bon couplet contr'elle
Par le fougueux Jurieu etc.

Et dans l'édition *in*-4°, après ce vers :

Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée :
Il faut être Psyché pour censurer Vénus.
Hé, pourquoi censurer ? quel triste et vain abus !
On ne s'embellit point etc.

(*f*) *Jurieu* était un ministre protestant qui s'acharna contre *Bayle* et contre le bon sens ; il écrivit en fou, et il fit

le prophète : il prédit que le royaume de France éprouverait des révolutions qui ne ſont jamais arrivées. Quant à *Bayle*, on ſait que c'eſt un des plus grands-hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en feſant valoir ſon teſtament qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme qui avait éclairé le monde, et honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de M. *de Senaux*, conſeiller.

(*g*) L'optimiſme de *Platon*, renouvelé par *Shaftersburi*, *Bolingbrocke*, *Leibnitz*, et chanté par *Pope* en beaux vers, eſt peut-être un ſyſtème faux : mais ce n'eſt pas aſſurément un ſyſtème impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

(*h*) Ces vers déſignent l'abbé *Desfontaines* ; il a eu tant de ſucceſſeurs ſi dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

(*i*) Quelques peintres, jaloux de *le Sueur*, gâtèrent ſes tableaux qui ſont aux Chartreux.

(*k*) Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs,
Médiſant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie ?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché ſeulement de l'honneur d'un refus ?
Hélas ! quel eſt le fruit de tes cris imbéciles ?
La police eſt ſévère ; on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris ſe détourne de toi ;
Tout fuit, juſqu'aux enfans, et l'on ſait trop pourquoi.
Déteſtons, Hermotime, un ſi dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir etc.

(*l*) *Habert de Cériſi*, de l'académie.

(*m*) La belle façade du vieux louvre eſt de M. *Perrault*.

(*n*) Voilà le vrai mérite ; il ſe peint dans ces traits :
C'eſt ainſi qu'en ſon ame on conſerve la paix.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A M. HELVETIUS.

Tout vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage;
La modération eſt le tréſor du ſage:
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance;
La nature eſt ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit; avance à ſa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.
  Réaumur, (1) dont la main ſi ſavante et ſi ſûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, et reſſuſcite avec un corps nouveau;

Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage du Faï (a) parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe et fugitive ?

Pour découvrir un peu ce qui ſe paſſe en moi.
Je m'en vais conſulter le médecin du roi :
Sans doute il en ſait plus que ſes doctes confrères.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſtères (b)
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines, (2)
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penſer mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.

Courriers de la phyſique, (c) Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois couronnes
Vos perches, vos ſecteurs, et ſur-tout deux Laponnes : (d)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces reſſorts qui font la peſanteur.
Vous connaiſſez les lois qu'établit ſon auteur.
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes :
Pourquoi, vers le ſoleil notre globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné :

Parcourant en douze ans les céleftes demeures,
D'où vient que Jupiter a fon jour de dix heures?
Vous ne le favez point: votre favant compas
Mefure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois deffiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceffible;
Les angles, les côtés font marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eft fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, fi ma débile vue
Ne peut percer la nuit fur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux favant,
Qui des feux de l'Etna fcrutateur imprudent,
Marchant fur des monceaux de bitumes et de cendre,
Fut confumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Modérons-nous fur-tout dans notre ambition:
C'eft du cœur des humains la grande paffion. (e)
L'empefé magiftrat, le financier fauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en pofte à Verfaille effuyer des mépris,
Qu'ils reviennent foudain rendre en pofte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeffe
Ont faifi quelquefois cette amorce traîtreffe:
Platon va raifonner à la cour de Denis:
Racine janféniſte eft auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deffeins, (f)
J'ai vécu, je l'avoue, avec des fouverains.
Mon vaiffeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes fens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, et je crus comme un fot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.

J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière
Que mon ame éclairée, ouverte au répentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours sans
maître. (g)

O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse.
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa raison, et par des soins prudens
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture:
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Regardez (*b*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui. (*i*)
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière
Jette encor quelques traits ſans force et ſans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer!

Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe;
La langue l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruiſait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir le travail et la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux, (*k*)
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, et ſur-tout vertueux:
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!

Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures;
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

NOTES ET VARIANTES

DU QUATRIÈME DISCOURS.

(*a*) M. *Du Faï* était directeur du jardin et du cabinet d'hiſtoire naturelle du roi, qui avaient ét' très-négligés juſqu'à lui, et qui ont été enſuite portés par M. *de Buffon* à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il exiſte en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en eſt aucun d'auſſi complet.

(*b*) On liſait dans les premières éditions, et dans l'*in-4°*.

Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes conſolé ;
Il ſait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment, etc.

(*c*) Meſſieurs *de Maupertuis*, *Clairault*, *le Monnier*, *etc.* allèrent en 1736 à Tornéa meſurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes ſont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

(*d*) Revole, Maupertuis, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros dans la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux ;
Dont le travail immenſe et l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts etc.

Nota. Cette leçon eſt très-différente de la première édi- tion. L'auteur, qui avait à ſe plaindre de *Maupertuis*, a ſubſtitué des plaiſanteries à un éloge exagéré. La meſure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux ſciences ; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaiſſance. On en devait ſur-tout à ceux qui,

comme MM. *Clairault*, *Bouguer*, *le Monnier*, pouvant s'illuftrer *fans fortir de chez eux*, eurent le courage d'entreprendre des voyages auffi pénibles. Le géomètre à qui un homme en place propofait de paffer avec eux, et qui répondit, *je n'ai pas befoin d'aller fi loin pour faire des découvertes*, était injufte; auffi les plaifanteries de M. *de Voltaire* ne tombent-elles que fur l'importance exceffive que *Maupertuis* attachait à ce voyage. On fait qu'il fe fit peindre applatiffant le globe : c'eft tout au plus ce que *Newton* aurait pu faire, fi *Newton* avait eu de la vanité.

On trouvera dans les *Mélanges* de poéfies les vers que M. *de Voltaire* a faits pour ce portrait, dans le temps de fes liaifons avec *Maupertuis*. Il ramena réellement deux fuédoifes. Elles s'appellaient *Plaifcom* : il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles fe fit religieufe; l'autre époufa un gentilhomme de Normandie qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raifonnables entreprennent rarement, parce qu'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on eft toujours humilié de porter, quoique l'exemple de *Silla*, de *Pompée*, de *Céfar* et de *Marc-Aurèle* pût confoler l'amour-propre.

(e) Après ce vers : *C'eft du cœur des humains la grande paffion*, on lifait dans les premières éditions les quatre fuivans que l'auteur a retranchés :

Sans doute elle eft utile, et fon fouffle rapide
Sur la mer de ce monde eft le vent qui nous guide :
Il faut des paffions, mais retenez, grands Dieux,
De ces vents déchaînés le cours impétueux.

(f) *C'eft du cœur des humains la grande paffion :*
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inftruire.
Vingt favans qu'Apollon prenait foin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu fe détromper :
Au Parnaffe ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour eft de Circé le palais redoutable;
La fortune y préfide, enchantereffe aimable,
Qui, des mains des plaifirs préparant fon poifon,
Par un filtre invincible affoupit la raifon.

Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave;
On eſt arrivé libre, on ſe retrouve eſclave.
Le guerrier tout couvert du ſang des ennemis,
Le magiſtrat auſtère, et le groſſier commis,
Et la dévote adroite, et le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent et l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs; ce ſujet plein d'appas
Eſt bien moins dangereux, et ne s'épuiſe pas;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde;
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde:
Que m'importe leur trône, et quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur?
Les plaiſirs ſont les fleurs etc.

(*g*) Dans une édition poſtérieure, le morceau qui remplace celui qu'on vient de lire était terminé par les quatre vers ſuivans:

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers;
Mais leur ſageſſe au moins les a rendus légers.
Horace modéré vécut riche et tranquille.
Qui veut tout n'obtient rien, le diſcret eſt l'habile.
O vous qui ramenez etc.

(*h*) C'était un conſeiller au parlement, fort riche, homme voluptueux et qui feſait excellente chère.

(*i*) *Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui,*
Sans appétit il mange, il parle ſans rien dire;
Il cherche le plaiſir qui de lui ſe retire.
Le nectar d'Epernai, ſi pétillant, ſi frais,
Pour ſon goût dédaigneux a perdu ſes attraits.

Ces vers ont été retranchés.

(*k*) Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas:
Ne nous en plaignons point, imitons la nature;

Elle couvre nos champs de glace ou de verdure :
Tout renaît au printemps, tout mûrit dans l'été ;
Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère ;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire.
Vous penſez, ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens ;
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture.
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux.

Dans la ſeconde édition, au lieu de

Climène a peu d'eſprit, etc.

on liſait

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles,
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur :
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet etc.

(1) Réaumur, de l'académie des ſciences. On lui doit les mémoires ſur l'hiſtoire des inſectes, ouvrage d'un obſervateur exact et patient. C'eſt lui qui a formé le projet de la deſcription des arts, collection immenſe, et qui, malgré les défauts inévitables dans toute grande entrepriſe, fait honneur à l'académie des ſciences et à la nation. Si la poſtérité ne trouve dans ſes ouvrages ni les découvertes, ni les vues ingénieuſes et nouvelles qui ont illuſtré d'autres naturaliſtes, elle ne pourra lui refuſer l'eſtime due à un ſavant laborieux, qui a fait de ſon temps et de ſes travaux un uſage utile.

(2) Nous avons ſu marquer juſqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans nos veines.

Perrault, Poëme ſur le Siècle de Louis le Grand.

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton defpotique
Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr? (a)
Sur les pas de Calvin, ce fou fombre et févère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniftre abhorré,
D'efclaves qu'il a faits triftement entouré,
Dictant d'un air hideux fes volontés finiftres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux miniftres.
(b) Timon fe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien; (c)
Il faut que l'on foit homme, afin d'être chrétien.
Je fuis homme, et d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaiffance.
La nature attentive à remplir vos défirs
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaifirs.
Nul encor n'a chanté fa bonté toute entière;
Par le feul mouvement il conduit la matière;
Mais c'eft par le plaifir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par fes mains.
Tout mortel au plaifir a dû fon exiftence.
Par lui le corps agit, le cœur fent, l'efprit penfe.
Soit que du doux fommeil la main ferme vos yeux;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que vos fens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preffe en vous la nature;
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;

Par-tor

Par-tout d'un DIEU clément la bonté falutaire
Attache à vos befoins un plaifir néceffaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaifir, fans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût fubi l'efclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans fon fein renfermé,
Qui déchire en naiffant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaifirs reconnaiffez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaifirs! c'eft à la douleur même
Que je connais de DIEU la fageffe fuprême.
Ce fentiment fi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers fentinelle affidu,
D'une voix falutaire inceffamment nous crie:
Ménagez, défendez, confervez votre vie.
Chez de fombres dévots l'amour propre eft damné;
C'eft l'ennemi de l'homme, aux enfers il eft né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eft un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime. (d)
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils;
Dans nos concitoyens, fur-tout dans nos amis:
Cet amour néceffaire eft l'ame de notre ame;
Notre efprit eft porté fur fes aîles de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les paffions. (e)
Tout dangereux qu'il eft, c'eft un préfent célefte;
L'ufage en eft heureux, fi l'abus eft funefte.
J'admire et ne plains point un cœur maître de foi,
Qui tenant fes défirs enchaînés fous fa loi,

S'arrache au genre humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père et la société;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie.
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés; (*f*)
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez. (*g*)
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,

Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
DIEU des êtres pensans, DIEU des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts et de la solitude.
Voilà mes passions, mon ame en tous les temps (*b*)
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois de la nation violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux:
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre. (*i*)

NOTES ET VARIANTES

DU CINQUIEME DISCOURS.

(a) DAns la Mort de Céſar, *Antoine* dit à *Brutus* :
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu pour les faire haïr.

(b) Cette pièce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations par lui-même. Tout ſentiment prouve un Dieu, et tout ſentiment agréable prouve un Dieu bienfeſant.

(c) Paſcal ſe crut parfait alors qu'il n'aima rien.

(d) O moitié de notre être ! amour propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer ſoi-même.
Que dieu ſoit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, *etc.*

(e) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *paſſions* des déſirs vifs & continus de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *pâtir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance ; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *pâtir*, c'eſt avoir une paſſion ; et le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs et continus, appellés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables ; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées ; et on eſt obligé de ſe ſervir du même

mot dans une acception différente, à peu près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

(*f*) M. *de Voltaire* combat ici, comme dans le discours septième, la morale fausse et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. Il est un des premiers, parmi nos philosophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos passions naturelles vers un but utile que de chercher à les détruire; qu'un homme qui passerait sa vie à combattre en lui la nature serait fort inutile à ses semblables. Ce sont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de *l'Esprit* qui ont excité, avec si peu de raison, tant de scandale et d'enthousiasme.

(*g*) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme et peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus, et des morts entassés;
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, et bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province;
Il rendit la mer libre, et l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut etc.

(*h*) Voici la fin de ce discours dans les premières éditions:

Voilà mes paſſions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la paſſion nouvelle et généreuſe
Eſt d'éclairer la terre, et de la rendre heureuſe;
Grand Prince, eſprit ſublime, heureux préſent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand ſur la vie.
Qu'un autre en frémiſſant craigne ſes cruautés;
Un cœur aimé de vous ne ſent que ſes bontés.

(*i*) Dans les premières éditions, ce diſcours était terminé par un envoi au roi de Pruſſe, alors prince royal. (Voyez la note (*h*). M. de *Voltaire* changea ces vers; et au témoignage de ſa reconnaiſſance pour le prince royal il ſubſtitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, et les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ſes expreſſions, *gravait pour l'immortalité.* C'était la vengeance la plus grande et la plus noble qu'un particulier pût exercer contre un ſouverain.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux: honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux et Paſcal en ont fait la ſatire.
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU:
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature?
Sur l'Oedipe nouveau de cette énigme obſcure
Chacun a dit ſon mot; on a long-temps rêvé;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là, pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude; et la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et ſéduit; eſt-on ſeul, on eſt ſage:
Je veux l'être; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de ſon roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du monde des eſprits, et du monde ſenſible,

Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats,
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable;
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre:
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger.
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.
Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient: tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le Ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne

L'âne paissait auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au Ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre:
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs:
Respectueux témoins de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.
L'homme vint, et cria: Je suis puissant et sage;
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage;
L'océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fut, revient, et préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré:
Mais enfin de ce monde et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En fesant tournoyer ces immenses planètes,
Disaient: Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la terre ils jetaient un coup d'œil,
Ils se moquaient de l'homme et de son sot orgueil.
Le Tien (*b*) les entendit; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère*,

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.
Des deſtins et des temps connaiſſez le ſeul maître.
Rien n'eſt grand ni petit, tout eſt ce qu'il doît être.
D'un parfait aſſemblage inſtrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez ſatisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpèce
Sera-t-elle occupée à murmurer ſans ceſſe?
Un vieux Lettré chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux argumens,
Plein de Confucius, et ſa logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par le temps?
Mes jours devraient aller par-delà vingt-mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer ſon cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour ſi las de ſes attraits?
Tes *Pourquoi*, dit le Dieu ne finiraient jamais:
Bientôt tes queſtions vont être décidées:
Va chercher ta réponſe au pays des idées;
Pars. Un ange auſſi-tôt l'emporte dans les airs,
Au ſein du vide immenſe où ſe meut l'univers,
A travers cent ſoleils entourés de planètes,
De lunes et d'anneaux, et de longues comètes:
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les deſſeins,
Où l'œil peut contempler les images viſibles,
Et des mondes réels et des mondes poſſibles.

Mon vieux Lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement; l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que ſi l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Feſant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon ſens,
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière,
Ce petit amas d'eau, de ſable et de pouſſière,
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure;
Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes déſirs;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs;
Que le travail, les maux, la mort ſont néceſſaires;
Et que ſans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un Dieu qui ne ſaurait changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme et d'une ame ſoumiſe.
Le lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe, (c)
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu (d) Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible;
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande et la nuit moins obſcure;
L'hiver ſe couronnait de fleurs et de verdure:
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant;
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.

Contentons-nous des biens qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous et comme nous bornés :
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde et ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, et recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grâce ; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer :
Le temps eſt aſſez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille et qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-temps :
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens.....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire !
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

C'eſt ainſi que ma muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée, (1)
Le hardi Vaucanſon, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la nature, et cherchais la ſageſſe ;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie ;
Amant de tous les arts et de tout grand génie,

Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde et du vil délateur;
Ami ſans artifice, auteur ſans jalouſie;
Adorateur d'un Dieu, mais ſans hypocriſie;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué; (2)
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

NOTES ET VARIANTES

DU SIXIEME DISCOURS.

(a) HOmme très-favant dans l'hiftoire des Chinois, et même dans leur langue.

(b) Dieu des Chinois.

(c) Que fa vie eft bornée, ainfi que fes plaifirs;
Que Dieu feul a raifon, fans qu'il nous en informe.
Le Lettré convaincu de fa fottife énorme
S'en retourne ici-bas, etc.

(d) Voyez la fable de *la Fontaine*:

En louant Dieu de toute chofe,
Garo retourne à la maifon.

Cependant on a répondu à *Matthieu Garo*, dans le *Dictionnaire philofophique*.

(1) M. de *Vaucanfon* n'était encore connu que par fon flûteur, fon joueur de tambourin, fes canards. Il s'eft illuftré depuis en appliquant fon génie pour la méchanique à la perfection des arts, et il en a été récompenfé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait fes automates que comme *des jeux d'enfans*; mais on avait tort de ne pas fentir que ces jeux d'enfans annonçaient un génie qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

(2) Qu'il nous foit permis d'obferver que nous avons vu M. de *Voltaire* à quatre-vingts ans tel que lui-même fe peignait ici à quarante.

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU. (*a*)

Le nom de la vertu retentit ſur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire,
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois:
Il s'eſt même gliſſé dans le traité des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, et qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre:
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtème
De ce fou d'écoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la vertu? le meilleur citoyen,
Brutus, ſe répentit d'être un homme de bien:
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance. (*b*)
L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts et l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières;
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde!
Mais quel en eſt le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.

Quand l'ennemi divin des fcribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air infolent, qu'on nomme dignité,
Le romain demanda : *Qu'eſt-ce que vérité ?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'inftruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son filence éloquent difait affez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorfque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un fimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que difciple fage, il prétendit favoir
Quel eft l'état de l'homme, et quel eft fon devoir ;
Sur ce grand intérêt, fur ce point qui nous touche,
Celui qui favait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un feul mot fes décrets folemnels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme et fa loi, c'eft affez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eft médifant, vain, léger, envieux ;
Le fuir eft très-bien fait, le fervir encor mieux :
A fa famille, aux fiens je veux qu'on foit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulfifs et ces pas égarés ? (*c*)
Contre un fiècle indévot plein d'une fainte rage,
Tu cours chez ta béate à fon cinquième étage ;
Quelques faints poffédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédifent le paffé, font cent autres miracles :
L'aveugle y vient pour voir, et les deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant fon *Avé*.

Le boîteux faute et tombe; et fa fainte famille
Le ramène en chantant porté fur fa béquille,
Le fourd au front ftupide écoute et n'entend rien.
D'aife alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un fot voifin bénit, et qu'un fourbe feconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je fais que ce miftère a de nobles appas.
Les faints ont des plaifirs que je ne connais pas.
Les miracles font bons; mais foulager fon frère,
Mais tirer fon ami du fein de la mifère,
Mais à fes ennemis pardonner leurs vertus;
C'eft un plus grand miracle, et qui ne fe fait plus. (d)
Ce magiftrat, dit-on, eft févère, inflexible;
Rien n'amollit jamais fa grande ame infenfible:
J'entends: il fait haïr fa place et fon pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, fans qu'on le follicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choifir dans la foule, et donner fon appui
A l'honnête homme obfcur qui fe tait devant lui?
De quelques criminels, il aura fait juftice!
C'eft peu d'être équitable, il faut rendre fervice:
Le jufte eft bienfefant. On conte qu'autrefois
Le miniftre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui difait en ces mots fon avis defpotique:
Timante eft en fecret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin;
A ce funefte excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprifonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous dit le roi, Timante m'eft utile;
Vous m'apprenez affez quels font fes attentats;
Il m'a donné fon fang et vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfefant la prudence équitable

Peint mieux que vingt fermons la vertu véritable. (*e*)
Du nom de vertueux feriez-vous honoré,
Doux et difcret Cyrus, en vous feul concentré,
Prêchant le fentiment, vous bornant à féduire,
Trop faible pour fervir, trop pareffeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loifir,
Loin du mal et du bien, vivez pour le plaifir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et fublime
Qui foutient hardiment fon ami qu'on opprime.
Il t'était dû fans doute, éloquent Péliffon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prifon.
Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injuftice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouffa les affauts du calomniateur,
Du fanatifme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du miniftre abufé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourfuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont confolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
Certain législateur, (*f*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour les biens de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot eft *bienfefance*, il me plaît; il raffemble,
Si le cœur en eft cru, bien des vertus enfemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des fots
Qui pefez la parole et mefurez les mots,
Pareille expreffion vous femble hafardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES ET VARIANTES

DU SEPTIÈME DISCOURS.

(*a*) CE discours fut d'abord adressé à *Racine* le fils, auteur d'un poëme janséniste sur la grâce.

Il commençait alors de la manière suivante.

J'ai lu les quatre points des sermons poétiques
Qu'a débités ta muse, en ses vers didactiques;
Peut-être il ferait mieux de prêcher un peu moins,
Et d'imiter Gresset, qui sans art et sans soins,
Dans un style rapide et vif, avec mollesse,
Peint les plaisirs du sage, et chante la paresse.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle austérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarre de grave et de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raison du masque de Marot.
Il faut parler français; Boileau n'a qu'un langage,
Son style est clair et pur; il prouve un esprit sage:
Suis cet exemple heureux, laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte est encor supportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable;
Instruis-moi donc, poursuis, parle et dans tes discours
Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'est un beau mot sans doute, etc.

On retrouve quelques-uns des derniers vers dans le discours sur l'*ENVIE.*

(*b*) Après ce vers:

La vertu, disait-il, est un nom sans substance,

il y avait:

Hermotime, il est temps de rompre le silence;
Il est temps que ma voix défende en liberté
La cause de Dieu même et de l'humanité.

Qui se tait la trahit; l'intérêt de la terre
Force encore un profane à remonter en chaire.
Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Est le texte, la fin, l'ame de mes discours. (*)

(c) Les convulsionnaires.

(d) Premières éditions.

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire,
Tandis qu'entouré d'or, et même de Cloris,
Tu vis dans la mollesse en damnant tout Paris?
Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la justice,
„ C'est un homme incrédule et qu'il faut qu'on punisse;
„ Ce n'est pas aux élus, par la grâce éprouvés,
„ A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés."
Voilà donc ta réponse, ame farouche et dure?
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature!
Et puisque par son nom tout doit être nommé,
Quel détestable vice en vertu transformé!
Ce magistrat, dit-on, est sévère, etc.

Dans les éditions suivantes on lisait:

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissans:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressans?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce magistrat, ect.

(e) Premières éditions.

Alors d'un ton de père et d'un regard tranquille.
Le roi lui répondit: modérons nos rigueurs;
Je sais quel est Timate et je hais ses erreurs;

(*) Et cela a été vrai soixante ans.

L'esprit de l'héréfie infecta fa province ;
Mais fon cœur eft français, fon bras eft à fon prince :
Vous groffiffez ici fes faibles attentats,
Il m'a donné fon fang et vous n'en parlez pas !
Je le fais à l'inftant gouverneur de la ville
Où vos févérités confeillent qu'on l'exile :
Allez de mes bienfaits l'affurer aujourd'hui,
Et fans plus l'accufer fervez-moi comme lui.
Ce roi, je l'avoûrai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt fermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu fera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié difcrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète ;
Au faible et doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, et des foins d'un foupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et fublime
Qui prévient les befoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi qui vas nous quitter, magiftrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre et fidelle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refufer le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la fageffe
N'eft point le trifte fruit d'une auftère rudeffe ;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleffes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain légiflateur, ect.

Dans quelques autres éditions on lifait :

Au cœur ferme et fublime
Qui fut gagner mon cœur en forçant mon eftime,

A ce ſage guerrier, conſidéré des rois,
Eloquent pour autrui, muet ſur ſes exploits;
Je le donne à Normand...... (*)

(*f*) L'abbé *de Saint-Pierre*. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfeſance* à la mode, à force de le repéter. On l'appelle légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

Le magiſtrat dont parle l'auteur eſt M. le comte *d'Argental*, miniſtre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conſeiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique, mais il n'accepta point cette place. Il quitta ſa charge de conſeiller au parlement, parce que l'abſurdité et la barbarie de notre juriſprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami conſtant de M. de *Voltaire* depuis ſa jeuneſſe juſqu'à la mort de ce grand homme, et l'a ſoutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puiſſans pouvaient lui donner. Cet amitié ſi conſtante eſt une des meilleures réponſes qu'on puiſſe faire ici à cette foule de détracteurs de M. de *Voltaire*, qui, bien ſûrs que ſon génie eſt au-deſſus de leurs atteintes, ont recours à la honteuſe reſſource de calomnier ſa perſonne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.

Et c'eſt ſur-tout pour les amitiés longues et inaltérables que ce vers eſt vrai.

(*) *Normand* et *Cochin* étaient des avocats célébres alors. Par *ce ſage guerrier*, M. de *Voltaire* déſigne le maréchal d'*Etrées*, doyen de l'académie françaiſe. Il s'était rendu cher aux gens de lettres, en s'oppoſant à une cabale de prêtres qui voulaient faire exclure de l'académie l'auteur des *Lettres perſanes*.

LE POUR
ET
LE CONTRE.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE POUR ET LE CONTRE.

Ce petit poëme eſt un des premiers ouvrages où M. de *Voltaire* ait fait connaître ouvertement ſes opinions ſur la religion et la morale. Nous ignorons quelle eſt la femme à qui l'auteur l'avait adreſſé. Il eſt du temps de ſa jeuneſſe, et antérieur à ſes querelles avec *J. B. Rouſſeau*, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raiſons qui l'ont éloigné de M. de *Voltaire*; délicateſſe bien ſingulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion eſt tournée en ridicule. *Rouſſeau* croyait apparemment qu'il n'y avait de ſcandale que dans les raiſonnemens philoſophiques; et que pourvu qu'un conte irréligieux fût obſcène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reſte cet ouvrage a le mérite ſingulier de renfermer dans quelques pages, et en très-beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponſes que font à ces objections les dévots perſuadés

et les dévots politiques, et enfin le plus ſage conſeil qu'on puiſſe donner à un homme raiſonnable, qui ne veut connaître ſur ces objets que ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire. La fameuſe profeſſion de foi du *vicaire ſavoyard* n'eſt preſque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du poëme de la Loi naturelle.

LE POUR

ET

LE CONTRE. (a)

A MADAME......

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie
Aux superſtitions j'arrache le bandeau;
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés dont la terre eſt remplie;
Et que ma philoſophie
T'apprenne à mépriſer les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes ſens,
De ma religion blaſphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en libertain la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas reſpectueux,
Les profondeurs du ſanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père:

(a) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*, parce qu'il y a en effet quelque reſſemblance entre cette pièce et celle du *Déiſte*, qui commence par ces mots:

J'ai vu de près le Stix, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa les humains à lui-même femblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir.
Il nous fit aimer le plaifir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à fon image,
On l'en voit foudain repentir,
Comme fi l'ouvrier n'avait pas dû fentir
Les défauts de fon propre ouvrage.
Aveugle en fes bienfaits, aveugle en fon courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de fubmerger le monde;
Ce monde qu'en fix jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra fa fageffe profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent:
Non, il tire de la pouffière
Une race d'affreux brigands,
D'efclaves fans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorans
Vont fur ces malheureux lancer fes mains févères?
Va-t-il dans le chaos plonger les élémens?
Ecoutez, ô prodige! ô tendreffe! ô myftères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfans.
Il eft un peuple obfcur, imbécile, volage,
Amateur infenfé des fuperftitions,
Vaincu par fes voifins, rampant dans l'efclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.

ils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
ait concitoyen de ce peuple odieux;
s les flancs d'une juive il vient prendre naissance;
ımpe sous sa mère; il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
g-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
beaux jours sont perdus sous ce lâche exercice;
rêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier supplice.
sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
ait-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
i! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!
i! l'on me vantera sa clémence facile,
nd remontant au ciel il reprend son courroux,
nd sa main nous replonge aux éternels abymes;
quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
nt versé son sang pour expier nos crimes,
ous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
ses derniers enfans l'erreur d'un premier père;
n demande compte à cent peuples divers,
Assis dans la nuit du mensonge;
Il punit au fond des enfers
norance invincible où lui-même il les plonge,
qui veut éclairer et sauver l'univers.
Amérique, vastes contrées,
ples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
l'erreur entretient dans un si long sommeil,

Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois
Dans un autre hémisphère au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point à cet indigne image
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte et par un tel hommage.
Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;
Mon cœur est ouvert à tes yeux;
L'insensé te blasphème, et moi je te révère:
Je ne suis pas chrétien; mais c'est pour t'aimer mieux.
Cependant quel objet se présente à ma vue!
Le voilà, c'est le CHRIST puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux:
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints; sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,

A toi que la nature honora d'un génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la ſageſſe éternelle
A gravé de ſa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.
Crois que de ton eſprit la naïve candeur
Ne ſera point l'objet de ſa haine immortelle;
Crois que devant ſon trône en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juſte eſt précieux;
Crois qu'un bonze modeſte, un dervis charitable,
Trouve plutôt grâce à ſes yeux
Qu'un janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore?
Tout hommage eſt reçu; mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas beſoin de nos ſoins aſſidus;
Si l'on peut l'offenſer c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non pas ſur nos ſacrifices.

FIN.

POEME

POEME

SUR

LA LOI NATURELLE.

AU ROI DE PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LES DEUX POEMES SUIVANS.

L'OBJET du poëme sur la loi naturelle est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non-seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Etre suprême.

La tolérance des religions, et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle, indépendante de la puissance civile, sont des conséquences nécessaires de ce premier principe, conséquences que M. de *Voltaire* développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès-lors cessent de pouvoir être l'objet de législation. Ce n'est pas pour être instruits sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société; et le droit de penser ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui, est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le poëme sur le désastre de Lisbonne, M. de *Voltaire* attaque l'opinion que *tout est bien*, opinion très-répandue au commencement de ce siécle parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite nécessaire de l'ordre du monde; mais, pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme qne d'après l'observation des faits existans.

M. *Rousseau* a publié une lettre adressée à M. de *Voltaire*, à l'occasion du poëme sur la destruction de Lisbonne : elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal ; et il ajoute qu'il ne croit le systême de l'optimisme que parce qu'il trouve ce systême très-consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous obſerverons 1°. que l'on ne doit croire une choſe que parce qu'elle eſt prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur eſt plus agréable ; d'autres ſont au contraire plus portés à croire les événemens fâcheux. La conſtitution des premiers eſt plus heureuſe, mais le doute ſur ce qui n'eſt pas prouvé eſt le ſeul parti raiſonnable.

2°. En ſuppoſant que l'ordre du monde, tel que nous le connaiſſons, nous conduiſe à l'exiſtence d'un Etre ſuprême, il eſt évident que nous ne pouvons nous former une idée de ſa juſtice ou de ſa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher *à priori* à ſe faire une idée des attributs de DIEU, eſt une méthode de philoſopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaiſſance. Des métaphiſiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait ſe former une idée de DIEU ; cette aſſertion eſt trop abſolue ; il fallait ajouter, en ſuivant la méthode de théologiens et des métaphyſiciens de l'école. Mais on ne peut ſe former de DIEU, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et ſeulement d'après des faits obſervés. Voyez *Locke* et l'article *exiſtence* dans l'Encyclopédie.

Mr de *Voltaire* avait dit dans ſes notes que rien dans l'univers n'eſt aſſujetti à des lois rigoureuſement mathématiques, et qu'il peut y avoir

des événemens indifférens à l'ordre du monde.
M. *Rouffeau* combat ces affertions ; mais nous répondrons 1°. qu'il ne peut être queftion que de lois mathématiques connues de nous : car dire qu'il exifte peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'eft apporter non une preuve que cet ordre exifte, mais un motif de ne pas en nier l'exiftence.

2°. En fuppofant un ordre d'événemens quelconques, ils fuivront toujours entr'eux une certaine loi générale. Suppofez deux mille boules placées fur une table ; quel que foit leur ordre, vous pourrez toujours faire paffer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules ; en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées fuivant un certain ordre ? Ce mot d'ordre appliqué à la nature eft vide de fens, s'il ne fignifie un arrangement dont nous faififfons la régularité et le deffein.

Quant à l'exiftence des événemens indifférens, il eft difficile d'en nier la poffibilité, parce que l'on peut fuppofer que le petit dérangement qui réfulte de cet événement foit imperceptible pour la totalité du fyftème général. Suppofons, par exemple, cent millions de planètes mues fuivant certaines lois, il eft évident que leur pofition peut être telle qu'un léger dérangement dans la viteffe de l'une d'elles ne changera point leur

ordre d'une manière ſenſible dans un temps même infini : cela eſt encore plus vrai pour les ſyſtèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la ſeule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche, mais il peut auſſi ne pas l'être.

M. *Rouſſeau* propoſait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance univerſelle toute opinion intolérante. Cette maxime ſéduit par un faux air de juſtice; mais M. de *Voltaire* n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que ſur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir perſécuté, mais non pour avoir prétendu que la perſécution eſt ordonnée par DIEU même. Ce n'eſt pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie que la ſociété a le droit de priver un homme de ſa liberté. Ainſi, ſous aucun point de vue, une opinion qui ne s'eſt manifeſtée que par des raiſonnemens généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le ſeul reproche fondé qu'on puiſſe faire à M. de *Voltaire* ſerait d'avoir exagéré les maux de l'humanité; mais s'il les a ſentis comme il les a peints, dans l'inſtant où il a écrit ſon poëme,

il a eu raiſon. Le devoir d'un écrivain n'eſt pas de dire des choſes qu'il croit agréables ou conſolantes, mais de dire des choſes vraies : d'ailleurs, la doctrine que *tout eſt bien* eſt auſſi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ſes douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ſes chagrins par des illuſions particulières : tel ſe conſole de mourir, parce qu'il ne laiſſe au monde que des mourans ; tel autre, parce que ſa mort eſt une ſuite néceſſaire de l'ordre de l'univers ; un troiſième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout eſt bien ; un autre enfin, parce qu'il ſe réunira à l'ame univerſelle du monde. Des hommes d'une autre claſſe ſe conſoleront en ſongeant qu'ils vont entendre la muſique des eſprits bienheureux, ſe promener en cauſant dans de beaux jardins, careſſer des houris, boire la bierre céleſte, voir DIEU face à face, etc. etc. ; mais il ſerait ridicule d'établir ſur aucune de ces opinions le bonheur général de l'eſpèce humaine.

N'eſt-il pas plus raiſonnable à la fois et plus utile de ſe dire : la nature a condamné les hommes à des maux cruels, et ceux qu'ils ſe font à eux-mêmes ſont encore ſon ouvrage, puiſque c'eſt d'elle qu'ils tiennent leurs penchans ? Quelle eſt la raiſon première de ces maux, je l'ignore ; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner

une partie des malheurs auxquels elle m'a ſoumis. L'homme doué de raiſon peut ſe flatter, par ſes progrès dans les ſciences et dans la législation, de s'aſſurer une vie douce et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un ſommeil paiſible. Travaillons ſans ceſſe à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a donné des beſoins, mais nous trouvons avec les arts les moyens de les ſatisfaire. Nous oppoſons aux douleurs phyſiques la tempérance et les remèdes : nous avons appris à braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cauſe des volcans et des tremblemens de terre, à les prévoir, ſi nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchans s'il en exiſte, par une bonne éducation ; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts ; accoutumons-les à ſe conduire d'après la raiſon. La nature leur a donné la pitié et un ſentiment d'affection pour leurs ſemblables ; avec ces moyens dirigés par une raiſon éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

Qu'importe que tout ſoit bien, pourvu que nous faſſions enſorte que tout ſoit mieux qu'il n'était avant nous.

PREFACE.

On ſait aſſez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'ils s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret, tiré de l'obſcurité où ſon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encore juſte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèſe de théologie. Ces deux poëmes (*) ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, et pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentimens. La plupart des livres reſſemblent à ces converſations générales et gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un prince philoſophe auprès duquel il

(*) L'auteur parle ici du poëme ſur le *déſaſtre de Liſbonne*, qui parut avec celui de la *Loi naturelle*.

vait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne ; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis, dans un commerce si honorable dans la littérature, n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir ; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir par-tout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du souverain bien*, et elle devait l'être *Du souverain mal.* On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondemens de la loi naturelle. (*)

(*) Dans une édition précédente on lisait ici en note:

Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez Madame la Margrave de *Bareith*, sœur du roi de Prusse. Je ne sais quels pédans eurent depuis l'atrocité imbécille de le condamner.

LA LOI NATURELLE.

POEME

EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous dont les exploits, le règne et les ouvrages
Deviendront la leçon des héros et des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau:*
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
Que m'importe en effet, que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus?

Que Boileau, répandant plus de fel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, penfe avilir le Taffe?
Qu'il peigne de Paris les triftes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'efprit qui vous meut vous recherchez l'effence,
Son principe, fa fin, et fur-tout fon devoir.
Voyons fur ce grand point ce qu'on a pu favoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous infpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher fes traits;
Si Dieu n'eft pas dans nous, il n'exifta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obfcur de la théologie?
Origène et Jean Scot font chez vous fans crédit:
La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle fyftèmes;
Et pour nous élever defcendons dans nous-mêmes. (a)

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la juftice, et la confcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eft néceffaire. C'eft-là cette loi naturelle fur laquelle la religion eft fondée; c'eft ce feul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de fes auguftes myftères.*

SOIT qu'un Etre inconnu, par lui feul exiftant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en fon fein, ou qu'il règne loin d'elle; (b)

Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux:
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
 Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bisance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît son essence, et suit sa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux; (c)
Et sans vouloir sonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si DIEU n'a point parlé.
 La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame et l'instinct de ses sens.
Le Ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et DIEU serait caché?
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire!

Non: le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il ma donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers:
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts;
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes aſiles;
Il ne ſe cacha point aux antres des ſibylles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des ſiècles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre.
De ce culte éternel la nature eſt l'apôtre;
Le bon ſens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par-tout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait pour ſe répentir conſulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures;
Ils auraient à prix d'or abſous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoroaſtre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le Nègre vendu ſur un lointain rivage,
Dans les Nègres encor aima ſa noire image.

Jamais

Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
„ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le sein qui nous donna naissance!
„ Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas!"
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens?
Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine:
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur;
Il ne peut la changer; son juge est dans son cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan Spinosa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Etre suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté
Un instinct qui nous lie à la société?

Les loix que nous fesons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont par-tout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs ;
David, sans offenser la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune ;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur ;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière.
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, culte, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire. (d)
Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau,
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Quand des vents du Midi les funestes haleines
De semences de morts ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.

De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale;
C'est une source pure: en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussi-tôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. (e)
De Socrate en un mot c'est-là l'heureux génie;
C'est-là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut soumis à ses lois;
Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc-Aurèle appuyé sur la philosophie
Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
Julien s'égarant dans sa religion,
Infidelle à la foi, fidelle à la raison,
Scandale de l'Eglise, et des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
On insiste, on me dit: L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau;

C'eſt l'éducation, qui forme ſes penſées ;
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de juſtice ;
Il agit en machine ; et c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt juif ou païen, fidelle ou muſulman,
Vêtu d'un juſtaucorps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode et les opinions,
Tous les dehors de l'ame, et ſes préventions
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui pétriſſent la cire et compoſent le miel,
Si tôt qu'ils ſont éclos, forment-ils leur ouvrage ?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, et dans l'inſtant marqué,
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout temps quel cœur eſt ſatisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure.
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr et prompt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte univers un grand voile eſt jeté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'eteindre.

Quand de l'immenſité DIEU peupla les déſerts,
Alluma des ſoleils et ſouleva des mers;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les mondes naiſſans connurent leurs limites.
Il impoſa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, et né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles? (*f*)
Hélas! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre? (*g*)

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'UNIVERS est un temple où siége l'Eternel.
Là (*b*) chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
Chacun vante sa foi, ses saints et ses miracles,
Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le Ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire.
L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,
Et pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidelles.
Des chrétiens divisés les infames querelles
Ont au nom du seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique;
Tandis que de la grâce ardent à se toucher,
Le peuple en louant DIEU danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,

Courant sur son voisin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *meurs, impie, ou pense comme moi.*
Calvin et ses suppots, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût pour argument contre ses adversaires
Fait serrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage
Fit dans ses préjugés DIEU même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin grâce en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains:
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brule moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne; (i)
Et même le mouphti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet:
Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore; (k)
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.

Nous le lui rendons bien : nous damnons à la foi;
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londre, Berlin, Stockholm et Genève, et vous-même;
Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathème.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asiles,
Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles:
De forts savans esprits jurent sur leur salut (*l*)
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut. (*m*)
Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuses maximes!
Gazetier clandestin, dont la plate âcreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Pétris des mains de DIEU pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne et Montesquieu?
Penses-tu que Socrate, et le juste Aristide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide,
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfesant dont ils étaient l'image?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens; mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, et le sage Adisson,
Et ce Locke en un mot, dont la main courageuse (*n*)
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;

Ces

Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
Ami, ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné; pourquoi les damnes-tu?
A la religion discrettement fidelle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port:
La clémence a raison et la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie:
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désir, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans:
Remède encor trop faible à des maux si constans.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'Ecole qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix si constante?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le grec et le romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Eglise, (*o*)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser;
Pour les anéantir il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres

Crut pourtant, ſur la foi d'un confeſſeur normand,
Janſénius à craindre, et Queſnel important;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jéſuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'Etat par leurs doctes ſcrupules:
Le régent plus ſenſé les rendit ridicules: (*p*)
Dans la pouſſière alors on les vit tous rentrer.
  L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſens de Pomone,
Des filles du printemps, des tréſors de l'automne,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre et des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles;
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſève affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des lois de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile;
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne et ſes figuiers.
  Malheur aux nations dont les lois oppoſées
Embrouillent de l'Etat les rènes diviſées!

Le Sénat des Romains, ce confeil de vainqueurs,
Préfidait aux autels et gouvernait les mœurs;
Reftraignait fagement le nombre des veftales;
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mêlaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des céfars:
L'univers, repofant fous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands législateurs, d'un faint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets facrés.
Rome, encore aujourd'hui confervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens en paix fagement gouvernés
Ne font plus conquérans, et font plus fortunés.
Je ne demande pas que dans fa capitale,
Un roi portant en main la croffe épifcopale,
Au fortir du confeil allant en miffion,
Donne au peuple contrit fa bénédiction;
Toute églife a fes lois, tout peuple a fon ufage:
Mais je prétends qu'un roi, que fon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la fureté,
Ait fur tous fes fujets égale autorité; (q)
Ils font tous fes enfans: cette famille immenfe
Dans fes foins paternels a mis fa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le foldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la religion l'appareil néceffaire
Confond aux yeux de DIEU le grand et le vulgaire;
Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout Etat doit être univerfelle.
Les mortels, quels qu'ils foient, font égaux devant elle.

Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats;
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages:
Mais du port où je suis contemplant les orages,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, et plein de vos discours;
De vos nobles leçons salutaire interprète,
Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIERE.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES ET VARIANTES

SUR LA LOI NATURELLE.

(*a*) IL paraît que ce poëme fut d'abord adressé à Madame la Margrave de *Bareith*. L'exorde commence ainsi dans une ancienne copie :

Souveraine sans faste et femme sans faiblesse,
Vous dont la raison mâle et la ferme sagesse
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux
Que ces feux séduisans qui brillent dans vos yeux ;
Digne ouvrage d'un Dieu, connaissez votre maître ;
La main des préjugés défigura son être.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais, etc.

. . . .
. . . .
. . . .

Je n'irai point d'abord, philosophe orgueilleux,
Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux ;
Ecartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.
Soit qu'un être inconnu, ect.

(*b*) Dieu étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentimens des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde : nul ne croyait que Dieu l'eut tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, et que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre : l'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste ; selon d'autres une harmonie résultante de ses organes ; les uns en fesaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ :* les autres une matière épurée, une quintessence ; les plus sages

un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

(c) Il faut distinguer *Confutzée*, qui s'en est tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

(d) Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les lois civiles, la discipline ; qui changent tous les jours selon le besoin.

(e) Pilote qui s'oppose aux vents toujours contraires
De tant de passions qui nous sont nécessaires.
On insiste, *etc.*

(f) On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des lois générales.

(g) Et vous avez l'audace, en vos visions folles,
Orgueilleux excrémens du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des Cieux !
Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois prosternés dans la poudre,
Ah ! l'insecte rampant doit-il lancer la foudre ?

(h) *Chaque homme* signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur ; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(i) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

(k) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidelles* et *chiens*.

(l) On respecte cette maxime, *hors de l'Eglise point de salut* : mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et

abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque *Tillotson* aurait-il jamais écrit à l'archevêque *Fénélon*, *vous êtes damnés?* et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours, *mon frère*, *vous irez à tous les diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

(m) Boyer et Tamponet jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut;
Ils ont des partisans; et l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbécille insolence.
Çà, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc
Des argumens en forme as soutenus le choc,
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par les diables?
Et que tu seras, toi, etc.

(n) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste et sage *Locke* est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, et pénétré de la puissance infinie du créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la foi; il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que

le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie et d'autres propriétés ; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Etre tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a long-temps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du créateur. *Locke* dit que ce même créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que *Locke* propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire ; et non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle et Dieu il peut y avoir une infinité de substances crées absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les élémens de *Newton*, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière ; elle ne paraît pas impénétrable ; aussi *Newton* dit souvent dans son *Optique : Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être quel qu'il soit a des idées ; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver

de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple ; et c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé apeler impiété ; et ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé matérialistes ; et c'est un homme tel que *Locke* à qui un compilateur de quelque phisique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même *Locke* se serait trompé sur ce point, (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulieres ; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, et ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi* ; il est le premier qui ait prouvé la fausseté du systême des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand *Descartes* les établit, et qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées, quand *Locke* les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

N. B. *Le lecteur curieux peut consulter l'article* Locke *dans le dictionnaire philosophique.*

(*o*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Eglise catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces temps-là, détesté par l'Eglise de tous les temps.

(*p*) Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

(*q*) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privileges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays ; mais la loi générale lie également tout le monde.

POEME

SUR LE DESASTRE DE LISBONNE,

EN 1755.

PREFACE.

Si jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événemens funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cents mille perſonnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Callao, et en dernier lieu celui du Portugal et du royaume de Fez. L'axiome *tout eſt bien* paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible que tout depuis long-temps n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.

(*a*) Lorſque l'illuſtre *Pope* donna ſon *Eſſai ſur*

(*a*) C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtème de *Pope* était celui du lord *Shafterburi*; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *Les Moraliſtes*, ſection 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW etc. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante et ſi defectueuſe des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe..... Sa beauté réſulte des contrariétés, et la concorde univerſelle naît d'un combat perperpétuel..... il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre....*

l'homme, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de *Leibnitz* du lord *Shaf-*

et les lois du pouvoir central et de la gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids et leur mouvement, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif et faible animal qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en poussière.

Cela est admirablement dit : et cela n'empêche pas que l'illustre docteur *Clarke*, dans son traité de l'existence de DIEU, ne dise que le *genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé*, page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. *Ricortier :* cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire : Je dois être aussi cher à mon maître, moi, être pensant et sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point : cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il sera rétabli : cela n'empêche pas que le mal physique et le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *tout est bien*, en respectant *Shafterburi* et *Pope*, dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, et est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de *Pope* est aussi toute entière dans *Shafterburi*, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caractéristics*. C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public et le nôtre est non-seulement possible, mais inséparable : *To be well affected towards the publick*

terburi, et du lord *Bolingbroke*, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce

interest and ones own, is not only consistent, but inseparable. C'est-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai de Pope sur l'homme.* C'est par-là qu'il finit.

That reason passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.

La raison et les passions répondent au grand but de DIEU. Le véritable amour-propre et l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans *Pope* que dans *Shafterburi*, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur Lisbonne et sur la loi naturelle : voilà pourquoi il a dit :

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.

Le lord *Shafterburi* prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité *Shafterburi* d'athée. S'ils avoient bien lu son livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage *Locke.*

C'est ainsi que le père *Hardouin* traita d'athées *Pascal*, *Mallebranche* et *Arnauld*; c'est ainsi que le docteur *Lange* traita d'athée le respectable *Wolf*, pour avoir loué la morale des Chinois : et *Wolf* s'étant

ſyſtème. On ſe révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout eſt bien*, que *l'homme jouit de la*

ſeule

appuyé du témoignage des jéſuites miſſionnaires à la Chine, le docteur répondit : *Ne ſait-on pas que les jéſuites ſont des athées ?* Ceux qui gémirent ſur l'aventure des diables de *Loudun*, ſi humiliante pour la raiſon humaine ; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduiſant *Urbain Grandier* au ſupplice, le frappât au viſage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulſionnaires ont imprimé que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des athées ; et les moliniſtes ont cent fois baptiſé de ce nom les janſéniſtes.

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a plus de trente ans ſur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit : *Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain.*

L'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques, qui écrit tranquillement depuis ſi long-temps contre les lois et contre la raiſon, a employé une feuille à prouver que M. de *Monteſquieu* était athée, et une autre feuille à prouver qu'il était déiſte.

St. Sorlin des Marets, connu en ſon temps par le poëme de *Clovis* et par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la galerie du louvre *la Mothe-le-Vayer*, conſeiller d'Etat et précepteur de *Monſieur* : *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion* : *la Mothe-le-Vayer* ſe retourna vers lui, et daigna lui dire : *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis point de ta religion.*

En

ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible, etc... Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, et un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un ſens odieux : mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout cè qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, *tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si tout eſt bien, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal

En général, cette ridicule et abominable démence d'accuſer d'athéiſme à tort et à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverſe.

phyſique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, et contribue à l'ordre du monde ; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général et néceſſaire, nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine ; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les concluſions qu'on tirait du poëme de M. *Pope ;* et ces concluſions mêmes augmentaient encore la célébrité et le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il fallait conſidérer le reſpect pour la Divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres ſuprêmes, la ſaine morale, la tolérance, qui ſont l'ame de cet excellent écrit. C'eſt ce que le public a fait ; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? les hommes, révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La cenſure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit : *Leibnitz*, *Pope*, *enſei-*

gnent le fatalisme; et les partisans de *Leibnitz* et de *Pope* ont dit: *Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison; et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit *tout est bien* en un sens qui était très-recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre *Pope*, qu'il a toujours admiré et aimé; il pense comme lui sur presque tous les points: mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal sur la terre;* il avoue que le mot *tout est bien* pris dans un sens absolu, et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines: *Tout est bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons, les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires;*

votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général: un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte: et voilà ce que dit l'auteur du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal ſur la terre, ainſi que du bien; il avoue qu'aucun philoſophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal phyſique: il avoue que *Bayle*, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il ſe combat lui-même: il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumières de l'homme que de miſères dans ſa vie. Il expoſe tous les ſyſtèmes en peu de mots. Il dit que la révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que tous les philoſophes ont embrouillé; il dit que l'eſpérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſens, et que la bonté de la Providence eſt le ſeul aſile auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon, et dans les calamités de ſa nature faible et mortelle.

P.S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un auteur de ſes réponſes aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POEME

SUR

LE DESASTRE DE LISBONNE;

OU

EXAMEN DE CET AXIOME

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels, ô terre déplorable!
O de tous les fléaux assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philosophes trompés, qui criez *tout est bien.*
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses;
Ces femmes, ces enfans, l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui sanglans, déchirés, et palpitans encore,
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'est l'effet des éternelles lois,
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le sein maternel écrasés et sanglans?

Lisbonne qui n'est plus eut-elle plus de vices
Que Londre, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abymée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits, (1)
De vos frères mourans contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages;
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi: quand la terre entr'ouvre ses abymes,
Ma plainte est innocente, et mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;
Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie: *O Ciel, secourez-moi,*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère

Tout est bien, dites-vous, et tout est *nécessaire*.
Quoi? l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous assurés que la cause éternelle,
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tous prêts pour ses desseins?

Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas ! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés,
Dans l'horreur des tourmens seraient-ils consolés,
Si quelqu'un leur disait : *Tombez, mourez tranquilles,*
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ;
DIEU *vous voit du même œil que les vils vermisseaux,*
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes.
O rêves de savans ! ô chimères profondes !
DIEU tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné ; (a)
Par son choix bienfesant tout est déterminé :
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ? (b)
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier ?
Tous les peuples tremblans sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.

Si l'éternelle loi qui meut les élémens
Fait tomber les rochers fous fes efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embrafent,
Ils ne reffentent point les coups qui les écrafent.
Mais je vis, mais je fens, mais mon cœur opprimé
Demande des fecours au Dieu qui l'a formé.

Enfans du Tout-puiffant, mais nés dans la mifère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vafe, on le fait bien, ne dit point au portier,
Pourquoi fuis-je fi vil, fi faible et fi groffier:
Il n'a point la parole, il n'a point la penfée;
Cette urne en fe formant, qui tombe fracaffée,
De la main du portier ne reçut point un cœur
Qui défirât les biens et fentît fon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eft le bien d'un autre être.
De mon corps tout fanglant mille infectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai fouffer
Le beau foulagement d'être mangé des vers!
Triftes calculateurs des mifères humaines,
Ne me confolez point, vous aigriffez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuiffant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne fuis du grand *Tout* qu'une faible partie;
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres fentens nés fous la même loi,
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.

Le vautour, acharné fur fa timide proie,
De fes membres fanglans fe repaît avec joie:
Tout femble bien pour lui, mais bientôt à fon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'hom-

L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent:
Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, et faible, et misérable!
Vous criez *tout est bien*, d'une voix lamentable:
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre:
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?
Est-ce le noir Typhon, (*c*) le barbare Arimane (*d*)
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître:
Il ne vient point d'autrui (*e*) puisque DIEU seul est maître,
Il existe pourtant. O tristes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés,
Un Dieu vint consoler notre race affligée;
Il visita la terre et ne l'a point changée! (*f*)

Un fophifte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:
Il le voudra fans doute; et tandis qu'on raifonne,
Des foudres fouterrains engloutiffent Lisbonne,
Et de trente cités difperfent les débris,
Des bords fanglans du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme eft né coupable, et DIEU punit fa race,
Ou ce maître abfolu de l'être et de l'efpace,
Sans courroux, fans pitié, tranquille, indifférent,
De fes premiers décrets fuit l'éternel torrent:
Ou la matière informe, à fon maître rebelle,
Porte en foi des défauts *néceffaires* comme elle;
Ou bien DIEU nous éprouve, et ce féjour mortel (g)
N'eft qu'un paffage étroit vers un monde éternel.
Nous effuyons ici des douleurs paffagères.
Le trépas eft un bien qui finit nos mifères.
Mais quand nous fortirons de ce paffage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir fans doute.
Il n'eft rien qu'on connaiffe, et rien qu'on ne redoute.
La nature eft muette, on l'interroge en vain.
On a befoin d'un Dieu qui parle au genre-humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer fon ouvrage,
De confoler le faible, et d'éclairer le fage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné fans lui,
Cherche en vain des rofeaux qui lui fervent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invifibles,
Dans le mieux ordonné des univers poffibles,
Un défordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaifirs de réelles douleurs;

Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien*:
Je ſuis comme un docteur; hélas! je ne ſais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui:
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la deſtruction la nature eſt l'empire.
Un faible compoſé de nerfs et d'oſſemens
Ne peut être inſenſible au choc des élémens;
Ce mélange de ſang, de liqueurs et de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre;
Et le ſentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs, miniſtres du trépas:
C'eſt-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
Bayle en fait plus qu'eux tous: je vais le conſulter:
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter. (*b*)
Aſſez ſage, aſſez grand pour être ſans ſyſtème,
Il les a tous détruits, et ſe combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.

Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue?
Rien: le livre du ſort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je, où ſuis-je, où vais-je, et d'où ſuis-je tiré?
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſans, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré les cieux;

Au fein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.

Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Eft plein d'infortunés qui parlent de bonheur;
Tout fe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
Nul ne voudraît mourir; nul ne voudraît renaître. (*k*)
Quelquefois dans nos jours confacrés aux douleurs
Par la main du plaifir nous effuyons nos pleurs.
Mais le plaifir s'envole, et paffe comme une ombre:
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes font fans nombre.
Le paffé n'eft pour nous qu'un trifte fouvenir;
Le préfent eft affreux, s'il n'eft point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penfe.

Un jour, tout fera bien, voilà notre efpérance;
Tout eft bien aujourd'hui, voilà l'illufion.
Les fages me trompaient, et DIEU feul a raifon.
Humble dans mes foupirs, foumis dans ma fouffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaifirs les féduifantes lois.
D'autres temps, d'autres mœurs: inftruit par la vieilleffe,
Des humains égarés partageant la faibleffe;
Dans une épaiffe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne fais que fouffrir, et non pas murmurer.

Un calife autrefois, à fon heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:
Je t'apporte, ô feul roi, feul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immenfité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance;
(*l*) Mais il pouvait encore ajoûter *l'efpérance.* (*m*)

NOTES.

(a) *Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné.*

LA chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme et la brute, entre l'homme et les substances supérieures ; il y a l'infini entre Dieu et toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de *Jupiter* sont moins grandes que *Jupiter :* il se trompe en cela ; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord *Bolingbroke*, et à M. *Pope* que si *Jupiter* était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister ; et c'est ce que M. de *Crouzas*, savant géomètre, remarqua très-bien dans son livre contre M. *Pope*. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement refuté par MM. *Warburton* et *Silhouette*.

Cette chaîne des événemens a été admise et très-ingénieusement défendue par le grand philosophe *Leibnitz :* elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps et d'autres événemens. Cela est vrai ; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les événemens ne sont pas essentiels à la série des événemens. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; nulle quantité précise n'est requise

pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureuſe. Ainſi on n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atome de moins ſur la terre ferait la cauſe de la deſtruction de la terre.

Il en eſt de même des événemens : chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précède : c'eſt une choſe dont aucun philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération céſarienne à la mère de *Céſar*, *Céſar* n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté *Octave*, et *Octave* n'eut pas laiſſé l'empire à *Tibère*. *Maximilien* épouſe l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la ſource de deux cents ans de guerre. Mais que *Céſar* ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé ſa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtême général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événemens reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que dans toute machine il y a des effets néceſſaires au mouvement, et d'autres effets indifférens, qui ſont la ſuite des premiers, et qui ne produiſent rien. Les roues d'un carroſſe ſervent à le faire marcher ; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou un peu moins de pouſſière, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du monde, que les chaînons de la chaîne ne feraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'eſt pas dans un plein abſolu ; il eſt démontré que les corps céleſtes ſont leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de corps depuis un atome juſqu'à la plus reculée des étoiles ; il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe ſinon que tout eſt arrangé. Dieu

eſt la cauſe et le maître de cet arrangement. Le *Jupi* d'Homère était l'eſclave des deſtins : mais dans une pl loſophie plus épurée Dieu eſt le maître des deſtins. *Voy Clarke, traité de l'exiſtence de Dieu.*

(*b*) *Sub Deo nemo miſer niſi mercatur.* St. Auguſtin.

(*c*) Principe du mal chez les Egyptiens.

(*d*) Principes du mal chez les Perſes.

(*e*) C'eſt-à-dire, d'un autre principe.

(*f*) Un philoſophe anglais a prétendu que le monde ph ſique avait dû être changé au premier avénement, comm le monde moral.

(*g*) Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes l ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans ce grande difficulté ; et la révélation ſeule peut enſeigner que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

(*h*) *La balance à la main, Bayle enſeigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictio naire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. a laiſſé la diſpute ſur l'*origine du mal* indéciſe. Chez l toutes les opinions ſont expoſées ; toutes les raiſons qui l ſoutiennent, toutes les raiſons qui les ébranlent, ſont ég lement approfondies ; c'eſt l'avocat général des philoſ phes, mais il ne donne point ſes concluſions. Il eſt comm *Cicéron* qui ſouvent, dans ſes ouvrages philoſophiques ſoutient ſon caractère d'académicien indécis, ainſi que l remarqué le ſavant et judicieux abbé d'*Olivet.*

Je crois devoir eſſayer ici d'adoucir ceux qui s'acharne depuis quelques années avec tant de violence et ſi vain ment contre *Bayle* : j'ai tort de dire vainement, car ils n ſervent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraie apprendre de lui à raiſonner et à être modérés ; jama d'ailleurs le philoſophe *Bayle* n'a nié ni la Providence,

l'immortalité de l'ame. On traduit *Cicéron*, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes : mais que trouve-t-on presqu'à chaque page dans *Cicéron*, parmi plusieurs choses admirables ? on y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* „ Sit „ vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem de„ derit eis quos scierit eâ perversè usuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des Dieux, et on a eu raison. „ Virtutem nunquam Deo acceptam nemo „ retulit, nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-père ? „ Ferret-ne ulla civitas latorem legis ut „ condemnaretur nepos si avus deliquisset ?"

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que *Cicéron* finit son livre de la *nature des Dieux* sans refuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ses Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus : c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit : dans son plaidoyer pour *Cluentius : Quel mal lui a fait la mort ? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs ?* „ Quid illi mors attulit mali, nisi fortè ineptiis ac fabu„ lis ducimur ut existimemus illum apud inferos suppli„ cia perferre ? quæ si falsa sunt, quod omnes intelli„ gunt, quid ei mors eripuit præter sensum doloris ? "

Enfin dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas : *Cùm non ero, sensu omni carebo :* „ quand je ne serai plus, „ tout sentiment périra avec moi ? "

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'approchant. Cependant on met *Cicéron* entre les mains de la jeunesse ; on se déchaîne contre *Bayle :* pourquoi ? c'est que tous les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.

(i) *Que suis-je, ou suis-je, ou vais-je, et d'où suis-je tiré?* Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cervéau a-t-il des idées et de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? ect. nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes de choses sans un secours surnaturel.

(k) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repasser par les mêmes événemens.

(l) *Mais il pouvait encore ajouter l'espérance.* La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, et parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. *Lucrèce*, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des argumens dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs romains pensaient comme *Lucrèce*; et on chantait sur le

théâtre de Rome : *Post mortem nihil est ; il n'est rien après la mort.* Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent, et les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir ; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place : mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la révélation ; de voir la société chrétienne insociable, divisée en cent sectes sur la révélation ; de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la révélation ; de faire des St. Barthélemi pour la révélation ; d'assassiner *Henri III* et *Henri IV* pour la révélation ; de faire couper la tête au roi *Charles I* pour la révélation ; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation ! O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain et tolérant !

VARIANTES.

(1) On lit dans quelques copies manuscrites :

Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
Si sur vous votre ville eût été renversée,
On vous entendrait dire en changeant de pensée,
En pleurant vos enfans, et vos femmes et vous,
Le bien fut pour Dieu seul et le mal est pour nous.
Quand la terre où je suis porte sur des abymes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes, etc.

(2) Dans les premières éditions, le poëme était terminé par ces deux vers :

Que faut-il ? ô mortels ! mortels il faut souffrir,
Se soumettre en silence, adorer et mourir.

Auxquels l'auteur a substitué :

Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'horreur, etc.

LE
TEMPLE DU GOUT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Le Temple du Goût a fait à M. de *Voltaire* plus d'ennemis peut-être que ceux de ses ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puissans et les plus funestes.

On ne pardonna point à l'auteur de la Henriade, d'Oedipe, de Brutus et de Zaïre d'oser juger les poëtes du siècle passé, trouver quelques défauts dans *Corneille*, dans *Racine*, dans *Desspréaux*, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-siècle s'est écoulé, et il n'y a peut-être pas un seul des jugemens du Temple du Goût qui ne soit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conseillait à M. de *Voltaire* de ne point faire de vers dans sa vieillesse et de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conseils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait suivi le premier. Il a laissé subsister ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés: mais il a supprimé,

Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraisemblance à Zaïre.

parce que ces conſeils de la critique étaient moins l'expreſſion de ſon jugement qu'un ſacrifice qu'il feſait à l'opinion publique du moment.

Il a ſupprimé également quelques louanges qui n'étaient que des complimens de ſociétés, et qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe et deſtiné pour la poſtérité, auraient contraſté avec les jugemens ſévères, mais juſtes, que contient le reſte du poëme.

Il n'a pas cru devoir conſerver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de *Fleuri:* parce que le cardinal ſe rendit, peu de temps après, l'inſtrument de la haine des cagots contre M. de *Voltaire* quoiqu'il les mépriſât autant que M. de *Voltaire* lui-même pouvait les mépriſer.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un miniſtre ou un prince, il conſerve le droit d'effacer ſes éloges, s'ils ceſſent de les mériter.

LETTRE
A M. DE CIDEVILLE,
SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne; et qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française : que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet* et d'autres pareils grands-hommes ; et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère

aujourd'hui de femmes d'efprit qui n'écrivent de meilleures lettres que *Voiture*; on difait que *Saint-Evremont* n'aurait jamais dû faire de vers, et qu'on ne devait pas imprimer toute fa profe. C'eft le fentiment du public éclairé; et moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, et furtout les miens, je réduifais auffi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le fecrétaire du public: fi ceux qui perdent leur caufe fe plaignent, ils ne doivent pas s'adreffer à celui qui a écrit l'arrêt.

Je fais que des politiques ont regardé cette innocente plaifanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puiffe avancer que le château de Verfailles n'a que fept croifées de face fur la cour, et foutenir que *le Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoriftes difent qu'il eft impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrèce* et des docteurs de forbonne, dans le Temple du Goût.

Des auteurs, auxquels on n'a point penfé, crient à la fatire, et fe plaignent que leurs défauts font défignés, et leurs grandes beautés paffées fous filence; crime irrémiffible qu'ils ne pardonneront de leur vie; et ils appellent le Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On

On ajoute qu'il eſt d'une ame noire de ne louer perſonne ſans un petit correctif ; et que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout n'eſt qu'un flatteur : celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *critique*, la *ſatire* et le *libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un livre à jamais utile, et que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, et quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un livre charmant et unique, et qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde*, *et la nuit une beauté brune*, et d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que *Deſpréaux* ait écrit :

.... Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile : et la rime Quinault.

c'eſt de la ſatire, et de la ſatire même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois) car la rime de *défauts* n'eſt point aſſez belle:

pour rimer avec *Quinault ;* et il eſt auſſi peu vrai de dire que *Virgile* eſt ſans défaut que de dire que *Quinault* eſt ſans naturel et ſans grâces.

Les *couplets* de *Rouſſeau*, le *maſque de Laverne*, et telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon ;* voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire.*

Tous les honnêtes gens qui penſent ſont *critiques ;* les malins ſont *ſatiriques ;* les pervers font des *libelles :* et ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût ne ſont aſſurément ni malins ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres ; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, et cela a produit ſept ou huit Temples du Goût, abſolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les français. Les *Maffei*, les *Popes*, les *Bononcini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes et des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu ; et celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſemens; mais la ſottiſe eſt faite, et c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; et le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatire et où l'on ſavait louer ſans flatterie.

S'il avait été queſtion de faire un Traité du Goût, on aurait prié les de *Côtes* et les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les grâces de la muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du public dans un petit écrit ſans conſéquence, et je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune nobleſſe qui emploie l'heureux loiſir de la paix à cultiver les lettres et les arts ; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne

favaient pas figner leurs noms. S'il y a encore dans notre nation fi polies quelques barbares et quelques mauvais plaifans qui ofent défapprouver des occupations fi eftimables, on peut affurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je fuis très-perfuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'eft qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perfonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte; et de la mufique, s'il était né muficien.

Il faut feulement que les graves critiques, aux yeux defquels il n'y a d'amufement honorable dans le monde que le lanfquenet et le biribi, fachent que les courtifans de *Louis XIV*, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, danfèrent à Paris fur le théâtre de *Lulli*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danfeurs de l'opéra, et que l'on n'ofa pas en murmurer: à plus forte raifon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneffe d'avoir eu de l'efprit dans un âge où l'on ne connaiffait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je fuis, etc.

LE TEMPLE DU GOUT. (F)

Le cardinal, oracle de la France, (a)
Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire et qui règne ſur nous,
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce cardinal qui ſur un nouveau ton
En vers latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce. (2)

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit connaître à ce portrait, me dit un jour qu'il ulait que j'allaſſe avec lui au Temple du Goût. ſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au mple de l'Amitié, dont tout le monde parle, peu de gens vont, et que la plupart de ceux i y voyagent n'ont preſque jamais bien exa- né.

Je répondis avec franchiſe:
Hélas! je connais aſſez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je ſais qu'il vous favoriſe.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau paradis;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette égliſe.
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome ſe mettre en courroux)

La différence eſt bien viſible ;
Car la Sorbonne oſe aſſurer
Que le ſaint père peut errer,
Choſe à mon ſens aſſez poſſible :
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton ſi doux et ſi plauſible
Débiter vos diſcours brillans,
Je vous croirais preſque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome p les choſes qu'on ne comprend point, et dan Temple du Goût pour les choſes que tout le m de croit entendre. Il faut abſolument que v veniez avec moi. (*b*) Mais, inſiſtai-je encore vous me menez avec vous, je m'en vanter tout le monde.

Sur ce petit pélérinage
Auſſitót on demandera
Que je compoſe un gros ouvrage :
Voltaire ſimplement fera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera ;
A la cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qu'il vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais ſe ref un plaiſir honnête, dans la crainte de ce qu

autres en pourront penser, je suivis le guide qui me fesait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, (3) vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne cesse d'inspirer ;
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocrassus*, *Scriblerius* ; une nuée de commentateurs qui restituaient des passages, et qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers, (4) les Saumaises, (5)
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser ? Nous, Messieurs ? point du tout ;
Ce n'est pas là, grace au ciel, notre étude :
Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages

de *Dictys de Crète*, et de *Métrodore de Lampsaque*, que *Scaliger* avait estropiés. Nous le remerciâmes de leur courtoise, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, & de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage ;
Et mon Crassus tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage ;
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout.
Je n'appris rien, je me connais à tout ;
Je suis un aigle en conseil, en affaires ;
Malgré les vents, les rocs et les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire ;
Où tous les arts soient en foule entassés ;
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.
Il dit, et dort. Aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
Nul vestibule, encor moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
Grands cabinets, sallon sans profondeur ;

Petits trumaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Criait un peintre, admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui sais ennoblir la nature:
Je couvrirai plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Crassus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, disait: Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est DIEU le père, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Watteau. (b)
Et cependant un frippon de libraire, (c)
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gacon, le Noble, et jusqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, et journaux à centaines;
Et monseigneur voulait lire, et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au Temple sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du falut,
Eſt cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à fon but. (*d*)

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la mufique qu'il n'avait jamais apprife, et encore plus fou de la mufique italienne, qu'il ne connaiſſait que par de mauvais airs inconnus à Rome, et eſtropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il fefait exécuter alors un long récitatif français, mis en mufique par un italien qui ne ſavait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette eſpèce de mufique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de fi ridicule que des fcènes françaifes chantées à l'italienne, fi ce n'eſt de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieufe et fage,
Par fes dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais fur des tons divers.
Ainfi que fon eſprit, tout peuple a fon langage,
Ses fons et fes accens, à fa voix ajuſtés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureufe et fine en fent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux lois de notre goût Lully fut fe ranger ;
Il embellit notre art au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bons ſens,
Défiguraient, ſur des tons glapiſſans,
Des vers français en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait ;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, fredonnait ;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait *bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme et durable :
Puis juſqu'au ciel on exhauſſa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenſa.
Le Romain long-temps intraitable
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple et le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris que l'infidelle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER oſa
En bâtir un ſur ce modèle.

Sa poſtérité mépriſa
Cette architecture ſi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora:
Colbert, ſon miniſtre fidelle,
Dans ce ſanctuaire attira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle;
Mais je ne ſais s'il durera. (e)

Je pourrais décrire ce Temple,
En détailler les ornemens..
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de feſeurs de romans.
Sur-tout fuyons le verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques aïeux
Entaſſaient autour des murailles
De leurs temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille. (f)

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt

pas que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajouterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Il ſemblait mis par la néceſſité :
L'art s'y cachait ſous l'air de la nature ;
L'œil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris et toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuoſes, d'artiſtes et de juges de toute eſpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la Critique, à l'œil ſévère et juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fièrement repouſſait
Le peuple goth, qui ſans ceſſe avançait.

(*g*) Oh ! que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites ſociétés, ne ſont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux eſprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux eſprits,
Qu'on vit ſoutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris (7)
Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

(*h*) On repouſſait auſſi rudement ces ennemis obſcurs de tout mérite éclatant, ces inſectes de la ſociété, qui ne ſont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand *Condé*, Denain à *Villars*, et Polieucte à *Corneille*. Ils auraient exterminé *le Brun*, pour avoir fait le tableau de la famille de *Darius*. Ils ont forcé le célébre *le Moine* à ſe tuer, pour avoir fait l'admirable ſallon d'*Hercule*. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à *Socrate*.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le ſoupçon, l'infame calomnie,
Et ſouvent les dévots, monſtres plus odieux,
Entr'ouvrent en ſecret, d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'eſt là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le temps ſeul eſſuie. (*i*)

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattaient à la porte et qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'Académie; celui-ci venait de compoſer une comédie métaphyſique; celui-là tenait

un petit recueil de ſes poéſies, imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation (8) et un privilége. Cet autre venait préſenter un mandement en ſtyle précieux, et était tout ſurpris qu'on ſe mit à rire au lieu de lui demander ſa bénédiction. „ Je ſuis le révérend
„ père *Albertus Garaſſus*, diſait un moine noir;
„ je prêche mieux que *Bourdaloue*, car jamais
„ *Bourdaloue* ne fit brûler de livres; et moi j'ai
„ déclamé avec tant d'éloquence contre *Pierre*
„ *Bayle*, dans une petite province toute pleine
„ d'eſprit, j'ai touché tellement les auditeurs
„ qu'il y en eut ſix qui brûlèrent chacun leur
„ Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un ſi beau
„ triomphe. — Allez, frère *Garaſſus*, lui dit la
„ Critique, allez, barbare; ſortez du Temple
„ du Goût, ſortez de ma préſence, viſigoth
„ moderne, qui avez inſulté celui que j'ai inſ-
„ piré. — J'apporte ici *Marie à la Coque*, diſait
„ un homme fort grave. — Allez ſouper avec
„ elle, répondit la déeſſe. "

Un raiſonneur avec un fauſſet aigre
Criait: Meſſieurs, je ſuis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue et contredit;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut et lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre dieu;

Contentez-vous de ne le pas connaitre.

M. *Bardou* ſe mit alors à crier : Tout le monde eſt trompé et le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût, et voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma ; perſonne ne l'écouta, et l'on s'empreſſait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
De ce parvis obſtinément chaſſée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel diſait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon Oedipe en proſe ; (9)
Mes vers ſont durs, d'accord, mais forts de choſe :
De grâce ouvrez ; je veux à Deſpréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de ſon maintien et à la dureté de ſes derniers vers, et elle le laiſſa quelque temps entre *Perrault* et *Chapelain*, qui aſſiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre *Virgile*.

Dans le moment arriva un autre verſificateur, (*k*) ſoutenu par deux petits ſatyres, et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il, (10) pour rire et pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et juſqu'au jour feſant le diable à quatre.

Qu'eſt-ce que j'entends-là ? dit la Critique. C'eſt

moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la faifon du printemps :

Car les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux. (11)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (12) une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax
Va chantant, pour toute mufique,
Brekeke, kakc, koax, koax, koax?

(*l*) Ah! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainfi. On lui dit que c'était *Rouffeau*, dont les mufes avaient changé la voix en punition de fes méchancetés : elle ne pouvait le croire, et refufait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de fes premiers vers; mais elle s'écria :

O vous, meffieurs les beaux efprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me fefant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connais; il fut ton ennemi, et tu lui rends juftice.

Tu ſuis ſa muſe indifférente,
Entre l'autel et le fagot,
Marier d'une main ſavante
De David la harpe impoſante
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faibleſſe
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps;
Et la froide et triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rouſſeau* paſſerait devant *la Motte* en qualité de verſificateur, mais que *la Motte* aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'eſprit et de raiſon.

Ces deux hommes ſi différens n'avaient pas fait quatre pas que l'un pâlit de colère et l'autre treſſaillit de joie à l'aſpect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret (*m*) Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré
Répandait ſur eux à ſon gré
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le ſiége heureux de ſon empire.

Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raifonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Hé quoi, cria *Rouffeau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon Goût fouffrira dans fon Temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Hér*.... d'une *Paffion d'automne*, d'un *Clair de lune*, d'un *Ruiffeau amant de la prairie*, de la *Tragédie d'Afpar*, d'*Endymion*, etc. Hé non, dit la Critique ; ce n'eft pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'eft celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inftruire ; de *Thétis* et de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Hiftoire de l'académie des fciences*, que tu n'es pas à la portée d'entendre.

Rouffeau alla faire une épigramme ; et *Fontenelle* le regarda avec cette compaffion philofophique qu'un efprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, et il alla prendre tranquillement fa place entre *Lucrèce* et *Leibnitz*. (13) Je demandai pourquoi *Leibnitz* était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'affez bons vers latins, quoiqu'il fut métaphificien et géomètre ; et que la Critique le fouffrait en cette place pour tâcher d'adoucir par cet exemple l'efprit dur de la plupart de fes confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux; mais je suis la Critique; vous êtes chez le Dieu du Goût; et voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public et de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

(*n*) A l'égard de *Lucrèce*, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure ;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au Ciel et détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède ; et l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de *Lucrèce*. Tous les

es latins qui étaient là le prirent pour un en romain, à son air et à son style; mais les :es français sont fort fâchés qu'on fasse des dans une langue qu'on ne parle plus, et at que puisque *Lucrèce*, né à Rome, embelit *Epicure* en latin, son adversaire, né à Paris, iit le combattre en français. Enfin, après icoup de ces retardemens agréables; nous râmes jusqu'à l'autel et jusqu'au trône du i du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces grâces simples et naïves,
Dont la France doit se vanter;
Ces grâces piquantes et vives
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'art ne sont point captives;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre et légère;
C'est par leurs mains qu'il est orné,

C'est par leurs charmes qu'il sait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roses d'Anacréon.
Sur son front règne la sagesse; (o)
Le sentiment et la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux;
Son air est vif, ingénieux:
Il vous ressemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.
Non loin de lui Rollin dictait (14)
Quelques leçons à la jeunesse,
Et quoiqu'en robe, on l'écoutait; (p)
Chose assez rare à son espèce.
Près de là, dans un cabinet
Que (15) Girardon et le Puget
Embellissaient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignait; (16)
Le Brun fièrement dessinait; (17)
Le Sueur entr'eux se plaçait; (18)
On l'y regardait sans murmure;
Et le Dieu, qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre et sûre,
En les admirant, se plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.

Sous ses yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de (19) Rubens. (*q*)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benserades*, les *Pélissons*, les *Segrais*, (20) les *St. Evremonts*, les *Balzacs*, les *Voitures* ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies :
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de *Despréaux* :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de ſon Eneide en vers français, le renvoya aſſez durement, et laiſſa venir à ſa place Mme de *la Fayette*, (21) qui avait mis ſous le nom de *Segrais* le roman aimable de Zaïde et celui de la Princeſſe de Clèves.

On ne pardonne pas à *Péliſſon* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans ſon hiſtoire de l'académie françaiſe, et d'avoir rapporté, comme des bons mots, des choſes aſſez groſſières. (22) Le doux, mais faible *Pavillon*, fait ſa cour humblement à Mme *Deshoulières*, qui eſt placée fort au-deſſus de lui. L'inégal (23) *St. Evremont* n'oſe parler de vers à perſonne. *Balzac* aſſomme de longues phraſes hyperboliques (24) *Voiture* et *Benſerade*, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougiſſent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de *Buſſy*. Mme de *Sévigné*, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de *Buſſy* avait de meſſire *Roger de Rabutin*.

Buſſy, qui s'eſtime et qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Et cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop ſouvent de lui-même. (25)

Mais

Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le Temple eſt toujours admis;
Lui qui, ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans ſa douce ivreſſe
Des Beautés ſans correction, (26)
Qui choquaient un peu la juſteſſe,
Mais reſpiraient la paſſion.

(27) La Farre, avec plus de molleſſe,
En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir et la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton, (28)
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre Saint-Aulaire, (29)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du ſacré vallon
Orner ſa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces messieurs, tout ceux qui ne se piquaient de rien; il avei Chaulieu de ne se croire que le premier de tes négligés, et non pas le premier des poëtes.

Ils fesaient conversation avec quelque des plus aimables hommes de leur temp entretiens n'ont ni l'affectation de l'hô Rambouillet, (30) ni le tumulte qui règne nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est qu'avec grâce on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie. (r)

Là se trouvait Chapelle, ce génie plus déb encore que délicat, plus naturel que poli, dans ses vers, incorrect dans son style, libr ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Gc les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui réj un jour:

Réglez mieux votre paſſion
Pour ces ſyllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

'e fut parmi ces hommes aimables que je rentrai le préſident de *Maiſons*, homme trèsgné de dire des riens, homme aimable et de, qui avait aimé tous les arts.

'anſports ! ô plaiſirs ! ô momens plèins de charmes !
r Maiſons, m'écriai-je en l'arroſant de larmes,
t toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le trépas,
ı fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
mort, l'affreuſe mort fut ſourde à ma prière.
! puiſque le deſtin nous voulait ſéparer,
:ait à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
as ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs ;
ème de chagrins ma pénible carrière ;
tienne était brillante et couverte de fleurs.
ıs le ſein des plaiſirs, des arts et des honneurs,
cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe ;
ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
bandeau de l'exemple et de l'opinion.
omme eſt né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
ıs la main du portier, moins ſouple et moins docile
e l'ame n'eſt flexible aux préjugés divers,
İçepteurs ignorans de ce faible univers.

Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait associé
A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelqu jésuites. Un janséniste dira que les jésuites fourrent par-tout ; mais le Dieu du Goût reç aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de v dans ce temple *Bourdaloue* qui s'entretient a *Pascal* sur le grand art de joindre l'éloquence raisonnement. Le père *Bouhours* est derrière e marquant sur des tablettes toutes les fautes de l gage et toutes les négligences qui leur échapp

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au p *Bouhours* :

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, n sommes souvent très-impolis pour la commod de la rime. (*s*)

(*t*) Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à v les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte profe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eft peu de chofe;
Beaux arts, je vous invoque tous!
Mufique, danfe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'infpirez de défirs!
Beaux arts, vous êtes des plaifirs;
Il n'en eft point qu'on doive exclure.

Je vis les mufes préfenter tour à tour fur l'autel du Dieu des livres, des deffeins et des plans de toute efpèce. On voit fur cet autel le plan de cette belle façade du louvre, dont on n'eft point redevable au cavalier *Bernini*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut conftruite par *Perrault* et par *Louis le Vau*, grands artiftes trop peu connus. Là eft le deffein de la porte St. Denis, dont la plupart des Parifiens ne connaiffent pas plus la beauté que le nom de *François Blondel* qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, (31) qu'on regarde fi peu, et qui eft ornée des précieufes fculptures de *Jean Goujon*, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, et qui femble accufer la groffière rufticité de toutes les autres. Le portail de St. Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une églife, une place et des admirateurs, et qui devrait immortalifer

le nom de *Desbrosses*, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens, négligés par un vulgaire toujours barbare et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bisarre
De vieux manuscrits vermoulus;
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entr'autres l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style et qui chante du même ton les pseaumes de *David* et les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* et *Sarrazin* n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de *Bayle* se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philo-

ſophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de ſectes, diſait ſouvent qu'il n'aurait pas compoſé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui et non pour les libraires. (32)

Enfin, on nous fit paſſer dans l'intérieur du ſanctuaire. Là, les myſtères du Dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans ſon roman moral, et rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincèrement qu'il n'y a point de poëme en proſe.

L'éloquent *Boſſuet* voulait bien rayer quelques familiarités échappées à ſon génie vaſte, impétueux et facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes oraiſons funèbres; et il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre eſprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Auguſte, de Cinna,

De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agésilas et Suréna,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indigne de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux et discrets;
Et l'amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.

Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

✻ *La Fontaine*, qui avait conservé la naïveté
son caractère, et qui dans le Temple du Gc
joignait un sentiment éclairé à cet heureux
singul

ſingulier inſtinct qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres poſthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des ſottiſes des morts.

Là régnait Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la ſatire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuſes lois.
Il revoit ſes enfans avec un œil ſévère;
De la triſte *Equivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits marqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, et ſemble encor nous dire:
Gardez-vous de connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Deſpréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, ſe réconciliait avec *Quinault*, qui eſt le poëte des grâces, comme *Deſpréaux* eſt le poëte de la raiſon.

Mais le ſévère ſatirique
Embraſſait encore, en grondant,
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, diſait *Deſpréaux*, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra ſi agréables. Cela peut

bien être, dit *Quinault*; mais avouez auſſi que vous n'euſſiez jamais fait Atys ni Armide.

Dans vos ſcrupuleuſes beautés,
Soyez vrais, précis, raiſonnable:
Que vos écrits ſoient reſpectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir ſalué *Deſpréaux*, et embraſſé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, et j'oſai lui dire:

Le ſage, le diſcret Térence
Eſt le premier des traducteurs:
Jamais dans ſa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à ſots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient ſe reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'eſprit humain pouvait l'être.

Ah! diſait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! j'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait deſcendre mon génie au bas comique.

C'eſt ainſi que tous ces maîtres de l'art montraient leur ſupériorité, en avouant ces erreurs

auxquelles l'humanité est foumife, et dont nul grand-homme n'eft exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût eft très-difficile à fatisfaire, mais qu'il n'aime point à-demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail font ceux qui en tout lui plaifent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique fans colère,
Il l'applaudit avec tranfport.
Melpomène étalant fes charmes
Vient lui préfenter fes héros;
Et c'eft en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raifonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Eft un féjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce fens; car il ne m'eft pas donné de dire fes propres mots.

Adieu mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaffe;
Ne fouffrez pas que dans Paris
Mon rival ufurpe ma place.
Je fais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eft aifé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Compofant fa voix, fon vifage;
Affecté dans fes agrémens,
Et précieux dans fon langage.

Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit affez l'impofture,
Car il n'eft que le fils de l'art;
Moi, je le fuis de la nature.

FIN.

NOTES.

(1) CEt ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample et la plus correcte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(3) L'abbé de *Rothelin*, de l'académie française.

(4) *Dacier* avait une littérature fort grande; il connaissait tous les anciens, hors la grâce et la finesse : ses commentaires ont par-tout de l'érudition et jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites : Dacier* dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus : C'est à présent qu'il faut boire, et que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros : Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure *Horace*, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, et on loue son travail en voyant son peu de génie.

(5) *Saumaise* est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre *Charles I* : „ Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme „ des *balles de paume*, qui jouez à la *boule* avec des *cou-* „ *ronnes*, et qui vous servez de *sceptres comme de marottes.* "

(6) *Vateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées et qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(7) *Scudéri*, était comme de raison, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de *Sarrasin*, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de *Scudéri*, nommée *l'amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce *Scudéri* se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, et disait qu'il ne céderait à *Corneille* qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid et aux Horaces.

A l'égard de *Pradon*, on sait que sa Phèdre fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

(8) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(9) *Houdard de la Motte* fit en 1728 un Oedipe en prose et un Oedipe en vers. A l'égard de son Oedipe en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra, et des dissertations très-bien écrites.

(10) Vers de *Rousseau*.

(11) Vers du même.

(12) Vers du même.

(13) *Leibnitz*, né à Leipsick le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique un grand goût pour les belles-

lettres ; il fesait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres souverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien recteur de l'université et professeur royal, est le premier homme de l'université qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, et cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût et la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tome III, page* 303, en parlant de *Cyrus : Aussitôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanson*; il s'avance *gravement*, *la serviette sur l'épaule*, et tenant *la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé*, dit le petit *Cyrus*, *que cette liqueur ne fût du poison*. Comment cela ? *Oui*, *mon papa*. Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle*, *un ballon*, *un sabot*, *sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne.* Il serait à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettait dans ses statues plus de grâce, et *le Puget* plus d'expression. Les bains d'*Apollon* sont de *Girardon*, ainsi que le mausolée du cardinal de *Richelieu* en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Le Milon et l'Andromède sont du *Puget*.

(16) *Le Poussin*, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que son génie et quelques estampes de *Raphaël* qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les

obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'Etat *Desnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation et sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'*Orléans* un ravissement de *St. Paul*, du *Poussin*, qui fait pendant avec la vision d'*Ezéchiel*, de *Raphaël*, et qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de *Raphaël*; et on les voit tous deux avec un égal plaisir.

(17) *Le Brun*, disciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'*Alexandre* est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que *le Poussin* et *Raphaël*; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, et plus de vivacité que *le Poussin*. Les estampes des batailles d'*Alexandre* sont plus recherchées que celles des batailles de *Constantin* par *Raphaël* et par *Jules Romain*.

(18) *Eustache le Sueur* était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

(19) *Rubens* égale *le Titien* pour le coloris ; mais il est fort au-dessous de nos peintres français pour la correction du dessein.

(20) *Segrais* est un poëte très-faible ; on ne lit point ses églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéide est du style de *Chapelain*. Il y a un opéra de lui ; c'est *Roland et Angélique*, sous le titre de *l'amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Affembler les jafmins
Qui parfument l'Efpagne.

La Zaïde eft un roman purement écrit et entré les mains de tout le monde; mais il n'eft pas de lui.

(21) Voici ce que M. *Huet*, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de fes Commentaires, édition d'Amfterdam : „ Madame de *la Fayette* négligea fi fort la gloire „ qu'elle méritait qu'elle laiffa fa Zaïde paraître fous le „ nom de *Segrais* : et lorfque j'eus rapporté cette anec„ dote, quelques amis de *Segrais*, qui ne favaient pas la „ vérité, fe plaignirent de ce trait, comme d'un outrage „ fait à fa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais long„ temps été témoin oculaire, et c'eft ce que je fuis en „ état de prouver par plufieurs lettres de madame de *la* „ *Fayette*, et par l'original du manufcrit de la Zaïde, dont „ elle m'envoyait les feuilles à mefure qu'elle les com„ pofait. "

(22) Voici ce que *Peliffon* rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices feront grandes !
Ils feront toujours en feftin ;
Car fi *la Prou* fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame *Defloges*, jouant au jeu des proverbes, dit à *Voiture* : „ Celui-ci ne vaut rien, percez-nous„ en d'un autre. " Son hiftoire de l'académie eft remplie de pareilles minuties, écrites languiffamment : et ceux

qui lisent ce livre sans prévention sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

(23) On sait à quel point *St. Evremont* était mauvais poëte. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de Sir Politik.

(24) *Voiture* est celui de tous ces illustres du temps passé, qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, et peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que *Pline*, et ses lettres ne valent guère mieux que celles de *le Pays* et de *Boursault*. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque vous „ me déchirez le cœur et que vous le mettez en mille „ pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, et un „ de vos souris confit mes plus amères douleurs. Le regret „ de ne vous plus voir me coûte, sans mentir, plus de „ cent mille larmes. Sans mentir, je vous conseille de „ vous faire roi de Madère. Imaginez-vous le plaisir d'a- „ voir un royaume tout de sucre. A dire le vrai, nous y „ vivrions avec beaucoup de douceur. "

Il écrit à *Chapelain* : „ Et notez quand il me vient en „ la pensée que c'est au plus judicieux homme de notre „ siècle, au père de *la Lionne* et de *la Pucelle* que j'écris, „ les cheveux me dressent si fort à la tête qu'ils semblent „ d'un hérisson.

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, et vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu dans un temps où l'on commençait à sortir de la barbarie, et

où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que *Desfréaux* l'a comparé à *Horace* : mais *Desfréaux* était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture* pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; et *Desfréaux* a rétracté depuis ces éloges.

(25) Il écrivit au roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit et du courage.... J'ai de la naissance, et l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

(26) L'abbé de *Chaulieu*, dans une épître au marquis de *la Fare*, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, et parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'*aveugle destinée*.

Ces remarques sont exactes, et M. de *Saint-Marc* s'est trompé en disant dans son édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment et d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de *Chaulieu* mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le marquis de *la Fare*, auteur des mémoires qui portent son nom, et de quelques pièces de poésie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une préface très-partiale et pleine de défauts.

(28) Le comte *Antoine Hamilton*, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légèreté. Il était fort satirique.

(29) M. de *Saint-Aulaire*, à l'âge de plus de quatre vingt-dix ans, fesait encore des chansons aimables.

(30) *Despréaux* alla réciter ses ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin* et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(31) La fontaine St. Innocent; l'architecture est de *Lescot*, abbé de Claigni, et les sculptures de *Jean Goujeon*.

(32) C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au sieur *des Maizeaux*.

(33) Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses épîtres.

VARIANTES

DU TEMPLE DU GOUT.

PREMIERES éditions:

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce *Mentor* qui gouverne aujourd'hui,
Jufte à la cour, humble dans fa puiffance,
Maître de tout, et plus maître de lui;
Mais ce Neftor, etc.

) Premières éditions:

eft bon que vous obferviez de près un Dieu que
roulez fervir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'eft, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encenfez de trop loin,
Et nous allons prendre le foin
De vous le faire mieux connaître.

: remerciai fon éminence de fa bonté, et je lui dis:
ıfeigneur, ʔje fuis extrêmement indifcret; fi vous
nez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et fi, dans fon malin vouloir,
Quelque critique veut favoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Eft bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde?

: cardinal me repliqua que le Temple était dans
ays des beaux-arts, qu'il voulait abfolument que
y fuiviffe, et que je fiffe ma relation avec fincérité;
s'il arrivait qu'on fe moquât un peu de moi, il n'y
it pas grand mal à cela, et que je le rendrais bien,
voulais. J'obéis, et nous partîmes.

(*c*) Edition de 1733:

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de sottise et de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car monseigneur est sur-tout fort savant.

(*d*) C'était un concert que l'on donnait dans une maison de campagne bizarrement située et bâtie de même. Le maître de la maison voyant de loin le carosse du cardinal, et sachant que son éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de *Lulli*, de *Destouches* et de *Campra*, et l'assura qu'à son concert il n'y aurait point de musique française. Le cardinal lui remontra en vain que la musique italienne, la française et la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre; qu'il n'y a rien de si ridicule que l'italien chanté à la française, si ce n'est peut-être le français chanté à l'italienne: car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raison:

La nature féconde, ingénieuse et sage, etc.

(*e*) C'est cela même, dit le cardinal; mais puisqu'il est question de goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées: elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime; c'est un arbre couvert de feuilles qui n'aurait point de fruits. L'aimable *Chapelle* est tombé lui-même quelquefois dans ce défaut; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes sons:

Qui chez Richelet étalées,
Et des esprits sages sifflées,
Bien souvent sans invention, etc.

(*f*) Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas que de faire connaître ce qu'il eſt. Je n'oſe en faire une longue deſcription, et épuiſer les termes d'architecture; car c'eſt ſur-tout en parlant du Temple de Goût qu'il ne faut pas ennuyer:

Dieu nous garde du verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui ferait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire:

Simple en était la noble architecture, ect.

(*g*) Là ne ſont point reçus les petits maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillés dans de petites ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui ſe ſont faits appeler grands-hommes, ſont tout ſurpris d'être refuſés: ils reſtent à la porte et adreſſent en vain leurs plaintes à quelques ſeigneurs, ou ſoi-diſant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, et protecteurs ardens des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatiriques obſcurs qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaître, inſultent les auteurs connus; qui font ſecrètement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage; petits inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! mais à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit; qui s'acharnent à le décrier et à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les palais des princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de vérité; calomniateurs de profeſſion,

monftres ennemis des arts et de la fociété. Ces lâches perfécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les efprits juftes.

(*h*) Premières éditions:

On repouffait plus fièrement ces hommes injuftes et dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïffent fincèrement ce qui réuffit, de quelque nature qu'il puiffe être. Leurs bouches diftillent la médifance et la calomnie. (*) Ils difent que Télémaque eft un libelle contre *Louis XIV*, et Efther une fatire contre le miniftère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

(*i*) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie;
Et le mérite en pleurs, perfécuté par eux,
Renoncent en foupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches perfécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les efprits juftes. Leur fuite précipitée etc.

(*k*) Edition de 1733.

Rouffeau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le Temple: mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau triftement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériffés de traits de fatire,
On lui ferma la porte au nez.

(*) On a fait réellement ces reproches à *Fénélon* et à *Racine*, dans de miférables libelles que perfonne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Rouffeau

Rousseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, et lui cria :

> Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
> Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
> Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;
> Plus on l'échauffe et plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit ; mais point trop fort et avec discrétion. *Rousseau* furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; et cette dispute aurait duré long-temps entr'eux si la Critique ne leur avait imposé silence et ne leur avait dit : Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre Iliade, vos tragédies et toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables et de vos opéra ; prenez à la main vos premieres odes, quelques morceaux de proses dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous et de vos vers. Je vous demande sur-tout une demi-donzaine de vos fables, l'Europe galante, avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rousseau*, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, et venez vous mettre au-dessus de *la Motte* en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rousseau* tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition, après ce vers :

> *En lui fermant la porte au nez.*

on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il hait par représaille. Il s'écriait en rougissant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon :
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime :
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon ; (*)
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Verſailles ;
J'ai retracté l'éloge de Noailles. (**)
Du dieu Pluton liſez le jugement. (***)

(*) Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de *Rouſſeau* une mauvaiſe épigramme contre M. l'abbé *Bignon*, qui eſt regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. *Rouſſeau* a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu ſi reſpectable ; et voici comme il définit ce ſage prélat bibliothécaire du roi :

C'eſt celui qui ſous Apollon
Prend ſoin des haras du Parnaſſe,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du ſacré vallon.

(**) Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de *Noailles*, où il avait dit :

Oh, qu'il chanſonne bien !
Serait-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voyez : tant a beau le corſage, etc.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de *Noailles* qui ſongeait à lui faire avoir un emploi, ce ſeigneur lui retira ſa protection. *Rouſſeau* étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula : *la Palinodie*, ouvrage généralement mépriſé.

(***) *Le jugement de Pluton*, allégorie de *Rouſſeau*, dans laquelle il ſe répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au banniſſement. Cette pièce eſt d'un ſtyle dur et rebutant. Il y a encore je ne ſais quelle épigramme de lui ſur cet auguſte corps.

Si de Noé l'un des enfans maudit
De ſon ſeigneur perdit la ſauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris ſon père en poſture gaillarde :

Mais c'eſt qu'ayant fait cacher ſa guimbarde
Au fond de l'arche, en guiſe de relais,
Il en tira cette eſpèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe et de palais.
Où j'ai *ſanglé* meſſieurs du parlement.
O vous, Critique, ô vous Déeſſe utile,
C'était par vous que j'étais inſpiré :
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte, parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique :
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon :
Par arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie ;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.
O vous, Meſſieurs les beaux eſprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,

Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

(*l*) Premières éditions :

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était *Rousseau !* elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :

Eh! montrez-vous un peu moins difficile ;
J'ai près de vous mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur et mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, Déesse utile!
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de juge et parla ainsi au cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue ;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! on lui dit que c'était *Rousseau*, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il ait par représaille ; il s'écriait en rougissant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon :
J'eus comme lui quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même ;
Voici des vers contre l'abbé Bignon. (*)
O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ſes paroles, r'ouvrit la porte, et parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique ;
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivras à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta muſe eſt bannie (**)
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie ;

(*) Conſeiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des ſciences. *Rouſſeau* avait fait contre lui quelques mauvais vers.

(**) *Rouſſeau* fut condamné à l'amende honorable, et au banniſſement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ſes amis, et dont il accuſa M. *Saurin* de l'académie des ſciences d'être l'auteur. Le factum de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre d'eſprit et d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France s'eſt brouillé avec tous ſes protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui feſaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Mrs. de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Deſtouches*, *Dubos*, *etc. etc.*

Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleſſe et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

(*m*) Dans les premières éditions, il y avait:

C'était le ſage Fontenelle.

(*n*) Edition de 1733.

A l'égard de *Lucrèce*, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, ſur-tout quand il vit combien il eſt aimable, et comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son rival charmant lui parla
Avec ſa grâce naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela?
Ah! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature:
Mais ne me pouſſez point à bout;
Que votre muſe me pardonne;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien: le cardinal dit auſſi des ſiens; ce qui lui arrive trop rarement à Paris: on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui

fut dit à cette occafion par les grecs et les latins qui étaient là et qui les entendaient, cela ferait beaucoup trop long: il n'eft ici queftion que des Français.

La Critique m'aperçut: Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement: dangereufe Déeffe, je ne fuis ici que parce que ces meffieurs l'ont voulu: je n'aurais jamais ofé y venir feul. Je veux bien, dit-elle, vous y fouffrir à leur confidération; mais tâchez de profiter de tout ce qui fe fait ici.

Sur-tout gardez-vous de rire
Des auteurs que vous avez vus;
Cent petits rivaux inconnus
Crîraient bientôt à la fatire.
Corrigez-vous fans les inftruire;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraifemblance à Zaïre;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire. (*)

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctete*: je m'efquivai, etc.

Après, *il n'eft ici queftion que des Français*, on lifait dans une autre édition:

Cependant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du Dieu, et je m'y gliffai fous leur protection.

Je vis ce Dieu tout à mon aife;
Je vis fes naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaife;
Mais s'il eft mis à la françaife,
Si par nos mains il eft orné,
Ce Dieu toujours eft couronné
D'un diadème qu'au Parnaffe etc.

(*) Tragédie repréfentée huit fois en 1720. On en trouve des fragmens à la fuite de Mariamne dans les œuvres dramatiques.

(o) Premières éditions :

Sur fon front règne la fageffe,
Son air eft tendre, ingénieux;
Les amours ont mis dans fes yeux
Le fentiment et la fineffe.
Le More à fes autels chantait,
Péliffier près d'elle exprimait
De Lulli toute la tendreffe;
Légère et forte en fa foupleffe,
La vive Camargo (*) fautait
A ces fons brillans d'alégreffe
Et de Rebel et de Mouret.
Le Couvreur (**) plus loin récitait,
Avec cette grâce divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les a
raffemblait autour de lui les connaiffeurs. Tous
citaient le cardinal de *Polignac* (***) fur ce fallo
Marius, qu'il a déterré dans Rome, et dont il
d'orner la France.

Colbert attachait fouvent fa vue fur cette belle fa
du louvre, dont *Perrault* et *le Vau* fe difputent e

(*) Mlle *Camargo*, la première qui ait danfé comm
homme.

(**) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure actrice qu'a
mais eue, avant elle, la comédie françaife, pour le
que; et la première qui ait introduit au théâtre la
mation naturelle.

(***) M. de *Polignac* ayant conjecturé qu'un certai
rain de Rome avait été autrefois la maifon de *M*
fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plufieurs
fous terre, un fallon entier, avec plufieurs ftatues trè
confervées. Parmi ces ftatues, il y en a dix qui fon
fuite complète, et qui repréfentent *Achille* déguifé e
à la cour de *Lycomède*, et reconnu par l'artifice d'
Cette collection eft unique dans l'Europe par la rar
la beauté. A la mort du cardinal de *Polignac*, le r
Pruffe en fit l'acquifition.

l'inven

l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église et des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de *la porte de St. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions et les embellissemens au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandai tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs; c'est, me répondit-on, parce que les sculpteurs et les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs et les peintres, fesant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vateau*; et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses*: enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau; celui du sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur, parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, et que la perspective aërienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un

édifice comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

(*p*) Edition de 1733:

Mais malgré l'austère sagesse
De la morale qu'il prêchait,
Pélisser en ces lieux chantait;
Et cependant, avec mollesse,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la justesse.

(*q*) Edition de 1733:

C'est ce Dieu qu'implore et révère
Toute la troupe des acteurs
Qui représentent sur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux sifflets bruyans du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène,
Et dans tous les esprits, et sur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enivra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les saintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de sépulture,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.

(*r*) On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république; si l'on p

passer aujourd'hui du secours des anciens ; si les livres ne sont point trop multipliés ; si la comédie et la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent et l'homme d'esprit, entre le critique et le satirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laisse parler long-temps la même personne ; mais ce cas arrive très-rarement ; heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse *Ninon Lenclos*.

> Ninon, cet objet si vanté,
> Qui si long-temps sut faire usage
> De son esprit, de sa beauté,
> Et du talent d'être volage,
> Fesait alors, avec gaîté,
> A ce charmant aréopage,
> Un discours sur la volupté.
> Dans cet art elle était maîtresse ;
> L'auditoire était enchanté,
> Et tout respirait la tendresse.
> Mes deux guides, en vérité,
> Auraient volontiers écouté ;
> Mais, hélas ! ils sont d'une espèce
> Qui leur ôte la liberté,
> Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de *Ninon*. Je courus ensuite vers *le Couvreur*, et mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout ; mais la vérité est que de tous les religieux les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence et dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Despréaux*, et qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, et, en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable ; mais croirait-on que *Colbert* y eſt mieux traité que le cardinal de *Richelieu* ? C'eſt que *Colbert* protégea tous les beaux arts ſans être jaloux des artiſtes, et qu'il ne favoriſa que de grands hommes ; car il ſe dégoûta bien vîte de *Chapelain*, et encouragea *Deſpréaux*. Le cardinal de *Richelieu*, au contraire, fut jaloux du grand *Corneille* ; et au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec *Chapelain*, *Deſmarets* et *Colletet*. (*) Je m'aperçus même que ce grand miniſtre était moins gracieuſement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc ſon neveu, qui vient très-ſouvent dans le Temple. Les connaiſſeurs en belles-lettres diſent pour raiſon :

Que dans ce charmant ſanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du miniſtère,
L'éclat, l'intrigue et le crédit
Ne ſauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

(*) Non-ſeulement le cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais prologue de ce *Chapelain* ; c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la ſalle du palais royal pour repréſenter la tragédie de Mirame, dont il avait donné le ſujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il ſe ſervait de *Deſmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour compoſer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette troupe ; mais le mérite de *Corneille* ſe trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut auſſitôt exclus. Ce cardinal avait ſi peu de goût qu'il récompenſa ces vers impertinens de *Colletet* :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que ſon éminence (*) fit jadis l'amour en vrai pédant, et que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables;
Mais pour être en ce Temple, et pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux et les artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable *la Faye* : heureux qui pourrait, comme lui, paſſer les dernières années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés et pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie & ſans mépris; ouvrant ſon cabinet à tous les arts, et ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune! mais le goût leur manque, ils jouiſſent inſipidement, ils ne ſavent qu'être riches.

Devant le Dieu eſt un grand autel, où les *Muſes* viennent préſenter tour à tour des livres, des deſſeins, et des ornemens de toute eſpèce : on y voyait tous les opéra de *Lulli*, et pluſieurs opéra de *Deſtouches* et de *Campra*. Le Dieu eût déſiré quelquefois, dans *Deſtouches*, une muſique plus forte; ſouvent, dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé; et de temps en temps, dans *Lulli*, quelques airs moins froids. Tantôt les Muſes, tantôt les *Péliſſiers* et les *le Mores* chantent ces opéra charmans. Le Temple réſonne de leurs voix touchantes :

(*) Le cardinal de *Richelieu* fit ſoutenir des thèſes ſur l'*amour* chez ſa nièce la ducheſſe d'*Aiguillon* : il y avait un préſident, un répondant et des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèſes chez un curieux : elles ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de collége; la première poſition eſt qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

tout ce qui eſt dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques ſons et ſifflent pour ſe venger.

Le deſſein de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur l'autel : mais il eſt accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés et très-cachés dans les boſquets de Verſailles ſoient tranſportés à Paris, pour orner les édifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un recueil d'eſtampes d'après les plus grands maîtres; entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſein :
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui, d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la touche heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture intérieure du château de Maiſons avec les dedans de l'hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions et ſes embelliſſemens, eſt digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

(*s*) Permettez que je continue mes petites obfervations, répondit le père *Bouhours*. Ce font les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne fervent de règles aux petits écrivains. Ce font les défauts du *Pouffin* et de *le Sueur* qu'il faut relever, et non ceux de *Raout* et de *Vignon*; et dès que votre Anti-Lucrèce fera imprimé, foyez fûr de ma critique.

Hé bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paffant un jeune duc qui revenait du fermon de *Ninon*, et qui en paraiffait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien cenfurer d'aujourd'hui.

Cet homme que *Ninon* avait rendu fi indulgent,

C'eft lui qui, d'un efprit vif, aimable et facile,
D'un vol toujours brillant fut paffer tour à tour
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier afile.
Des mains des Grâces préfenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont fon oncle fut redouté.

Il eft même encore mieux reçu dans le Temple du Goût que cet oncle fi vanté, qui rétablit les beaux arts en France de la même main dont il abaiffa ou perdit tous fes ennemis. Ce terrible miniftre craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours et de la fienne, eft redouté jufque dans le Temple du Goût, dont il eft reftaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaifie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* et *Defmarets*, avec lefquels il fefait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai: c'eft donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte par-tout fur les bienfaits! alors j'entendis quelqu'un qui me dit;

Etablir, conferver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

(t) Edition de 1733.

Ce qui me charmait davantage dans cette deme délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe agi l'eſprit ſe promène ſur différens plaiſirs, en parcour de ſuite les arts et careſſant tant de beautés diver

On y paſſe facilement
De la muſique à la peinture,
De la phyſique au ſentiment;
Du tragique au ſimple agrément,
De la danſe à l'architecture.
Tel Homère peignait ſes dieux,
Planant ſur la terre et ſur l'onde;
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Juſqu'au bout de l'axe du monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce q vis dans ce Temple. Grâce au ſiècle de *Louis X*, une foule de grands-hommes en tout genre, qui ava honoré ce beau ſiècle, s'étaient rangés avec mes d guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté d ce miniſtre, que la moindre partie de ce que je m j'aurais voulu que *Louis XIV* eût employé aux liſſemens néceſſaires de ſa capitale les tréſors e dans Verſailles, et prodigués pour forcer la n ſi j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu paſſer Rome en magnificence et en bon goût, c il le ſurpaſſe en grandeur; ceux qui viendront a moi feront ce que j'ai ſeulement imaginé; alor royaume ſera rempli des monumens de tous les be arts: déjà les grands chemins qui conduiſent à la capi ſont des promenades délicieuſes, ombragées de g arbres, l'eſpace de pluſieurs milles; et ornées n

fontaines (*) et de ſtatues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les ſalles (**) de vos ſpectacles ſeront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréſente; de nouvelles places et des marchés publics, conſtruits ſous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres; les inſcriptions de *Santeuil* ne feront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos fontaines; la ſculpture étalera par-tout ſes beautés (***) durables; et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe et le goût de ſes conducteurs: ainſi parlait ce grand miniſtre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur français n'eût été ému à de tels diſcours? On finit par pardonner de juſtes éloges, et par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le magiſtrat (****) de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

(*) Sur le chemin de Juviſi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands baſſins; des deux côtés du chemin ſont deux morceaux de ſculpture; l'un eſt de *Couſtou*, et eſt fort eſtimé: il eſt triſte que ſon ouvrage ne ſoit pas de marbre; mais ſeulement de pierre.

(**) Les ſalles de tous les ſpectacles de Paris ſont ſans magnificence, ſans goût, ſans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs et pour les ſpectateurs: ce n'eſt qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(***) C'était en effet le deſſein de ce grand-homme. Un de ſes projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soiſſons; on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, et qui de là ſe ferait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce deſſein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

(****) M. *Turgot*, préſident au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer juſqu'au pont de l'Ile, et joindre

Enfin après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons; et dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer. J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant:

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie;
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me feſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois et mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il ſes pria de faire ſes complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement; et s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il fait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité:

Que toujours Clermont (*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, ſa ſœur, les amours et moi
Nous ſommes de même origine.
Conti, ſachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi-bien qu'au dieu de l'amour.

l'Ile au reſte de la ville par un beau pont de pierre: il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs et à notre gloire.

(*) M. le comte de *Clermont*, prince du ſang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, compoſée de cent perſonnes qui s'aſſemblent chez lui, et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne ſaurait trop propoſer un tel exemple aux jeunes princes.

J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis ;
Croyez-moi, venez dans ce temple
Où peu de princes ſont admis.
Vous, noble jeuneſſe de France,
Secondez les chants des beaux-arts ;
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence :
Que dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit et la délicateſſe,
Nouveaux guides de la jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie et Melpomène (*)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter Gauſſin et Dufreſne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux
Les lauriers à jamais fleuriſſent ;
Que ces arbres s'énorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère :
Braſſac, (**) chantez ; gravez, Cailus ; (***)

(*) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des tragédies et des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces ſociétés particulières. On ne ſaurait croire combien eſt utile cet amuſement qui demande beaucoup de ſoin et d'attention ; il forme le goût de la jeuneſſe, il donne de la grâce au corps et à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

(**) M. le chevalier de *Braſſac* non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, et de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe. Il y a déjà long-temps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'*Aſtorga*, et le prélat

Ne craignez point, jeune Surgère, (*)
D'employer des foins affidus
Aux beaux vers que vous favez faire ;
Et que tous les fots confondus,
A la cour et fur la frontière,
Déformais ne prétendent plus
Qu'on déroge et qu'on dégénère
En fuivant Minerve et Phébus.

Dans les premières éditions, mais poftérieures à 1733, on lifait :

Et vous applaudir fur la fcène.
Braffac, fois toujours mon foutien ;
Sous tes doigts j'accorderai ta lire :
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu compofes dans le mien.
Caïlus, tous les arts te chériffent ;
Je conduis tes brillans deffeins,
Et les Raphaëls s'applaudiffent
De fe voir gravés par tes mains.
Ne craignez point, jeune Surgère, etc.

qui eft aujourd'hui archevêque de Pife, ont fait plufieurs opéra fort eftimés.

(***). M. le comte de *Cailus* eft célèbre par fon goût pour les arts, et par la faveur qu'il donne à tous les bons artiftes : il grave lui-même, et met une expreffion fingulière dans fes deffeins. Les cabinets des curieux font pleins de fes eftampes. M. de *Saint-Maurice*, officier des gardes, grave auffi, et fe fert avec avantage du burin : il a fait une eftampe d'après *le Nain*, qui eft un chef-d'œuvre.

(*) M. de *la Rochefoucauld*, marquis de Surgère, a fait une comédie intitulé l'*Ecole du monde*. Cette pièce eft fans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célèbre duc de *la Rochefoucauld*, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

LE TEMPLE
DE
L'AMITIÉ

Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'eſtime et de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regrets publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure :
L'hiſtoire eſt courte, et le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.

Or des humains quelle eſt donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie ;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainſi qu'on voit devers l'Etat romain
Des indévots chapelet à la main. (b)

De leur propos la Déeſſe en colère
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, et ſi ſûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris ;
Fixa le jour, et promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, et digne d'être admis,
S'il ſe pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide
Tous nos Français, que la nouveauté guide :
Un peuple immenſe inonde le parvis.

Gais et brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel ensanglantèrent:
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaisan
Lise et Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A son nom seul, ô merveille soudaine!
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine. (d)

Enfin Zaïre y parut à son tour,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour!
Que fait ici cette triste déesse?
Tout y languit: je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit, vingt rivaux la suivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU sait alors où ma Zaïre alla. (e)

De l'Amitié le prix fut laiſſé là ;
Et la Déeſſe en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours déſirée,
Géla de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant et ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

VARIANTES

SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

(*a*) *CES noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.*
La déïté de ce petit séjour,
Reine sans faste et femme sans intrigue,
Divinité sans prêtres et sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa cour.
A ses côtés etc.

(*b*) *En la fuyant, chacun s'y dit fidelle.*
Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos etc.

(*c*) *Au menton triple, au col apoplectique,*
Sur le chemin de Conflans à Gaillon, (*)
Fut pris en bref d'une indigestion.

(*d*) *Et sans sujet toujours prêtes à rire.*
Elles s'aimaient, hélas! si tendrement.
Nos deux beautés en public s'embrassèrent:
Un jeune amant passa dans le moment,
Lise et Chloé pour lui se décoiffèrent.

Une autre édition porte:

Mais Richelieu passa dans le moment,
Lise et Chloé etc.

(*e*) Enfin Thémire à son tour y parut,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse;
Mais l'Amitié soudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle,
Ce n'est pas moi qu'il vous faut aujourd'hui:
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle:
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne se le fit redire;
Le dieu d'Amour est celui de Thémire:
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié le prix fut laissé là, etc.

(*) Maisons de campagne des archevêques de Paris et de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célèbres.

L'œil du maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous la dent de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent, dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un héros produiſent les grands-hommes.

VARIANTES.

(*a*) IL l'encourage, il l'aime, il en eſt idolâtre;
Et le premier acteur de ce vaſte théâtre,
Le roi le plus auguſte et le plus vertueux
Eſt de tous les humains le plus cher à nos yeux.
Nous l'avons bien prouvé, etc.

(*b*) Avec ſi peu d'eſprit et tant de méchans vers.
Vos ſujets, ô grand roi, ſont de mauvais poëtes;
Et quand pour vous louer, embouchant nos trompettes,
Nous allons aſſourdir notre ſacré vallon
Par ce fatras de vers *approuvés* CREBILLON;
Quand ſur votre ſanté nous nous tuons d'écrire,
Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!
Cependant nous avons la noble vanité etc.

(*c*) Ses lauriers renaîtraient dans ſes vallons ſtériles;
Louis fit des Boileaux, Auguſte des Virgiles.
Grand Roi, d'un tel honneur daignez être jaloux,
Et formez des eſprits qui ſoient dignes de vous.

POEME

DE

FONTENOI.

AU ROI

LOUIS XV.

Disce, puer, virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

SIRE,

Je n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage; je craignais sur-tout de déplaire au plus modeste des vainqueurs : mais, Sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidelle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines; ce sont les sentimens de la France quoiqu'à peine exprimés; c'est un poëme sans exagération, et de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre présence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets, et du plus zélé de vos admirateurs. *V.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Le public ſait que cet ouvrage, compoſé d'abord avec la rapidité que le zèle inſpire, reçut des accroiſſemens à chaque édition qu'on en fesait. Toutes les circonſtances de la victoire de Fontenoi, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées, et ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers eſt devenu un poëme qui en contient plus de trois cents cinquante : mais on y a gardé toujours le même ordre, qui conſiſte dans la préparation, dans l'action et dans ce qui la termine ; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était compoſée l'armée ennemie, et en ſpécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont *Louis XV* a triomphé ; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois briſé *le joug de l'Autriche cruelle*, il eſt clair que c'eſt de l'Autriche alors cruelle envers eux que l'on parle ; car aſſurément elle ne l'eſt pas aujourd'hui pour les Etats généraux : et d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maiſon d'*Autriche*, fait

combien les Français respectent sa personne et ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais, *et la férocité le cède à la vertu*, on a eu soin d'avertir en notes, dans toutes les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que sur le soldat.

En effet, il est très-véritable que, lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de cette nation crierent *no quarter*, point de quartier: on sait encore que quand M. de *Sechelles* seconda les intentions du roi avec une prévoyance si singulière, et qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés que pour nos troupes, quelques fantassins anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats, dans les chariots même où l'on transportait les vainqueurs et les vaincus blessés. Les officiers, qui ont par-tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur et la conduite de cette nation, et sur-tout on n'a cité le nom de M. le duc de *Cumberland* qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'illustre *Addisson*, dans son poëme de la campagne de Hochstet, avait parlé plus

honorablement de la maiſon du roi que l'auteur même du poëme de Fontenoi : ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'ouvrage de M. *Addiſſon* à la bibliothèque de ſa majeſté, et on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'eſt vers le trois centième vers. On ne les répétera point, et il eſt bien inutile d'y répondre ; la maiſon du roi leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand poëte et à un grand philoſophe très-éclairé, tel que M. *Addiſſon*, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériterait davantage, et il aurait plus honoré la philoſophie et la poéſie, s'il avait plus ménagé, dans ſon poëme, des têtes couronnées qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, et s'il avait ſongé que les louanges données aux vaincus ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. *Addiſſon* fut ſecrétaire d'Etat, le miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité ; on a ſongé en célébrant une bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfeſance : malheur à celui qui ne pourrait ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, et aux images des malheurs des hommes !

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne ſe trouvent point dans les autres

parties du monde ; ils ſont plus liés entr'eux, ils ont des lois qui leur ſont communes ; toutes les maiſons des ſouverains ſont alliées ; leurs ſujets voyagent continuellement et entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européens chrétiens ſont ce qu'étaient les Grecs, ils ſe font la guerre entr'eux ; mais ils conſervent dans ces diſſentions tant de bienſéance, et d'ordinaire de politeſſe, que ſouvent un français, un anglais, un allemand qui ſe rencontrent paraiſſent être nés dans la même ville. Il eſt vrai que les Lacédémoniens et les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes ; mais enfin toutes les nations de la Grèce ſe regardaient comme des alliés qui ne ſe feſaient la guerre que dans l'eſpérance certaine d'avoir la paix : ils inſultaient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'eſt ſur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fut un monument de la gloire du roi, et non de la honte des nations dont il a triomphé : on ſerait fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques français en ont mis dans leurs ſatires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalouſie d'auteur à auteur eſt beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suiſſes qu'ils ſont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le ſont

depuis deux cents cinquante ans. On a dit que les étrangers qui fervent dans nos armées ont fuivi l'exemple de la maifon du roi et de nos autres troupes, parce qu'en effet c'eft toujours à la nation qui combat pour fon prince à donner cet exemple, et que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation françaife la gloire de la valeur et de la politeffe. On a ofé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe d'avoir l'air français. Il eft bien queftion ici d'air et de bonne grâce : quel eft l'homme qui ne voit évidemment que ce vers fignifie que le général étranger eft auffi attaché au roi que s'il était né fon fujet ?

Cette critique eft auffi judicieufe que celle de quelques perfonnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereufement malade, lorfqu'en effet fon courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, et le fit triompher de la faibleffe de fon corps ainfi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienféance en général permet qu'on réponde à ceux qui ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidellement ce qui était venu à ſa connaiſſance ; et ſon ſeul regret eſt de n'avoir pu, dans un ſi court eſpace de temps, et dans une pièce de ſi peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvait dire tout ; mais du moins ce qu'il a dit eſt vrai : la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé ſur la gloire du roi et ſur celle de la nation. Le plaiſir de dire la vérité l'occupait ſi entièrement que ce ne fut qu'après ſix éditions qu'il envoya ſon ouvrage à la plupart de ceux qui y ſont célébrés.

Tous ceux qui ſont nommés n'ont pas eu les occaſions de ſe ſignaler également : celui qui, à la tête de ſon régiment, attendait l'ordre de marcher n'a pu rendre le même ſervice qu'un lieutenant-général qui était à portée de conſeiller de fondre ſur la colonne anglaiſe, et qui partit pour la charger avec la maiſon du roi. Mais ſi la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié : tel eſt loué en général ſur ſa valeur, tel autre ſur un ſervice rendu ; on a parlé des bleſſures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une juſtice que rendit le célèbre M. *Deſpréaux* à ceux qui avaient été de l'expédition du paſſage du Rhin : il cite près de vingt noms ;

il y en a ici plus de foixante ; et on en trouverait quatre fois davantage, fi la nature de l'ouvrage le comportait.

Il ferait bien étrange qu'il eut été permis à *Homère*, à *Virgile*, au *Taffe*, de décrire les bleffures de mille guerriers imaginaires, et qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur fang, et parmi lefquels il y en a plufieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, et qui lui ont laiffé de fincères regrets.

L'attention fcrupuleufe qu'on a apportée dans cette édition doit fervir de garant de tous les faits qui font énoncés dans le poëme ; il n'en eft aucun qui ne doive être cher à la nation et à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eft touché fenfiblement en lifant le nom de fon fils, de fon frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleffé, ou expofé dans cette bataille qui fera célébre à jamais ; en lifant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il eft, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, et que fa majefté n'a permis qu'il lui fût dédié que parce qu'elle a oublié fon éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu et vaincu fous fes ordres ?

C'eft donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, fur-tout dans la

première chaleur du public, et dans un temps où l'Europe n'était occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou qui, placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille : ainſi, lorſque *Deſpréaux* s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'était trois mois après l'action; et cette action, toute brillante qu'elle fut, n'eſt à comparer, ni pour l'importance ni pour le danger, à une bataille rangée, gagnée ſur un ennemi habile, intrépide et ſupérieure en nombre, par un roi expoſé, ainſi que ſon fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'eſt qu'après s'être laiſſé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont ſi bien ſervi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'eſt permis d'inférer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel ſujet ſi on voulait les prodiguer; et on ne dit ici en proſe que ce que M. *Addiſſon* lui-même a dit en vers dans ſon fameux poëme de la campagne de Hochſtet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par *Vénus* à *Enée* des armes que *Vulcain* a forgés, et qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre ſon épée

e divinité, pour la plonger dans le ſein de
nemi. Tout le conſeil des dieux peut s'aſ-
r, tout l'enfer peut ſe déchaîner, *Alecton*
ivrer tous les eſprits des venins de ſa rage;
i notre ſiècle, ni un événement ſi récent,
ouvrage ſi court ne permettent guère ces
res devenues les lieux communs de la poé-
faut pardonner à un citoyen pénétré, de
arler ſon cœur plus que ſon imagination,
eur avoue qu'il s'eſt plus attendri en diſant

neurs, jeune Craon: que le Ciel moins ſévère
e ſur les deſtins de ton généreux frère!

l avait évoqué les Euménides, pour faire
vie à un jeune guerrier aimable.

aut des divinités dans un poëme épique,
tout quand il s'agit de héros fabuleux;
ci le vrai *Jupiter*, le vrai *Mars*, c'eſt un
nquille dans le plus grand danger, et qui
e ſa vie pour un peuple dont il eſt le père:
i, c'eſt ſon fils, ce ſont ceux qui ont vaincu
i, et non *Junon* et *Juturne*, qu'on a
ét qu'on a dû peindre. D'ailleurs, le petit
e de ceux qui connaiſſent notre poéſie
qu'il eſt bien plus aiſé d'intéreſſer le ciel,
ers et la terre à une bataille que de faire
aître et de diſtinguer par des images pro-
t ſenſibles des carabiniers qui ont de gros

fufils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied et à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que fentait M. *Addiffon*, bon poëte et critique judicieux. Il employa dans fon poëme, qui a immortalifé la campagne de Hochftet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en eft permis dans le poëme de Fontenoi. Il favait que le duc de *Marlborough* et le prince *Eugène* fe feraient très-peu fouciés de voir des dieux où il était queftion des grandes actions des hommes; il favait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, et qu'on court rifque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories: il a fait mieux, il a intéreffé l'Europe entière à fon action. Il en eft à peu près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers fur les affaires préfentes comme d'une tragédie; le fond doit être intéreffant par lui-même, et les ornemens étrangers font prefque toujours fuperflus.

On a dû fpécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur pofition, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne anglaife a pénétré; exprimer comment elle a été enfoncée par la maifon du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais,

etc. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond eft fi héroïque, et qui font cependant fi difficiles à rendre, rien ne diftinguerait la bataille de Fontenoi d'avec celle de Tolbiac. *Defpréaux*, dans le paffage du Rhin, a dit :

> Revel les fuit de près, fous ce chef redouté
> Marche des cuiraffiers l'efcadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins aux vers que celui de cuiraffiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractérifer la fonction de l'état-major que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été bleffés.

Cependant on a ofé appeler la maifon du roi par fon nom, fans fe fervir d'aucune autre image. Ce nom de *maifon du roi*, qui contient tant de corps invincibles, imprime une affez grande idée, fans qu'il foit befoin d'autre figure ; M. *Addiffon* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raifon de l'avoir nommée, c'eft la rapidité de l'action.

> Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
> Louis, fon fils, l'Etat, l'Europe eft en vos mains :
> Maifon du roi, marchez, etc.

Si on avait dit, *la maifon du roi marche*, cette expreffion eût été profaïque et languiffante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage de la gravité du fujet. *Defpréaux*, il eft vrai, en traitant le paffage du Rhin dans le goût de quelques-unes de fes épîtres, a joint le plaifant à l'héroïque ; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé font paffés:
Condé, dont le feul nom fait tomber les murailles,
Force les efcadrons, et gagne les batailles:
Enguien, de fon hymen le feul et digne fruit, etc.

Il s'exprime enfuite ainfi:

Bientôt... mais Vurts s'oppofe à l'ardeur qui m'anime.
Finiffons, il eft temps; auffi-bien fi la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en fais, pour fortir, de porte qu'Hildesheim.

Les perfonnes qui ont paru fouhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoi quelques traits de ce ftyle familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me femble, affez diftingué les lieux et les temps, et n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épitre et un ouvrage d'un ton plus férieux et plus févère : ce qui a de la grâce dans le genre épiftolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage fur ce qui regarde l'art et le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, et qui ne doit remplir l'efprit que de la gloire du roi et du bonheur de la patrie.

POEME

POEME

DE FONTENOI.

QUOI! du fiècle paffé le fameux fatirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enfanglantés,
Ses défenfeurs mourans, fes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paffage,
Cédant à nos aïeux fon onde et fon rivage;
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de fang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il fufpend les affauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, fon digne fils, fuit de fi près fes pas;
Vous, heureux par fes lois, et grands par fa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne filence?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déeffes de mon roi,
Redoutable Bellone et Minerve chérie,
Paffion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon efprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez tranfporté fur ce fanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduifez tous.
C'eft-là ce fier faxon, (a) qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour fon roi fon ame fugitive,

Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour LOUIS et pour nous prolongez ſes années.

Déjà de la tranchée (*b*) Harcourt eſt accouru:
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles, (*c*) pour ſon roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en ſon maître, et ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu, (*d*) par qui des Français le tonnerre eſt guidé, (1)
Penthièvre, (*e*) dont le zèle avait dévancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein ſignala ſon courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy, (*f*) Chabanes, Galerande;
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert et du Chaila, tous nos héros enfin, (*g*)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ſes provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail et par ſa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir et combattre, et ſur-tout obéir;

L'Autrichien rempli de fa gloire paffée,
De fes derniers Céfars occupant fa penfée;
Sur-tout, ce peuple altier, qui voit fur tant de mers
Son commerce et fa gloire embraffer l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans fes mains la foudre et la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'efpoir les féduit.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de fon roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés fortent de leur féjour;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiffons, et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle obferve LOUIS, et voit avec colère
Que fans elle aujourd'hui la Valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà difpofé fes bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs fi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui, montés fur un char,
Combattaient en défordre et marchaient au hafard:
Mais tel fut Scipion fous les murs de Carthage;
Tels fon rival et lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles fecrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Efcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préfente la mort, et LOUIS eft tranquille.

Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal;
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur dévance, et la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui sur l'aîle des vents
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terreins divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Elysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres de (*h*) gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire?
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune (*i*) Craon! Que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay, (*k*) quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, et ranimer tes jours!

Ces miniſtres de Mars (*l*) qui d'un vol ſi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les ſuit dans leur courſe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiſeaux tout ſanglans palpitant ſur la terre.
Le fer atteint (*m*) d'Havré. Le jeune d'Aubeterre (2)
Voit de ſa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive et le feu mourans à ſes côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grâce, ô Mars! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert, (*n*) ce miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
(3)Guerchi (*o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave (*p*) d'Aché, quel ſera votre ſort?
Le Ciel ſauve, à ſon gré, donne et ſuſpend la mort.

Infortuné Lutteaux, tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, et déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore!
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, et nos jours ſont heureux et tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes:
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;

Vous (q) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coup
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nou

Hé quel ferait, grand DIEU! le citoyen barbare
Prodigue de censure, et de louange avare,
Qui peu touché des morts, et jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensibles aux grandeurs, aux pertes de la France
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez vous, ingrats; LOUIS est en danger.

Le feu qui se déploie, et qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le roi voit le malheur, le brave et le répare.
Son fils, son seul espoir ... Ah! cher Prince, arrêtez!
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
LOUIS craint pour son fils, (r) le fils craint pour son père
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (s) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.

Maifon du roi, marchez, affurez la victoire;
Soubife et Pecquigny (*t*) vous menent à la gloire. (4)
Paraiffez, vieux foldats, (*u*) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées;
Partez, fléches de feu, grenades (*x*) enflammées;
Phalanges de Louis, écrafez fous vos coups
Ces combattans fi fiers et fi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte fon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et fage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu (*y*) vous appelle, il n'eft plus de hafards;
Il vous appelle: il voit d'un œil prudent et ferme
Des fuccès ennemis et la caufe et le terme;
Il vole, et fa vertu fecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ferez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
Que l'art oppofe à peine à la fureur guerrière,
La Marck, (*z*) la Vauguion, (*aa*) Choifeul d'un même effort
Arrêtent une armée, et repouffent la mort.
D'Argenfon qu'enflammaient les regards de fon père,
La gloire de l'Etat, à tous les fiens fi chère,
Le danger de fon roi, le fang de fes aïeux,
Affaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maffe de feu, qui femble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainfi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant efcadron, (*bb*) fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles,

Arrive, voit, combat, et foutient fon grand nom.
Tu fuis du Chaftelet, jeune Caftelmoron, (*cc*)
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et fanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans fes rangs.
C'eft dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd fon fang, et l'amour en foupire.
Anglais, fur du Guefclin deux fois tombent vos coups;
Frémiffez à ce nom fi funefte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverfé, relevé, s'eft ouvert un paffage?
Biron, (*dd*) tels on voyait dans les plaines d'Yvri,
Tes immortels aïeux fuivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, (5) chargé d'honneurs fuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumont, ces grands Montmorencis;
Ces Créquis fi vantés renaiffans dans leurs fils; (*ee*)
Tel fe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*ff*) faxon la terreur de la terre,
Quand la Juftice et Mars, fous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, et relevaient les lis.

Comment ces courtifans, doux, enjoués, aim
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel affemblage heureux de grâces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ar
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français font grands quand leur maître les
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eft avec eu
Son courage n'eft point cet inftinct furieux,

Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux:
Il marche, il est semblable à ce maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit;
L'Escaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux:
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité (*gg*) le céde à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie et ses temples.
Peuple sage et fidelle, heureux Helvétiens, (*hh*)
Nos antiques amis, et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens (*ii*) suit la fougue indomptable.
Ce danois, (*kk*) ce héros, qui des frimats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français, qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre:

Rendez-vous ou mourez; tombez sous notre effort:
C'en est fait, et l'Anglàis craint LOUIS et la mort.

Allez, brave d'Estrée, (*ll*) achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage:
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui;
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé (*mm*) qu'à lui

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide, (*nn*)
Qui semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chasseurs intrépides;
Les coursiers écumans franchissent les guérets;
On gravit sur les monts, on borde les forêts;
Les piéges sont dressés; on attend, on s'élance;
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance.
Les léopards sanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugissemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps.
Noailles, (*oo*) ramenez vos soldats triomphans.
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'asile,

Ces premiers (*pp*) fondemens de l'empire des lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déjà Tournai ſe rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, et fuit de ce ſéjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendards ;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts, (*qq*)
(*) Ecraſant le berceau du plus grand des céſars. (*rr*)

Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux et
terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards ſanglants.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

(*) Voyez la variante ci-après.

FIN.

VARIANTE.

Après ce vers,

Ecrasant son berceau sous le plus grand des césars,

il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant LOUIS ſoit invincible;
C'eſt peu que le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins;
C'eſt peu d'être vainqueur, il eſt modeſte et tendre,
Il honore de pleurs le ſang qu'il vit répandre:
Entouré des héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas;
Il veille ſur des jours haſardés pour lui plaire.
Le monarque eſt un homme, et le vainqueur un père.
Ces captifs tout ſanglans, portés par nos ſoldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de ſang, d'horreur et de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Conſolés, ſecourus, ſervis par les vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi?
Il étendra ſon bras, et calmera l'Empire.
Déjà Vienne ſe tait, déjà Londres l'admire.
La Bavière, confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple eſt en ſûreté: la Sardaigne en alarmes;
Tous les rois de ſon ſang triomphent par ſes armes;
Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend:
Le plus aimé des rois eſt auſſi le plus grand.
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre ſuprême,
Ce nom ſi cher au monde et ſi cher à lui-même,
Ce prix de ſes vertus qui manque à ſa valeur,
Ce titre auguſte et ſaint de pacificateur:
Que de ſes jours ſi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courſe ſoit tranquille et les bornes s'étendent!

Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ſes côtés.
Les palmes dans les mains, etc.

N. B. On n'a conſervé qu'une ſeule des variantes du poëme de Fontenoi. L'ouvrage fut fait très-rapidement, et corrigé à chacune des éditions qui ſe ſuccédaient, d'après des relations plus exactes de la bataille.

Il y a peu de notes ajoutées a celle de l'auteur ; les détails de la bataille, les actions d'éclat des officiers qui ſont nommés dans le poëme, ſe trouvent dans le *Précis du Siècle de Louis XV*.

NOTES.

(*a*) LE comte maréchal de *Saxe*, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs et ſa faibleſſe l'empêchaient de ſe tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embraſſa après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(*b*) M. le duc d'*Harcourt* avait inveſti Tournay.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand-maître d'artillerie.

(*e*) Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingen.

(*f*) M. de *Danoy* fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts et de mourans ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain : cette femme vint avec un paſſe-port, accompagnée d'un ſeigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

(*g*) Les lieutenans généraux chacun à leur diviſion.

(h) Il allait être maréchal de France.

(i) Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de *Beauvau*, servait en Italie.

(k) M. de *Longuna*y, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(l) Officiers de l'état-major, messieurs de *Puységur*, de *Mezière*, de *St. Sauveur*, de *St. George*.

(m) Le duc d'*Havré*, colonel du régiment de la couronne.

(n) M. de *Croissy* avec ses deux enfans, et son neveu M. *Duplessis-Châtillon* blessé légèrement.

(o) Tous les officiers de son régiment royal des vaisseaux hors de combat, lui seul ne fut point blessé.

(p) M. d'*Aché* (on l'écrit *Dapcher*) lieutenant général. M. de *Lutteaux*, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(q) M. du *Brocard*, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monseigneur le dauphin; et un domestique de M. le comte d'*Argenson* fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(s) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les mousquetaires sous M. de *Montesson*, lieutenant général. Deux bataillons des gardes françaises et suisses, etc.

(t) M. le prince de *Soubise* prit sur lui de seconder M. le comte de *la Marck*, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de *Pecquigny* à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de bataille.

(*u*) Carabiniers, corps inſtitué par *Louis XIV*. Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le roi les a nommés dans ſa lettre.

(*x*) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de *Grille*; ils marchent à la tête de la maiſon du roi.

(*y*) Le marquis d'*Argenſon*, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de *Voltaire* ces propres mots : *C'eſt M. de Richelieu qui a donné ce conſeil et qui l'a exécuté.*

(*z*) M. le comte de *la Marck*, au poſte d'Antoin.

(*aa*) MM. de *la Vauguion*, *Choiſeul-Meuſe*, *ect.* aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de *Créqui* n'était point à ce poſte, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(*bb*) Quatre eſcadrons de la gendarmerie arrivèrent après ſept heures de marche, et attaquèrent.

(*cc*) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaiſe. M. de *Caſtelmoron*, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de *Bellet* commandait ces eſcadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué ſous lui, auſſi-bien que M. de *Chimènes*, en reformant une brigade.

(*dd*) M. le duc de *Biron* eut le commandement de l'infanterie, quand M. de *Lutteaux* fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

(*ee*) M. de *Luxembourg*, M. de *Loigni* et M. de *Tingri*.

(*ff*) Le duc de *Saxe-Weimar*, ſous le vicomte de *Turenne* fit ſes premières campagnes. M. de *Turenne* eſt arrière-neveu de ce grand-homme.

(*gg*) Ce reproche de férocité ne tombe que fur le fo
et non fur les officiers qui font auffi généreux que le
tres. On m'a écrit que, lorfque la colonne anglaife déb
Fontenoi, plufieurs foldats de ce corps criaient *no qua*
no quarter, point de quartier.

(*hh*) Les régimens de Diesbach, de Betens et de C
ten, etc. avec des bataillons des gardes fuiffes.

(*ii*) Le régiment de Normandie qui revenait à la ch
fur la colonne anglaife, tandis que la maifon du roi
gendarmerie, les carabiniers, etc. fondaient fur elle.

(*kk*) M. de *Lowendahl.*

(*ll*) M. le comte d'*Eftrées* à la tête de fa divifion, e
de *Brionne* à la têté de fon régiment avaient enfonc
grenadiers anglais, le fabre à la main.

(*mm*) Depuis *St. Louis* aucun roi de France n'avait b
les Anglais en perfonne, en bataille rangée.

(*nn*) On envoya quelques dragons à la pourfuite : ce c
était commandé par M. le duc de *Chevreufe*, qui s'
diftingué au combat de Sahy où il avait reçu trois bl
res. L'opinion la plus vraifemblable fur l'origine du
dragon eft qu'ils portèrent un dragon dans leurs étenda
fous le maréchal de *Briffac*, qui inftitua ce corps dans
guerres du Piémont.

(*oo*) Le comte de *Noailles* attaqua de fon côté la col
d'infanterie anglaife avec une brigade de cavalerie,
prit enfuite des canons.

(*pp*) Tournay, principale ville des Français fous la
mière race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de C
deric.

(*qq*) La ville de Gand foumife à fa majefté le 11 juil
après la défaite d'un corps d'anglais par M. *Duchaila*
la tête des brigades de *Crillon* et de Normandie, le r
ment de *Graffin*, *etc.*

(*rr*) Des céfars modernes.

(1) Il était gouverneur de Languedoc. Le roi l'ayant envoyé tenir les états de la province lui annonça qu'il ferait payé de ses dépenses sur ses mémoires ; M. le comte d'*Eu* ne voulut point y consentir. *Sire*, dit-il au roi, *ce que je tiens de l'Etat suffit pour les dépenses extraordinaires que son service peut exiger de moi.*

(2) M. le marquis d'*Aubeterre* depuis ambassadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives à l'abolition de l'ordre des jésuites, et eût l'honneur de contribuer à un événement si utile à la raison et à l'humanité. Depuis il a été nommé commandant de Bretagne. La bonté de ses principes d'administration, son intégrité, son amour du bien, la douceur et la franchise de son caractère lui ont mérité l'estime publique.

(3) *Régnier de Guerchy*, d'une ancienne famille de Bourgogne et dont un des ancêtres avait été tué à la St. Barthélemi, (voyez la Henriade, chant second) fut fait colonel du régiment du roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, et se signala sur-tout à la retraite de Crevelt où il sauva l'hôpital des blessés, et à celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre rare même dans ce siècle, son amour de l'ordre et de la discipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour et dans les affaires, le soin qu'il prenait de former dans son régiment des sujets utiles à la patrie, soit dans la carrière politique, soit dans l'état militaire, enfin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un honnête homme et bon citoyen, ont vérifié ce jugement de M. de *Voltaire*, qui ne pouvaient être alors qu'une espèce de prophétie Il fut nommé ambassadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous sommes faits un devoir de rendre ici justice à la mémoire de M. le comte de *Guerchy*, parce qu'il a été calomnié à la fin de sa vie et depuis sa mort par un de ces êtres vils qui, à force d'imprudence et de méchanceté, parviennent quelquefois à se donner une existence

et acquièrent par leurs excès mêmes une forte de c
brité honteufe, il eft vrai, mais qui peut en impofer
multitude.

(4) Depuis le duc de *Chaulnes*. Il fut honoraire de l'
démie des fciences. On a de lui un ouvrage intitulé :
de divifer les inftrumens de mathématiques, dans leque
propofe des moyens ingénieux pour rendre ces divifi
plus fures et plus exactes. Il avait un véritable talent p
cette partie de la méchanique qui s'occupe de la perfect
et de l'exactitude des inftrumens délicats. Son fils e
montré de plus grands pour la phyfique, pour la chi
et les arts qui en dépendent.

(5) *Crillon*. Le duc de *Crillon*. Il vient de prendre l
hon, et le roi d'Efpagne l'a récompenfé de cette conqu
importante en lui donnant la grandeffe le titre de ca
taine général, et fur-tout en le chargeant du fiége
Gibraltar.

VOYAGE

A BERLIN.

VOYAGE
A BERLIN.
A MADAME DENIS.

A Clèves, juillet 1750.

C'EST à vous, s'il vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage;
Non tel que j'en fis autrefois,
Quand dans la fleur de mon bel âge
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le Dieu du Goût mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloi-
ne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer
ue je veuille égaler *Chapelle* qui s'est fait, je ne
is comment, tant de réputation pour avoir été
e Paris à Montpellier et en terre papale, et en
voir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monfieur d'Affouci.
Il faut une autre plûme, il faut un autre ftyle
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant afile,
Vous peindre ce héros philofophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche, et pour moi fi facile;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs je ne fuis pas encore à fa cour, e il ne faut rien anticiper: je veux de l'ordre ju que dans mes lettres. Sachez donc que je parti de Compiégne le 25 de juillet, prenant ma ro par la Flandre, et qu'en bon hiftoriographe et e bon citoyen j'allai voir en paffant les champs d Fontenoi, de Raucoux et de Laufelt. Il n'y pa raiffait pas: tout cela était couvert des plus beau blés du monde. Les Flamands et les Flama danfaient comme fi de rien n'eût été.

Durez, jeux innocens de ces peuples groffiers,
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.
Campagnes qu'engraiffa le fang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moiffons que celle des lauriers:
La vanité les cueille et le hafard les donne.
O que de grands projets par le fort démentis!
O victoires fans fruit! ô meurtres inutiles!
Français, Anglais, Germains, aujourd'hui fi tran
Fallait-il s'égorger pour être bons amis?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver

que tous les bailliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens : mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Vésel entre les mains d'un homme qui l'a reçu comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que madame de *la Fayette* a rendu si fameuse.

Mais de cette héroïne, et du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure :
Ce n'est pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour les princesses de *Clèves* : c'est le plus beau lieu de la nature; et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain planté comme les champs Elysées et le bois de Boulogne ; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce : un grand bassin reçoit les eaux de cette colline ; au milieu s'élève une statue de *Minerve*. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie dans un troisième ; et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle. La cascade laisse tomber ses eaux

lesquels nous les valons bien : mais enfin pour les monumens durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux ? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul fesait dans Nîmes et dans Arles ?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous fesons des jaloux.
Elevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfans de Romulus :
Ils fesaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne fesons pour nous-même.

Enfin malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains, en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par *Jules-César*, ou au moins par *Germanicus*, en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver ; en dépit des belles allées plantées par le prince *Maurice*, et de son grand tombeau de fer ; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges ; et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu : mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue ; l'utile et l'agréable sont ici ; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attire, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé, avec une très-grande satisfaction, un célèbre poëte hollandais, qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam : chaque peuple à son tour.

Les dames romaines, qui allaient lorgner leurs amans au théâtre de *Pompée*, ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé *Lutèce*, on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir ; voilà mon enchantement chez la princesse de *Clèves* fini, et je pars pour Berlin.

A Potsdam.

J'AI d'abord passé par Vésel, qui n'est plus ce qu'elle était quand *Louis XIV* la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que *Frédéric II* forma sans vouloir s'en servir, et que *Frédéric le grand* a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
Ces géans court-vêtus, automates de Mars,

Ces mouvemens ſi prompts, ces démarches ſi fières;
Ces mouſtaches, ces grands bonnets,
Ces habits retrouſſés, montrant de gros derrières
Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traverſé les vaſtes et triſtes et ſtériles et déteſtables campagnes de la Veſtphalie.

De l'âge d'or jadis vanté
C'eſt la plus fidelle peinture;
Mais toujours la ſimplicité
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maiſons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domeſtiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, compoſée à ce qu'on dit d'une eſpèce de ſeigle, eſt la nourriture des maîtres de la maiſon. Qu'on plaigne après cela nos payſans, ou plutôt qu'on ne plaigne perſonne, car ſous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture déteſtable, ces hommes des premiers temps ſont ſains, vigoureux et gais. Ils ont tout juſte la meſure d'idées que comporte leur état.

Ce n'eſt pas que je les envie;
J'aime fort nos lambris dorés:
Je bénis l'heureuſe induſtrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaiſirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encore ſavourés.

Mais fur les huttes des fauvages
La nature épand fes bienfaits;
On voit l'empreinte de fes traits
Dans les moindres de fes ouvrages.
L'oifeau fuperbe de Junon,
L'animal chez les juifs immonde,
Ont du plaifir à leur façon;
Et tout eft égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur je vous parlera Véfer et de l'Elbe, et des campagnes fertil Magdebourg, qui étaient autrefois le domai plufieurs faints archevêques, et qui fe cou aujourd'hui des plus belles moiffons (à r fans doute) pour un prince hérétique; je dirais que Magdebourg eft prefque imprena je vous parlerais de fes belles fortification de fa citadelle conftruite dans une île entre bras de l'Elbe, chacun plus large que la S ne l'eft vers le pont-royal. Mais comme ni ni moi n'affiégerons jamais cette ville, je jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était fous l roi la demeure de *Pharafmane*; une place mes, et point de jardin; la marche du régi des gardes pour toute mufique, des revues tout fpectacle; la lifte des foldats pour bibli que. Aujourd'hui c'eft le palais d'*Augufte*; légions et des beaux efprits; du plaifir et gloire; de la magnificence et du goût, etc.

PRÉCIS
DE L'ECCLESIASTE
ET
DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

EPITRE DEDICATOIRE

AU

ROI DE PRUSSE.

SIRE,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de l'Ecclésiaste. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme *Salomon* paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentimens avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de l'Ecclésiaste, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorans, qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Ecclésiaste, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté.

Elle a ſur *Solomon* l'avantage de faire de
et de n'être point tiraillé par ſept cents é
dites légitimes, et par trois cents dr
dites concubines ou femmes du ſecond
ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'Eccléſiaſte a été inſpiré par le St Es
la traduction libre que je mets à vos pie
été inſpirée que par la raiſon ; ainſi le t
teur peut être tombé dans des erreurs gro
Il a pu, ſans le ſavoir, haſarder des p
mal-ſonnantes et ſentant l'héréſie ; mais c
Votre Majeſté eſt hérétique, elle ne s'en
fera pas. Elle continuera à me donner ſa p
tion contre les ſots dont elle eſt accou
triompher comme de ſes ennemis.

AVERTISSEMENT.

SOIT que l'Eccléſiaſte ait été effectivement, compoſé par *Salomon*, ſoit qu'un autre auteur inſpiré ait fait parler ce ſage; ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, et l'eſt d'autant plus qu'on y trouve plus de philoſophie. Il montre le néant des choſes humaines; il conſeille en même temps l'uſage raiſonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la ſageſſe un fantôme hideux et révoltant; c'eſt un cours de morale fait pour les gens du monde. C'eſt pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, et pour le préſenter à la perſonne reſpectable à qui on a eu l'honneur de l'adreſſer.

Il n'aurait pas été poſſible de le traduire d'un bout à l'autre avec ſuccès; le ſtyle oriental eſt trop différent du nôtre. L'eſprit divin qui s'élève au-deſſus de nos idées néglige la méthode: il ne fait point difficulté de répéter ſouvent les mêmes penſées et les mêmes expreſſions. Il paſſe rapidement d'un objet à un autre; il revient ſur ſes pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre eſprit borné eſt obligé de concilier, ni les grandes hardieſſes que notre faibleſſe eſt dans la néceſſité d'adoucir.

Le ſentiment de ſa propre inſuffiſance a
le traducteur à raſſembler en un corps les
qui ſont répandues dans ce livre avec une
me profuſion ; à y mettre une liaiſon néce
pour nous, et un ordre qui était inutile à l'
ſaint ; et enfin, à prendre un vol moins h
convenable à un laïque, qui donne l'abrégé
livre divin.

PRECIS

DE L'ECCLESIASTE.

DANS ma bouillante jeunesse
J'ai cherché la volupté;
J'ai savouré son ivresse:
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté;
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obcurité.
O nature, abyme immense!
Tu me laisses sans clarté;
J'ai recours à l'ignorance:
Le savoir est vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, et tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur: je vais me plonger dans les délices, et j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, et c'est une très-mauvaise occupation. . . . J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs . . . . . et c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses, j'ai bâti des palais, etc . . . . . j'ai eu des esclaves, j'ai fait de grands amas d'or . . . . et j'ai vu en tout cela vanité et affliction d'esprit.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes syrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvai pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;

TEXTE.

J'ai fait de grands amas d'or; j'ai accumulé les substances des provinces; j'ai eu des musiciens et des musiciennes..... j'ai construit des palais, et j'ai planté des jardins..... je ne me suis refusé à aucun désir..... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit..... La vie m'est devenue insupportable.... j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse.

Le ferviteur inutile
Etait le plus careffé ;
Le juftc fut traverfé ;
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour ;
Et dans l'inftant qu'il t'outrage
On le trahit à fon tour. . .

J'entends fiffler par-tout les ferpens de l'envie :
Je vois par fes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreufe vie ;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a confolé.

Le travail, la vertu pleurent fans récompenfe ;
La calomnie infulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la ftüpide infolence
Ne fait pas feulement s'il eft des malheureux.

TEXTE.

J'ai tourné mes penfées ailleurs ; j'ai vu que fous le foleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artifte le plus habile, etc. . . .

J'ai porté mon efprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, fans fecours et fans confolateur..... Un étranger dévorera toutes vos richeffes après vous, et c'eft-là encore une très-grande mifère. . . . .

Il l'eſt pourtant lui-même; un éternel orage
Promène de ſon cœur les déſirs inquiets;
Il hait ſon héritier, qui le hait davantage;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés:
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les miſères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu;
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été? ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait? ce qui ſe fera encore: rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'eſt le diſcours d'un fou.

Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abymes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc:
Le tombeau réunit la race bienfesante,
Et les brigands cruels, enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la désire.

TEXTE.

Le juste périt dans sa justice et le méchant vit long-temps dans sa malice..... Tout arrive également au juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices, et à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité..... Les vivans savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien, il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie périssent avec eux.....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-temps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui: c'est en vain qu'il est né; il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli..... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans; et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil..... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

O mortel infortuné!
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un et l'autre eſt un ſupplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux;
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière
Si, lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſout toute entière,
Si nous vivrons encore, ou ſi tout eſt détruit?

T E X T E.

J'ai dit en mon cœur: DIEU met en probation le[s]
[en]fans des hommes; il montre qu'ils ſont ſemblables
bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſo[rt]
égal, ils reſpirent de même; l'homme n'a rien de

N. B. L'*Eccléſiaſte* ſemble s'exprimer ici avec une d[...]
qui convenait ſans doute à ſon temps, et qui doit
adoucie dans le nôtre. Ainſi l'auteur du *Précis* ne dit p[...]

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence;
Ils ſont ainſi que nous les objets de ſes ſoins;
Il borna leur inſtinct, et nôtre intelligence;
Ils ont les mêmes ſens et les mêmes beſoins.

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière:
Il tombe dans ſa carrière;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux
Eſt caché dans la pouſſière.

TEXTE.

que la bête. Tout eſt vanité; tout tend au même lieu: ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît ſi l'ame des hommes monte en haut, et ſi l'ame des bêtes deſcend en bas?

l'*homme n'a rien de plus que la bête*; mais qui ſait, par ſa propre lumière, ſi l'homme n'a rien de plus que la bête? c'eſt le ſens de l'*Eccléſiaſte*. L'homme ne ſait rien par lui-même, il a beſoin de la foi.

La beauté dans fon printemps
Brille pompeufe et chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le foir livide et flétrie,
En horreur à fes amans.

Ainfi tout fe corrompt, tout fe détruit, tout paffe.
Mon oreille bientôt fera fourde aux concerts:
La chaleur de mon fang va fe tourner en glace:
D'un nuage épaiffi mes yeux feront couverts.

Des vins du mont Liban la fève nourriffante
Ne pourra plus flatter mes languiffans dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche pefante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendreffe
Confola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charmes de la vie! ô précieufe ivreffe!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine pour fon propre malheur. Un homme eft feul fans enfans ni frères, cependant il travaille fans ceffe. Il eft infatiable de richeffes: il ne lui vient point dans l'efprit de fe dire, pour qui eft-ce que je travaille?... La femme eft plus amère que la mort.

Lorfque les gardes de la maifon (c'eft-à-dire les jambes) commenceront à trembler; quand celles qui doivent mordre (c'eft-à-dire les dents) feront en petit nombre et oifives; quand l'amandier fleurira, (c'eft-à-dire, quand la tête fera chauve;) que les capres fe difliperont, (c'eft-à-dire que les cheveux feront tombés;) quand la chaine d'argent fera rompue, que le ruban d'or fe retirera, que la cruche fe caffera fur la fontaine, (c'eft-à-dire, quand on ne fera plus propre aux plaifirs) etc.

Du temps qui périt ſans ceſſe
Saiſiſſons donc les momens :
Poſſédons avec ſageſſe,
Goûtons ſans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les Cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé ;

TEXTE.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, et que c'eſt-là ſon partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ?.... Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux ? cela même eſt de DIEU. J'ai donc cru qu'il eſt bon que l'homme mange et boive, et qu'il jouiſſe gaiment du fruit de ſon travail pendant ſa vie ; car c'eſt-là ſa portion. Et quand DIEU lui a donné biens et richeſſes, et pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU..... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir et de bien faire.

J'ai reputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez ſelon les voies de votre cœur et de vos yeux, mais ſongez que DIEU vous demandera compte.. Eloignez le mal de vous..... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie ; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez..... car c'eſt-là votre portion dans la vie, et dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé :
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, et le rire eſt trompeur.

DIEU nous donna des biens, il veut qu'on en jouiſſe;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe et leur auteur;
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne penſez qu'à ſes lois, car c'eſt-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère;
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite et n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire :
Le vice a bien moins d'appas.

TEXTE.

Réjouiſſez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneſſe; que votre cœur ſoit dans l'alégreſſe, etc..... Craignez DIEU, obſervez ſes lois, car c'eſt-là le tout de l'homme.

Ne ſoyez pas plus juſte et plus ſage qu'il ne faut, de peur d'être ſtupide. Il eſt bon de ſoutenir le juſte, mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eſt pas. Il n'y a point de juſte ſur la terre qui ne pèche, etc. ....

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté;
Et ſa vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.

pandez vos bienfaits avec magnificence,
me aux moins vertueux ne les refuſez pas;
vous informez point de leur reconnaiſſance;
eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Laiſſez parler les cours, et crier le vulgaire:
ur langue eſt indiſcrète et leurs yeux ſont jaloux;
leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire.
EU vous voit, il ſuffit; qu'il règne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étendue:
pendant du plus haut des palais éternels,
EU ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue:
ſt lui ſeul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

TEXTE.

épandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-
e, faites également du bien à tout le monde etc.... Ne
tes point attention aux choſes qui ſe diſent de vous,
EU vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous
ez fait en bien ou en mal.

AVERTISSEMEN

APRÈS avoir donné le précis de l'Ecclé
qui eſt l'ouvrage le plus philoſophique d
cienne Aſie, voici le précis du Cantiq
Cantiques ; c'eſt le poëme le plus tend
même le ſeul de ce genre qui nous ſoit r
ces temps reculés. Tout y reſpire une ſim
de mœurs, qui ſeule rendrait ce petit
précieux. On y voit même une eſquiſſe
poéſie dramatique des Grecs. Il y a des
des jeunes filles et des jeunes hommes
mêlent quelquefois au dialogue des deu
ſonnages. Les deux interlocuteurs ſont le
et la *Sulamite*. *Chaton* eſt le mot hébr
ſignifie l'amant ou le fiancé ; la *Sulamit*
nom propre de la fiancée.) Pluſieurs
hommes ont attribué cet ouvrage à *Sal*
mais on y voit pluſieurs verſets qui
douter qu'il en puiſſe être l'auteur.

On a raſſemblé les principaux traits
poëme pour en faire un petit ouvrage ré
qui en conſervât tout l'eſprit. Les répé
et le déſordre, qui étaient peut-être un

dans le ſtyle oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu ſur-tout ſcrupuleuſement de toucher aux ſublimes et reſpectables allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; et on s'en eſt tenu à la ſimplicité non moins reſpectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choſes qu'en imprimant la lettre de M. *Eratou* (*) à M. *Clopictre*, aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

LETTRE

DU TRADUCTEUR DU CANTI(

J'APPRENDS avec mépris que le *Précis tique des Cantiques* a encouru la cenſure ques ignorans qui font les entendus. Ces gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a trois mille ans d'antiquité, comme ils ju un bouquet à *Iris*, ou une jouiſſance c *Tétu*, ou une chanſon de l'abbé de *l'Att* imprimée dans le *Mercure galant*. Ils ne ſent que nos petits amours de ruelle, « appelle *des conquêtes*; ils ne peuvent ſe i idée des temps héroïques ou patriarch: s'imaginent que la nature a été au fond ce qu'elle eſt dans la paroiſſe de St A: arts ou des arcs, et dans la cour du pala:

Il faut apprendre à ces pédans petits. qu'il y a toujours eu une grande différen les mœurs des Aſiatiques qui n'ont jamais et celles des badauts de Paris qui chang les jours. Ils doivent ſe mettre dans la la princeſſe *Nauſicaa*, fille du roi *Alci* l'épouſe du *Cantique des Cantiques*, et parente de *Booz*, et *Lia* et *Rachel* n'ont commun avec la femme ou la fille d'un lier.

Les chaſtes amours, la propagation de l'eſpèce humaine ne feſaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanſons; on ne mettait point ſur un théâtre d'opéra les amours les plus laſcifs, avec l'approbation d'un cenſeur, et la permiſſion du lieutenant de police de Jéruſalem.

Si les amours reſpectables de l'époux et de l'épouſe commencent par ces mots: *Iſaguni min-ſchot piho kytobem dodeka me yayin : Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car ſa gorge eſt meilleure que du vin;* c'eſt que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'eſt que ni notre galanterie, ni notre petit eſprit critique, ni notre inſolence pédanteſque n'étaient pas connus à Herſchalaïm, vulgairement nommée Jéruſalem.

Vous qui inſultez à l'antiquité ſans la connaître, vous qui n'êtes ſavans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'eſprit divin emprunte votre ſtyle, oſez lire le livre d'*Ezéchiel*; vous ſerez ſcandaliſés que DIEU ordonne au prophète de manger ſon pain couvert d'excrémens humains, et qu'enſuite il change cet ordre en celui de manger ſon pain avec de la fiente de vache. Mais ſachez que dans toute l'Arabie déſerte on mange quelquefois de la bouze de vache; ſur-tout que les plus vils excrémens et le bourgeois le plus fier qui achète un office ſont abſolument égaux

aux yeux du créateur, et même aux y
sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni
devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignora
d'orgueil, qui juge de tout suivant se
usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressior
relles d'un amour légitime comme des exp
profanes seraient bien étonnés, s'ils lisi
seizième et le vingt-troisième chapitres d'*E*
qu'ils n'ont jamais lus; ils verront dans le s
que DIEU même compare Jérusalem à un
fille pauvre, mal-propre, dégoûtante. *J'a
tié de vous*, dit-il, *je vous ai fait croître
l'herbe des champs. Et ubera tua intum
et pilus tuus germinavit, et eras nuda,
sivi per te, et vidi te, et ecce tempus am
et extendi amictum meum super te, et
mihi, et te lavavi aquâ, et vestivi te di
bus -- et ornavi te ornamentis, et dedi a
et torquem.....sed habens fiduciam in
tudine tuâ -- fornicata es cum omni tra
-- et fecisti tibi simulacra masculina, et fo
es cum eis -- et fecisti tibi lupanar, et fo
es cum vicinis magnarum carnium --
donabas eis ut intrarent ad te undique
nicandum.*

Le vingt-troisième chapitre est encore b
plus fort. Ce sont les deux sœurs *Oolla*

qui ſe ſont abandonnées aux plus infames proſtitutions : *Oolla* a aimé avec fureur de jeunns officiers et de jeunes magiſtrats : *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum , et ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne feſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe ? c'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'eſt enfuie des cœurs, et s'eſt réfugiée ſur les lèvres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble, ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent, et de ce qu'ils penſent; la nature eſt par-tout déguiſée, tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus ſimple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques* ; donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloïſia*, et qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait *Oliba.*

La traduction que j'ai faite de cette ar
églogue hébraïque n'eſt point indécente ;
tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recl
comme celle de *Théodore de Bèze :*

Ecce tu belliſſima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis,
Hinc et indè pendulis
Criſpullis cincinnulis.

J'ai eu ſur-tout l'attention de ne point t
les endroits dont l'eſprit licencieux de q
jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs
prètes n'ont fait aucune difficulté de t
littéralement ce paſſage : *Miſit manum a
men, et intremuit venter meus :* et cet
abſque eo quod intrinſecùs latet.

Calmet même, en adoptant le ſens dan
St Jérôme entend ces paroles, ne craint p
les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide* :

. . . . . *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des
traductions de ces paſſages. Il devait rapp
uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait
les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens
de nos jours ; mais le devoir d'un comme
et celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes.

je rédige et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai ſupprimé celles qui vont plus loin que la tendreſſe, et qui peuvent paraître trop phyſiques ; de même que j'ai adouci dans l'*Eccléſiaſte* ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies n'ont pas fait aſſez d'attention au temps préſent ; et ceux qui me reprochent d'avoir fidellement exprimé les autres n'ont aucune connaiſſance des temps paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entiérement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'Egliſe de Rome en ont jugé, et leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui ſavent très-peu de latin, parlent très-mal français, et ſe mêlent toujours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

P R E C I S

D U

CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

QUE les baifers raviffans
De ta bouche demi-clofe
Ont enivré tous mes fens!
Les lys, les boutons de rofe

TEXTE.

Qu'il me baife, ou qu'elle me baife des baifers de fa bouche; car vos mamelles font meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom eft une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique plufieurs grands perfonnages aient cru que c'était la *Sulamite* qui parlait dans ces deux premiers verfets; cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du *Chaton*. De plus, la comparaifon des mamelles avec les grappes de raifin et avec du vin fe retrouve plufieurs fois dans le cantique, et c'eft toujours le *Chaton* qui parle. Les hébraïfans difent que le terme qui répond à mamelle eft d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace; *tetons* eft trop peu grave; *fein* trop vague. Les favans croient qu'il eft difficile d'atteindre à la beauté de la langue hebraïque.

Que fur mon fein mon tendre amant repofe;
Qu'en s'endormant de moi-même il difpofe;
Qu'il foit à moi dans les bras du fommeil;
Que de fes mains il me tienne embraffée;
Que fon image occupe ma penfée,
Et qu'il m'embraffe encore à fon réveil.

Chere idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit facré, dépofitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux fanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Eveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment;
Prés, ruiffeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu, le feul bien qui m'enchante.
Ah! je l'entends, j'entends fa voix touchante;

TEXTE.

Mon bien-aimé eft comme un bouquet de myrthe, il demeurera entre mes mamelles...... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette fa main gauche fur ma tête, et que fa main droite m'embraffe.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eft difficile d'expliquer comment à la fois on dort et on veille. C'eft une figure afiatique qui exprime un f

Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi!
Mon cœur s'échappe et s'envole après toi.

Hélas! une fausse image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets sont le partage
De mes sens désespérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles,
Adoucissez ma douleur ;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel Dieu m'en a séparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux,
Qui vous retient dans de si douces chaines.
Nous partageons votre joie et vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé, etc.

Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

REMARQUE.

La *Sulamite* dit ensuite qu'elle a cherché son *Châton* aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de *Salomon*.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains :
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire,
Ce front noble et gracieux,
Ce front couronné de gloire ;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendant du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je feſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimiez d'amour, ô plus belle des femmes ? etc.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc et rouge, choiſi entre mil ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, n comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſu bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues ſont com des parterres d'aromates, ſa poitrine eſt comme une iv marqueté de ſaphirs, etc.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé ? nous l'irons chercher a vous.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps est un bien précieux !
Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits ;
Dans les bons vins que votre ame se noie ;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux et tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.

TEXTE.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir ; fruits des vallées..... Votre nez est comme la tour du ›nt Liban qui regarde vers Damas..... votre taille est nblable à un palmier. J'ai dit : Je monterai sur le palier, et j'en prendrai les fruits ; car vos mamelles sont mme des grappes de raisin etc.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis ; vez, enivrez-vous, mes très-chers amis.

REMARQUE.

C'était un usage commun dans les pays chauds de ne int boire son vin pur ; on le mêlait souvent avec du lait. ıns l'Odyssée on y infuse des raclures de fromage. Les ciens diffèrent de nous en tout.

Ne fouffrez pas que j'endûre
Un nouvel éloignement.
L'abfence d'un feul moment
Eft un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrthes amoureux;
Prenons foin de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure;
Fuyons le bruyant féjour
De cette fuperbe ville.
Le village eft plus tranquille;
Et la nature et l'amour
L'ont choifi pour leur afile.

TEXTE.

LA SULAMITE.

Je fuis à mon bien-aimé, et fon cœur fe retourne vers moi. Venez, fortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes: c'eft là que je vous donnerai mes mamelles.

FIN.

,A GUERRE CIVILE
DE GENEVE,

OU

LES AMOURS
)E *ROBERT COVELLE.*

POEME HEROIQUE

avec des Notes instructives.

Publié en 1768.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On a fait un crime à M. de *Voltaire* d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient auffi trouvé *Boileau* un homme bien abominable.

M. de *Voltaire* avait acheté fort cher une petite Maifon auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défenfe d'appeler fon frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de groffes injures. Cependant le produit de fes ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son féjour avait rendu à la ville de Genève en Europe la célébrité que deux fiècles auparavant le picard *Jéhan Chauvin* lui avait donnée, et qu'elle avait perdu depuis que la théologie avait paffé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames genevoifes, et avait formé plufieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de *Servet*, d'*Antoine* et *Michel Chaudron* avaient été jufqu'alors les feuls fpectacles permis par le confiftoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de fon côté.

D'ailleurs ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de *Voltaire* avait raifon, c'eft que bientôt après la laffitude des troubles amena une efpèce de paix.

L'hiftoire de *Robert Covelle* eft très-vraie. Les prêtres genevois avaient l'infolence d'appeler à leur tribunal les citoyens et citoyennes accufés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur fentence à genoux : c'était rendre un fervice important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. *Rouffeau* eft traité dans ce poëme avec trop de dureté, fans doute ; mais M. *Rouffeau* accufait publiquement M. de *Voltaire* d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de *Voltaire* n'avait pas mis fon nom, cherchait à attirer la perfécution fur lui, et mettait en même temps à la tête de fes perfécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la perfécution, et qui dans ce temps-là même prenait contre les prêtres le parti de J. J.

M. de *Voltaire* vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de penfer dans les fiècles d'ignorance, n'étaient

pas encore abolies. De telles accusations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieuses encore, lorsque l'on songe que l'accusateur lui-même avait imprimé des choses plus hardies que celles qu'il reprochait à son ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui disait la messe pour de l'argent sans y croire; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait développé en prose sérieuse cette épigramme de *Jean-Baptiste Rousseau*.

..... Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre:
Offrez à DIEU votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de *Voltaire* n'est-elle pas excusable? Il eût dû plaindre M. *Rousseau*: mais un homme qui dans son malheur calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui fesaient cause commune avec lui, pouvait aussi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. *Rousseau*, on ne trouve ici que des plaisanteries. La manière dont milord *Abington* ressuscite *Catherine* est une sorte de reproche aux genevois d'aimer trop l'argent; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitans de toutes les villes purement

commerçantes, n'eſt-il pas fondé? Tout homm qui ayant le néceſſaire, et un patrimoine ſuf fiſant à laiſſer à ſes enfans, ſe dévoue à u métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent S'occupe-t-on toute ſa vie ſans néceſſité d'un choſe qu'on n'aime point? le déſintéreſſemen qu'affecte un homme qui s'eſt livré long-temp au ſoin de s'enrichir ne peut être que de l'hy pocriſie.

PROLOGUE.

On a si mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différens journaux ; on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissentions présentes de Genève, mise en vers par un jeune franc-comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au-devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentimens erronnés sur la grâce prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question, pour faire imprimer contre lui de petits avertissemens scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins et éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flattons pas que le sieur d'*Hémeri* (*) et le nommé *Bruyset Ponthus*, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver

(*) Inspecteur de police et de la librairie de Paris.

jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le singe de *Nicolet*, les romans nouveaux, les actions des fermes et les actrices de l'opéra fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que personne n'y sait, ni se soucie de savoir ce qui se passe au grand Caire, à Constantinople, à Moscou et à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons suisses, de M. l'abbé de *St Gall*, de M. l'évêque d'Annecy et de son chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, etc. etc. etc. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas distinguer les *Français* de *St François d'Assise* : de ne pas écrire anglais et écossais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous semble palpable que quand on prononce *j'aimais*, *je fesais*, *je plaisais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout à fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas

orthographier de même ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encore l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi quand je vois un livre où le mot *Français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, et que je ne le lis point.

J'en dis autant à *le Breton* imprimeur de l'almanach royal : je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossièreté de dire que M. le président ... M. le conseiller... demeure dans le *cul de sac* de Menard, dans le *cul de sac* des blancs Manteaux, dans le *cul de sac* de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie !

Hodieque manent vestigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul ? passe encore pour *Fréron* : on peut habiter dans le lieu de sa naissance; (*) mais un président, un conseiller! fi ! M. *le Breton*, corrigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre ; l'expression ancienne est *impasse*. Feu mon cousin *Guillaume Vadé* de l'académie de Besançon vous en avait

(*) Voyez le *pauvre diable*, ouvrage en vers aisés de feu mon cousin *Vadé* :

Je m'accostai d'un homme à lourde mine, et

averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs sottises; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. *le Breton*, qui avez du génie, comment dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un si profond respect? Par notre Dame, M. *le Breton*, je vous attends à l'année 1769.

PREMIER POSTCRIPT,

A André Prault, Libraire, quai des Augustins.

MONSIEUR *André Prault*, vous avertissez le public dans l'avant-coureur N° 9, du lundi 29 février 1768, que M. *le Franc de Pompignan* ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais *cul de lampe* les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit

inſtruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND POSTCRIPT,

A M. Panckouke.

Et vous, M. *Panckouke*, qui avez offert par souscription le recueil de l'année littéraire de maître *Aliboron* dit *Fréron* à dix sous le volume relié, sachez que cela est trop cher : deux sous et demi, s'il vous plaît, M. *Panckouke*, et je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre *Cicéron* et *Quintilien*. Je me forme une assez belle bibliothèque dont je parlerai inceſſamment au roi ; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTCRIPT,

Au même.

Je ne veux pas vous ruiner non plus J'apprends que vous imprimez mes fadaiſes in-4°. comme un ouvrage de bénédictin avec eſtampes, fleurons, et point de cul de lampe. De quoi vous aviſez-vous ? on aime aſſez les eſtampes dans ce ſiècle, mais pour les gros recueils perſonne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la

multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir : et n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit *Sady*, le *Scribendi cacoëtes*, comme dit *Horace*, est une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux absolument me guérir; tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins en fait de belles-lettres au siècle de *Louis XIV*.

M. d'*Aquin*, que j'aime et que j'estime, a célébré à mon exemple le siècle présent comme j'ai broché le passé : il a fait un relevé des grands-hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, Mlle *Petit-pas*, Mlle *Pelissier*, Mlle *Chevalier*, M. *Cahusac*, plusieurs basses tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talens sont fort agréables, et les jeunes gens comme moi en sont fort épris. Mais peut-être le siècle des *Condé*, des *Turenne*, des *Luxembourg*, des *Colbert*, des *Fénelon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*, des *Molière*, des *la Fontaine* avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'*Aquin*.

Des prédicans la morne et dure espèce
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin
Savant picard, opiniâtre et vain,
De Paul apôtre impudent interprête,
Disait aux gens que la vertu parfaite
Est inutile au salut du chrétien,
Que DIEU fait tout, et l'honnête-homme rien.
Ses successeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme et très-mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis;
Il prétendait que DIEU nous laisse faire,
Qu'il va donnant châtiment ou salaire
Aux actions, sans gêner les esprits.
Ses sentimens étaient assez suivis
Par la jeunesse aux nouveautés encline.
Robert Covelle au sortir d'un sermon
Qu'avait prêché l'insipide Brognon, (b)
Grand défenseur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laissait voir un grand tiers de teton
Rebondissant sous sa mince étamine.
Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaissez le beau Robert Covelle,
Son large nez, son ardente prunelle,
Son front altier, ses jarets bien dispos,
Et tout l'esprit qui brille en ses propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à sa pucelle.

Mort de Calvin! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à son sot auditoire
Que l'homme est faible et qu'un pauvre pécheur
Ne fit jamais une œuvre méritoire?
J'en veux faire une; il dit, et dans l'instant,
O Catherine! il vous fait un enfant.
Ainsi Neptune en rencontrant Phillire,
Où Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le temps de leur martyre;
Ainsi David vainqueur du Philistin
Vit Betzabée, et lui planta soudain
Sans soupirer, dans son pudique sein
Un Salomon et toute son engeance;
Ainsi Covelle en ses amours commence;
Ainsi les rois, les héros et les Dieux
En ont agi. Le temps est précieux.

Bientôt Catin dans sa taille arrondie
Manifesta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert;
Et le scandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs genevois,
Du vieux picard (*i*) on consulta les lois;
On convoqua le sacré consistoire.
Trente pédans en robe courte et noire
Dans leur taudis vont siéger après boire;
Prêts à dicter leur arrêt solemnel.
Ce n'était pas le sénat immortel
Qui s'assemblait sur la voûte éthérée,
Pour juger Mars avec la Cithérée, (*k*)
Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,
Tous palpitans, et s'embrassant tout nus.

Va prononcer la divine fentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux,...
A genoux moi!... *vous-même*.... Qui? moi!... *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiſſance.

Covelle alors à fa mâle éloquence
Donnant l'effor et ranimant fon feu,
Dit: "Je fléchis les genoux devant DIEU,
„ Non devant l'homme, et jamais ma patrie
„ A mon grand nom ne pourra reprocher
„ Tant de baffeffe et tant d'idolâtrie.
„ J'aimerais mieux périr fur le bûcher
„ Qui de Servet a confumé la vie,
„ J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
„ Avec Chauffon (*n*) et tant d'autres élus,
„ Que m'avilir à rendre à mes femblables
„ Un culte infame et des honneurs coupables.
„ J'ignore encor tout ce que votre efprit
„ Peut en fecret penfer de JESUS-CHRIST. (*o*)
„ Mais il fut jufte et ne fut point févère.
„ JESUS fit grâce à la femme adultère;
„ Il dédaigna de tenir à fes pieds,
„ Ses doux appas de honte humiliés.
„ Et vous, pédans, cuiftres de l'évangile,
„ Qui prétendez remplacer en fierté
„ Ce qui chez vous manque en autorité,
„ Nouveaux venus, troupe vaine et futile,
„ Vous oferiez exiger un honneur
„ Que refufa JESUS-CHRIST mon Sauveur!
„ Tremblez, ceffez d'infulter votre maître....
„ Tu veux parler, tais-toi, Vernet.... Peut-être
„ Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard,
„ Trente prélats tous dignes de la hart,

„ Pour exalter leur ſacré caractère,
„ Firent feſſer Louis le débonnaire, (p)
„ Sur un cilice étendu devant eux.
„ Louis était plus bête que pieux.
„ La diſcipline en ces jours odieux
„ Etait d'uſage, et nous venait du Tibre.
„ C'était un temps de ſottiſe et d'erreur.
„ Ce temps n'eſt plus; et ſi ce déshonneur
„ A commencé par un vil empereur,
„ Il finira par un citoyen libre. " (1)

A ce diſcours, tous les bons citadins,
Preſſés en foule à la porte applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Battaient des pieds et claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux diſcours diffus
Contre Verrès. Antoine et Cétégus, (q)
Ses tours nombreux, ſon éloquente emphaſe,
Et les grands mots qui terminaient ſa phraſe.
Tels de plaiſir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie,
Quand l'*Ecoſſaiſe* abandonnait en proie
Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron, (r) diffamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent ſoudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenſeur des droits du genre humain.
Chacun embraſſe et Robert et Catin:
Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui de leurs droits jaloux
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, et parler de genoux.

Ami lecteur, il eſt dans cette ville
De magiſtrats un ſénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces ſénateurs, de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, et ſont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuſe
Environner leur marche faſtueuſe;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius et les Cincinnatus.
Pour tout éclat une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule et retombe en anneaux;
Cette crinière a deux pendans égaux,
De la juſtice emblème reſpectable.
Leur col eſt roide, et leur front vénérable
N'a jamais ſu pencher d'aucun côté,
Signe d'eſprit, et preuve d'équité.
Les deux partis devant eux ſe préſentent,
Plaident leur cauſe, inſiſtent, argumentent;
De leurs clameurs le tribunal mugit;
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit.
L'un ſe prévaut de la ſainte écriture;
L'autre en appelle aux lois de la nature;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour appuyer le droit et la raiſon.

Dans le ſénat il était un Caton;
Paul Galatin ſyndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée.

„ Vos différends pourraient s'accommoder.
„ Vous avez tous l'art de perſuader.

„ Les citoyens et l'éloquent Covelle
„ Ont leurs raiſons... les vôtres ont du poids...
„ C'eſt ce qui fait... l'objet de la querelle...
„ Nous en pourrons parler une autre fois...
„ Car... en effet.. il eſt bon qu'on s'entende....
„ Il faut ſavoir ce que chacun demande....
„ De tout état l'Egliſe eſt le ſoutien...
„ On doit ſur-tout penſer au... citoyen...
„ Les blés ſont chers et la diſette eſt grande.
„ Allons dîner... les genoux n'y font rien. " (s)

A ce diſcours, à cet arrêt ſuprême,
Digne en tous ſens de Thémis elle-même;
Les deux partis également flattés,
Egalement l'un et l'autre irrités,
Sont réſolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle et ſes amours?
Des bons bourgeois le bras les favoriſe;
Mais les bourgeois ſont un faible ſecours
Quand il s'agit de combattre l'Egliſe.
Leur premier feu bientôt ſe ralentit;
Et pour l'éteindre un dimanche ſuffit.
Au cabaret on eſt fier, intrépide!
Mais au ſermon qu'on eſt ſot et timide!
Qui parle ſeul a raiſon trop ſouvent.
Sans rien riſquer ſa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre;
Ce temps eſt proche, et ſera fort plaiſant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*a*) Homere qui a fait le combat des grenouilles et des rats.

(*b*) L'auteur de la Secchia rapita, ou de la terrible guerre entre Bologne et Modène, pour un ſeau d'eau.

(*c*) *Nicolas Boileau.*

(*d*) La montagne de Salêve, partie des Alpes.

(*e*) Les ſeuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cents mille livres de rentes ſur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans ſon territoire ait autant de jolies maiſons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent; on y pouſſait autrefois des argumens théologiques.

(*f*) Auteur des comptes-faits.

(*g*) Ces vers ſont dignes de la muſique; on y chante les commandemens de DIEU ſur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

(*h*) Prédicant genevois.

(*i*) *Calvin*, chanoine de Noyon.

(*k*) Le ſoleil, comme on ſait, découvrit *Vénus* couchée avec *Mars*, et *Vulcain* porta ſa plainte au conſiſtoire de là-haut.

(*l*) *Vernet*, profeſſeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ſes lettres originales par leſquelles il pria l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs* de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refuſé, et ſe jeta dans la politique.

(*m*) *Broun*, prédicant écossais, qui a écrit des sottises et des injures de compagnie avec *Vernet*. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié, et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. *Néedham* est un jésuite irlandais, imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans la chimère, et quelques philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule.

Voyez une note des éditeurs sur Néedham, *dans le recueil des œuvres philosophiques, partie physique.*

(*n*) *Chausson*, fameux partisan d'*Alcibiade*, d'*Alexandre*, de *Jules-César*, de *Giton*, de *Desfontaines*, de *l'âne littéraire*, brûlé chez les Velches au dix-septième siècle.

(*o*) Voyez l'article *Genève* dans l'Encyclopédie. Jamais *Vernet* n'a signé que JESUS est DIEU consubstantiel à DIEU le père. A l'égard de l'Esprit, il n'en parle pas.

(*p*) Voyez l'histoire de l'Empire et de France.

(*q*) *Cétégus*, complice de *Catilina*.

(*r*) Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, était à la première représentation de l'Ecossaise. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui par le public avec des huées.

(*s*) C'est le refrain d'une chanson grivoise, *et lon, lan, la, les genoux n'y sont rien.*

(1) Il est très-vrai que les ministres citèrent à *Coville* l'exemple de *Louis le débonnaire ou le faible*, et qu'il leur fit cette réponse.

CHANT SECOND.

QUAND deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,
Plus de tendresse et plus d'honnêteté;
Chaque cerveau dans sa moëlle infecté
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,
Fesant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verse à la ronde et se fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer son voisin.

Des prédicans le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir suprême,
Avait déjà prononcé l'anathème;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de DIEU. Genève imite Rome
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle et ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Eglise:
On en fait trop; on lit l'esprit des lois.
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche et le disert Clavière
Vont envoyer d'une commune voix
Les prédicans prêcher dans la rivière.
On s'y dispose; et le vaillant Rodon
Saisit déjà le sot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;

Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule,
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais, ô prodige! et qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon, que sa seule figure,
Peut assoupir, et même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher.
Rien n'y résiste, homme, femme, ni fille;
Maître Brognon ressemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Rodon s'endort, et Pallard le secoue;
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi.
Ils criaient tous au secours, à la loi!
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajustant, descend de son grenier;
Et crie, et pleure, et se retrousse, et trotte,
Et porte en main Saurin (*a*) et le psautier:
Et les enfans vont pleurant après elles;
Et les amans donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier
D'un flot subit inondent le quartier.
La presse augmente, on court, on prend les armes;
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes.
Chacun pense être à ce jour si fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit assez mal,
Aux pieds des murs vint planter ses échelles (*b*)
Pour tuer tout excepté les pucelles.

Dans ce fracas le ſage et doux Dolot
Fit un grand ſigne et d'abord ne dit mot.
Il eſt aimé des grands et du vulgaire ;
Il eſt poëte, il eſt apothicaire,
Grand philoſophe, et croit en DIEU pourtant ;
Simple en ſes mœurs, il eſt toujours content,
Pourvu qu'il rime et pourvu qu'il rempliſſe
De ſes beaux vers le Mercure de Suiſſe.
Dolot s'avance ; et dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des viſages,
On l'entoura, le déſordre ſe tut.

Meſſieurs, dit-il, vous êtes nés tous ſages ;
Ces mouvemens ſont des convulſions ;
C'eſt dans le foie, et ſur-tout dans la rate
Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate,
Tous gens ſavans, placent les paſſions.
L'ame eſt du corps la très-humble ſervante ;
Vous le ſavez, les eſprits animaux
Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante ;
Conſultons tous le célébre Tronchin,
Il connaît l'ame, il eſt grand médecin :
Il peut beaucoup dans cette épidémie.
Tronchin ſortait de ſon académie,
Lorſque Dolot diſait ces derniers mots.
Sur ſon beau front ſiège le doux repos ;
Son nez romain dès l'abord en impoſe ;
Ses yeux ſont noirs, ſes lèvres ſont de roſe ;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître eſt plein d'une bonté
Qui tempérait la ſplendeur de ſa gloire,
Il va tâtant le pouls du conſiſtoire

Et du conseil, et des plus gros bourgeois.
Sur eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance!
O vànités! ô fatale science!
La fiévre augmente un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau. (c)
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone,
Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins:
L'onde s'irrite, et brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins
Et des melons la couche printannière.
Telle est Genève: elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir;
Chacun s'émeut, et donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable:
Du genre humain voilà le sort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère:
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui d'un pas grave, et d'une marche lente
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carrosse et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux esprits.

Genève alors est en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'insulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;
On représente et puis on représente;
A penser creux tout bourgeois se tourmente;
Un prédicant donne à l'autre un soufflet;

Comme la horde à Moïfe attachée
Vit autrefois, à fon très-grand regret;
Sédékia prophète peu difcret
Qui fouffletait le prophète Michée. (*d*)

Quand le foleil fur la fin d'un beau jour
De fes rayons dore encor nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout refpire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? quelle main fur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon foudain trouble les airs?
Quel bras terrible a foulevé les mers?
On n'en fait rien. Les favans ont beau dire
Et beau rêver; leurs fyftèmes font rire:
Ainfi Genève en ces jours pleins d'effroi
Etait en guerre et fans favoir pourquoi.

Près d'une églife à Pierre confacrée,
Très-fale églife, et de Pierre abhorrée;
Qui brave Rome, hélas! impunément;
Sur un vieux mur eft un vieux monument,
Refte maudit d'une déeffe antique
Du paganifme ouvrage fantaftique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorfque la terre était fans prédicans.
DIEU quelquefois permet qu'à cette idole
L'efprit malin prête encor fa parole.
Les Genevois confultent ce démon,
Quand par malheur ils n'ont point de fermon.

ur être sage il faut être inconstant.
Qui toujours change une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait; et la raison l'approuve.
A ma déesse allez offrir vos vœux.
Changez toujours et vous serez heureux.

Ce beau discours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la Fortune,
Disait Rillet, on peut avec honneur
Prier aussi l'Inconstance sa sœur.
Un peuple entier suit avec alégresse
Rillet qui vole aux pieds de la Déesse.
On s'agenouille, on tourne à son autel.
La déïté, tournant comme eux sans cesse,
Dicte en ces mots son arrêt solemnel.

„ Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
„ Mon favori, qui devers Neuchâtel
„ Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques. (*i*)
„ C'est le soutien de mon culte éternel.
„ Toujours il tourne, et jamais ne rencontre ;
„ Il vous soutient et le pour et le contre
„ Avec un front de pudeur dépouillé.
„ Cet étourdi souvent a barbouillé
„ De plats romans, de fades comédies,
„ Des opéra, des minces mélodies ;
„ Puis il condamne en style entortillé
„ Les opéra, les romans, les spectacles.
„ Il vous dira qu'il n'est point de miracles,
Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
Il se connait finement en amis ;
Il les embrasse et pour jamais les quitte.
„ L'ingratitude est son premier mérite.

„ Par grandeur d'ame il hait fes bienfaiteurs ;
„ Verfez fur lui les plus nobles faveurs ,
„ Il frémira qu'un homme ait la puiffance,
„ La volonté , la coupable impudence
„ De l'avilir en lui fefant du bien.
„ Il tient beaucoup du naturel d'un chien :
„ Il jappe et fuit, et mord qui le careffe.
„ Ce qui fur-tout me plaît et m'intéreffe,
„ C'eft que de fecte il a changé trois fois
„ En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
„ Allez, volez Catherine, Covelle ,
„ Dans votre guerre engagez mon héros ;
„ Et qu'il y trouve une gloire nouvelle ;
„ Le Dieu du Lac vous attend fur fes flots.
„ En vain mon fort eft d'aimer les tempêtes ;
„ Puiffe Borée, enchaîné fur vos têtes ,
„ Abandonner au fouffle des Zéphyrs
„ Et votre barque et vos charmans plaifirs !
„ Soyez toujours amoureux et fidelles,
„ Et jouiffans. C'eft fans doute un fouhait
„ Que jufqu'ici je n'avais jamais fait.
„ Je ne voulais que des amours nouvelles :
„ Mais ma nature étant le changement,
„ Pour votre bien je change en ce moment.
„ Je veux enfin qu'il foit dans mon empire
„ Un couple heureux fans infidélité,
„ Qui toujours aime et qui toujours défire.
„ On l'ira voir un jour par rareté.
„ Je veux donner, moi qui fuis l'Inconftance,
„ Ce rare exemple ; il eft fans conféquence.
„ J'empêcherai qu'il ne foit imité.
„ Je fuis vrai pape, et je donne difpenfe,

L'infame vieille avait pour nom Vachine;
C'eſt ſa Circé, ſa Didon, ſon Alcine.
L'averſion pour la terre et les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs ſecrettes
Leurs os pointus joignent leurs deux ſquelettes,
Dans leurs tranſports ils ſe pâment ſoudain
Du ſeul plaiſir de nuire au genre-humain.
Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainſi l'on vit Junon
Du haut des airs terrible et forcenée
Perſécuter les reſtes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rouſſeau renverſé ſur le ſein,
Le ſein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble deſſein
De ſubmerger ſa petite patrie.
Il déteſtait ſa ville de Calvin,
Hélas! pourquoi? c'eſt qu'il l'avait chérie.
Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée entouré de glaçons
Eſt accouru du pays des Lapons.
Les aquilons arrivent de Scythie;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où ſe pétrit le bitume et le ſoufre,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugiſſent,
Les vents, la grêle et la foudre s'uniſſent:
Le jour s'enfuit; le Rhône épouvanté,
Vers Saint-Maurice (1) eſt déjà remonté.

Je fus soldat, prédicant et cocu;
Je fus témoin des plus terribles crises;
Mon bisaïeul a vu mourir Calvin;
J'aime Covelle, et sur-tout sa Catin;
Elle est charmante, et je sais qu'elle brille
Par son esprit comme par ses attraits.
Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,
Allez souper avec madame Oudrille.
  Notre savant ayant ainsi parlé
Fut du public impunément sifflé.
Il n'en tint compte. Il répétait sans cesse
Madame Oudrille... on l'entoure, on le presse:
Chacun riait des discours du barbon;
Et cependant lui seul avait raison.

NOTES ET VARIANTES

DU SECOND CHANT.

(a) LEs sermons de *Saurin*, prédicant à la Haie, ont pour une petite espiéglerie qu'il fit à milord *Portland* en faveur d'une fille; ce qui déplut fort au *Portland*, lui ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(b) L'escalade de Genève le 12 décembre 1602.

(c) Les Genevois tombent en frénésie,
Dans le Sénat et dans la bourgeoisie;
Bientôt le mal devient contagieux:
L'un tort le bras, l'autre roule les yeux;
Un autre écume, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Jamais son art ne parut plus fatal:
Qui veut guérir fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas grave, etc.

(d) Voyez les Paralipomènes, chap. 18, vers. 23. *Sédékia*, fils de *Kanaa*, s'approcha de *Michée*, lui d un soufflet, et lui dit: Par où l'esprit du Seigneur

De fon grand art il connaît tout le fin.
Aux impotens il prefcrit l'exercice;
D'après Haller il décide qu'en Suiffe
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce feul mot Covelle fe réveille,
Avec Bonnet il vide une bouteille,
Et puis une autre; il reprend fon teint frais,
Il eft plus lefte et plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas, ne pouvait boire.
De fon amant les foins font fuperflus;
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
Robert difait, qui ne boit point n'eft plus.
Lors il fe pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de fes clameurs,
Se pâme encor fur la nymphe chérie,
S'étend fur elle, et la baignant de pleurs,
Par cent baifers croit la rendre à la vie.
Il penfe même en cet objet charmant
Sentir encore un peu de mouvement.
A cet efpoir en vain il s'abandonne:
Rien ne répond à fes brûlans efforts.
Ah! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne,
Si les baifers n'animent point les morts,
Qu'on n'a jamais reffufcité perfonne.
Covelle dit, hélas! s'il eft ainfi,
C'en eft donc fait, je vais mourir auffi.
Puis il retombe; et la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.
Dans ce moment du fond des antres creux
Venait Rouffeau fuivi de fon Armide,
Pour contempler le ravage homicide,
Qu'ils excitaient fur ces bords malheureux.

Il voit Robert qui penché ſur l'arène
Baiſait encor les genoux de ſa reine,
Roulait les yeux et lui ſerrait la main.
Que fais-tu là ? lui cria-t-il ſoudain.
Ce que je fais ? mon ami, je ſuis ivre
De déſeſpoir et de très-mauvais vin.
Catin n'eſt plus : j'ai le malheur de vivre;
J'en ſuis honteux ; adieu, je vais la ſuivre.
Rouſſeau réplique, as-tu perdu l'eſprit?
As-tu le cœur ſi lâche et ſi petit?
Aurais-tu bien cette faibleſſe infame
De t'abaiſſer à pleurer une femme?
Sois ſage enfin : le ſage eſt ſans pitié,
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille et dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans déſir,
Semblable à DIEU, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite il met tout ſon plaiſir.
J'ai quelquefois feſtoyé ma forcière;
Mais ſi le Ciel terminait ſa carrière,
Je la verrais mourir à mes côtés
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant ſon ame au diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable,
Me défendrait de m'écarter d'un pas
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai Rouſſeau tel eſt le caractère;
Il n'eſt ami, parent, époux, ni père,
Il eſt de roche : et quiconque en un mot
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un ſot.
Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle eſt trop divine:

Je ne fuis qu'homme, et j'ofe déclarer
Que j'aime fort toute humaine faibleffe :
Pardonnez-moi la pitié, la tendreffe,
Et laiffez-moi la douceur de pleurer.
Comme il parlait, paffa fur cette terre,
En berlingot, certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour fortir de chez lui ;
Lequel avait pour charmer fa trifteffe
Trois chiens courans, du punch et fa maîtreffe.
Dans le pays on connoiffait fon nom
Et tous fes chiens ; c'eft milord Abington. (3)
Il apercoit une foule éperdue,
Une beauté fur le fable étendue,
Covelle en pleurs et des verres caffés.
Que fait-on là ? dit-il à la cohue.
On meurt, Milord ; et les gens empreffés
Portaient déjà les quatre ais d'une bierre,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Bonnet difait, notre art n'eft que trop vain,
On a tenté des baifers et du vin ;
Rien n'a paffé. Cette pauvre bourgeoife
A fait fon temps ; qu'on l'enterre, et buvons.
Milord reprit, eft-elle genevoife ?
Oui, dit Covelle, eh bien, nous le verrons.
Il faute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui preffant la croupe,
Marche à la belle, et lui met dans la main
Un gros bourfon de cent livres fterlin.
La belle ferre, et foudain reffufcite.
On bat des mains ; Bonnet n'a jamais fu
Ce beau fecret. La gaupe décrépite

Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rousseau convient que malgré ses prestiges
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Milord sourit : Covelle transporté
Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.
Puis en dansant ils s'en vont à la ville
Pour s'amuser de la guerre civile.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

(a) ST. Maurice dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que *Dioclétien* en 287 avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, et de sept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que St. Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution, que *Dioclétien* alors comblait tous les chrétiens de faveurs, que les premiers officiers de son palais, *Gorgonios* et *Dorotheos*, étaient chrétiens, et que sa femme *Prisca* était chrétienne, etc. Le lecteur observera sur-tout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par *Grégoire* de Tours qui ne passe pas pour un *Tacite*, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : et dans ce roman il est fait mention de *Sigismond*, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé *Nonotte*, ci-devant jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père, soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que *Dioclétien* avait toujours été persécuteur, et que *Constantin*

était, comme *Moïse*, le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans une libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire*; libelle aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnemens. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit de commentateurs. *Cette note est de M.* C***, *avocat à Besançon.*

(2) Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. *Jori* mon médecin ordinaire a contribué beaucoup à la pacification; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en sont peu mêlé, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'essemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Milord *Abington* s'est distingué depuis dans le sénat britannique par son patriotisme, et une haine constante pour la corruption, la tyrannie et les restes de superstition que l'Angleterre conserve encore. Il a fait un discours très-raisonnable et très-plaisant contre des lois ridicules sur l'observation du dimanche, imitées des lois juives sur le sabbat, qui s'observent à Londres avec rigueur, et pour lesquelles le conseil de la cité et même les chambres du parlement font semblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuse beaucoup des persécutions exercées au nom de DIEU. Milord *Abington* consultait un jour pour un mal d'yeux *Tronchin*, qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit Milord: il y a quelques années que j'essayai de parcourir un livre qui s'appelait, je crois, la Genèse, mais après en avoir lu quelques pages, je le laissai là. Il paraissait à Genève tel qu'on le peint ici. *Note des éditeurs.*

CHANT

CHANT QUATRIEME.

Nos voyageurs devifaient en chemin;
Ils fe flattaient d'obtenir du deftin
Ce que leur cœur aveuglément défire,
Bonnet de boire, et Jean-Jaques d'écrire;
Catin d'aimer, la vieille de médire;
Robert de vaincre, et d'aller à grands pas
Du lit à table et de table aux combats.
Tout caractère en caufant fe déploie.
Milord difait, dans ces remparts facrés
Avant-hier les Français font entrés;
Nous nous battrons, c'eft-là toute ma *joie*;
Mes chiens et moi nous fuivrons cette proie.
J'aurai contr'eux mes fufils à deux coups:
Pour un Anglais ç'eft un plaifir bien doux.
Des Genevois *je* conduirai l'armée.

Comme il parlait, paffa la Renommée:
Elle portait trois cornets à bouquin (1)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Eft pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours et ne connut jamais.
La belle auffi fe fervait de fiflets.
Son écuyer, l'aftrologue de Liége,
De fon chapitre obtint le privilége
D'accompagner l'errante déité;
Et le menfonge était à fon côté.
Entr'eux marchait le vieux à tête chauve,
Avec fon fable, et fa fatale faulx.

Qu'il ſoit béni. Grâce à ſon caducée,
Par les plaiſirs la diſcorde eſt chaſſée.
Le vieux Vernet ſons ſon vieux manteau noir
Cache en tremblant ſa mine embarraſſée :
Et nous donnons le Tartuffe ce ſoir.

Tartuffe! allons je vole à cette pièce :
Lui dit Milord : j'ai haï de tout temps
De ces croquans la déteſtable eſpèce ;
Egayons-nous ce ſoir à leurs dépens.
Allons, Bonnet, Covelle, et Catherine.
Et vous auſſi, vous Jean-Jacque et Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vîte et courons
Rire à Molière et ſiſler les fripons.

A ce diſcours enfant de l'alégreſſe,
Rouſſeau reſtait morne, pâle et penſif ;
Son vilain front fut voilé de triſteſſe.
D'un vieux caiſſier l'héritier préſomptif
N'eſt pas plus ſot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchape et reſpire.
Rouſſeau, pouſſé par ſon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, ſe recueille et ſoupire,
Puis il lui dit, vous êtes un fripon ;
Je ſens pour vous une haine implacable ;
Vous m'abhorrez ; vous me donnez au diable ;
Mais nos dangers doivent nous réunir.
Tout eſt perdu ; Genève a du plaiſir.
C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible !
Vernet ſur-tout y ſera bien ſenſible.

Les charlatans sont donc bernés tout net!
Ce soir Tartuffe, et demain Mahomet!
Après demain l'on nous jouera de même.
Des Genevois on adoucit les mœurs,
On les polit, ils deviendront meilleurs.
On s'aimera. Souffrirons-nous qu'on s'aime?
Allons brûler le théâtre à l'instant.
Un chevalier ambassadeur de France
Vient d'ériger cet affreux monument,
Séjour de paix, de joie et d'innocence:
Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement.
Ayons tous deux la vertu d'Erostrate; (5)
Ainsi que lui méritons un grand nom.
Vous connaissez la noble ambition.
Le grand vous plaît et la gloire vous flatte:
Prenons ce soir en secret un brandon.
En vain les sots diront que c'est un crime:
Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal.
Aux vrais savans tout doit sembler égal.
Bâtir est beau; mais détruire est sublime.
Brûlons théâtre, actrice, acteur, souffleur,
Et spectateur, et notre ambassadeur.

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait sonner sa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réussir, Vachine doit s'armer;
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire?
Sans toi, Vénus, peut-on savoir aimer?
Sans toi, Vachine, on n'est pas sûr de nuire.

Ils font venir la vieille à leur taudis.
La gaupe arrive, et de ses mains crochues,
Que de l'enfer les chiens avaient mordues,
Forment un gâteau de matières fondues
Qui brûleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles;
Vachine prend (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pourri de brochures nouvelles,
Vers de le Brun morts aussi-tôt que nés, (6)
Longs mandemens dans le *Puy* confinés, (7)
Tacite orné par le sieur la Blétrie
D'un style neuf et d'un mélange heureux
De pédantisme et de galanterie;
Journal chrétien, madrigaux amoureux
De Chiniac les écrits plagiaires, (8)
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut de chanvre en son temps;
Linge il devint par l'art des tisserands;
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il est fumée, aussi-bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire.
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchans ont posé cette étoupe
Sous le foyer où s'assemble la troupe;
La mèche prend. Ils regardent de loin
L'heureux effet qui suit leur noble soin, (9)

Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts pliſſés ſe dérider de joie.
Déjà la flamme a ſurmonté les toits,
Les toits pourris, ſéjour de tant de rois;
Le feu s'étend, le vent le favoriſe.
Le ſpectateur, que la flamme pourſuit,
Crie au ſecours, ſe précipite et fuit,
Jean-Jacques rit; Brognon les exorciſe.
Ainſi Chalcas et le traître Simon
S'applaudiſſaient lorſqu'ils mirent en cendre
Les murs ſacrés du ſuperbe Ilion,
Que le dieu Mars, Aphrodiſe, (10) Apollon,
Virent brûler et ne purent défendre.
Las ! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Roſimond plus généreux qu'habile ?
A ſes dépens il a, pour ſon malheur,
Fait à grands frais meubler le noble aſile
Des doux plaiſirs peu faits pour cette ville.
Un ſeul moment conſume l'attirail
Du grand Céſar, d'Auguſte, d'Oroſmane,
Et la toilette où ſe coiffa Roxane,
Et l'ornement de Rome et du ſérail.
O Roſimond ! que devient votre bail ?
De tous vos ſoins quel funeſte ſalaire !
Eſt-ce à Calvin que vous aurez recours ?
Eſt-ce à l'évêque appelé titulaire ?
Hélas ! lui-même a beſoin de ſecours.
Ah malheureux ! à qui vouliez-vous plaire ?
Vous êtes plaint; mais fort abandonné.
Après vingt ans vous voilà ruiné.
De vos pareils c'eſt le ſort ordinaire.

Qui du public s'eſt fait le ſerviteur
Peut ſe vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur
Egalement ſe repentent peut-être.
Loin du public heureux dans ſa maiſon
Qui boit en paix, et dort avec Suſon. (11)

NOTES DU QUATRIEME CHAN[T]

(1) OBſervez, cher lecteur, combien le ſiècle ſ[...] fectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la R[...] mée dans la Henriade, on lui en a donné deux d[...] divine Pucelle, et aujourd'hui on lui en donne trois le poëme moral de la guerre genevoiſe. Pour moi j'[...] vie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'au[...] qui eſt ſans doute un jeune homme qu'il faut bien e[...] rager.

(2) De *Luc*, d'une des plus anciennes familles [...] ville : c'était le *Paoli* de Genève : il eſt d'ailleurs [...] cien et naturaliſte. Son père entend merveilleuſemen[...] *Paul*, ſans ſavoir le grec et le latin : on dit qu'il re[...] ble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la deſcen[...] Saint-Eſprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de deſ[...] quatre ſyndics.

(4) Le chevalier de *Beauteville*, ambaſſadeur en Su[...] lieutenant général des armées. Il contribua, plus que [...]ſonne, à la priſe de Berg-op-zoom.

(5) *Ereſtrate* brûla, dit-on, le temple d'Ephèſe p[...] faire de la réputation.

(6) Nous ne ſavons pas qui eſt ce *le Brun*. Il y a tan[...] plats poëtes connus deux jours à Paris, et ignorés enſ[...] pour jamais !

(7) C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chauderonniers de son diocèse, leur parla de *la Motte* et de *Fontenelle*.

(8) Le *Chiniac* nous est aussi inconnu que *le Brun*. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de *Fleury*, qui a été assez indigent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très-connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés :

De telles gens il est assez,
Priez DIEU pour les trépassés.

(9) Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

(10) *Vénus* est nommée en grec *Aphrodite*. Notre auteur l'appelle *Aphrodise*: c'est apparemment par euphonie, comme disent les doctes.

(11) On accusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Genevois qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poétique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

(a) Le roi de France à Genève affligée
Par ses bontés rend enfin le repos ;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a voulu que tout soit dans la joie ;
Pour cet effet ce bon roi nous envoie
Un doux ministre, un brave chevalier, etc.

CHANT CINQUIEME.

DES prédicans les ames réjouies
Rendaient à DIEU des grâces infinies (1)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait,
Si les plaisirs que son rabat condamne
Sont enlevés au séculier profane.
Qu'arriva-t-il ? le désordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaisir disparut.
Mieux qu'un sermon l'aimable comédie
Instruit les gens, les rapproche, les lie :
Voilà pourquoi la discorde en tout temps
Pour son séjour a choisi les couvens.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire.
Et tous les soins du ministre de paix
Dans la cité sont perdus désormais.
Mille horlogers (2) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'espace et diviser le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente : on ne sait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement occupées
A ranimer sur un grès plat et rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb

De lourds mouſquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuiſine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt ſe change aux regards alarmés
En longue pique, inſtrument de carnage :
Et l'ouvrier contemplant ſon ouvrage
Tremble lui-même et recule de peur.

O jours ! ô temps de diſette et d'horreur !
Les artiſans dépourvus de ſalaire,
Nourris de vent, défiant les haſards,
Meurent de faim, en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.

Avant ce temps l'induſtrie et la paix
Entretenaient une honnête opulence ;
Et le travail, père de l'abondance,
Sur la cité répandait ſes bienfaits.
La pauvreté, ſéche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuſeaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Stix, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ſes pas.
Monſieur Labat la guette, et n'ouvre pas. (3)
Et cependant Jean-Jacque et ſa ſorcière,
Le beau Covelle et ſa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour ſoulager la publique miſère.
Au cabaret le bon milord payait :
Des indigens la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire Abington leur jetait
De temps en temps de l'or par les fenêtres ;
Nouveau ſecret très-peu connu des prêtres.

L'or s'épuisa : le secours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il est beau qu'il se range;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait : *les seigneurs magnifiques* (4)
Allaient subir le sort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abyma Tyr et les murs de Carthage,
Changea la Grèce en d'horribles déserts,
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets (5) prit l'empire romain,
Et quelque temps menaça Saint-Marin. (6)
Hélas ! un jour il faut que tout périsse.
Dieu paternel, sauvez du précipice
Ce pauvre peuple, et reculez sa fin.

Dans le conseil le doux Paul Galatin
Cède à l'orage, et navré de tristesse,
Quitte un timon qui branlait dans sa main.

Nécessité fait bien plus que sagesse.
Cramer un jour, ce Cramer dont la presse
A tant gémi sous ma prose et mes vers,
Au magasin déjà rongés des vers ;
Le beau Cramer, qui jamais ne s'empresse
Que de chercher la joie et les festins ;
Dont le front chauve est encor cher aux belles ;
Acteur brillant dans nos pièces nouvelles,
Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affligée,
Vide d'argent et d'ennuis surchagée.
Dans sa cervelle il cherchait un moyen
De la sauver, et n'imaginait rien.

A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et son époux, et son frère, et sa fille,
Qui chantaient tous des chansons en refrein,
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer est homme qui se pique
De se connaître en vin plus qu'en musique.
Il entre, il boit, il demeure surpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richesse.
Je crois, dit-il, non sans quelque alégresse,
Que la fortune enfin vous a compris
Au numéro de ses chers favoris.

L'an dix-sept cens deux six, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;
Votre gosier, raclé par la piquette,
Poussait des sons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu montrez à mes sens ébaudis
Par quel moyen votre fortune est faite.

Madame Oudrille en ces mots repliqua:
La pauvreté long-temps nous suffoqua,
Quand la discorde était dans la famille.
Et de chez elle écartait le bons sens.
J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,
Monsieur Oudrille avec tous ses parens,
Ma belle-sœur l'était avec ma fille;
Nous plaidions tous, nous mangions du pain-bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix dans son lit comme à table,
Le premier point est d'être raisonnable.

Chacun cédant un peu de ſon côté,
Dans la maiſon met la proſpérité.

Cramer aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine ;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic ;
Boit, prend congé, puis aviſe un ſyndic
Qui diſputait dans la place voiſine
Avec De Luc, et Clavière et Flournois.
Trois conſeillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et ſe morguaient d'un air très-malhonnête.
Cramer leur dit : madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur Chambertin.
Montez là-haut ; c'eſt l'arrêt du deſtin.
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.
Chacun y court, citadin, conſeiller :
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée
Les cheveux teints d'une poudre muſquée,
L'accompagnait et ſerrait ſon blondin,
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant madame Oudrille arrive ;
Sa face eſt ronde et ſa mine eſt naïve,
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.

Tout le conſeil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne et de Rhée,
Le temps heureux du beau règne d'Aſtrée

Dès ce moment renaquirent pour eux.
On rappela les danſes et les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable ;
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Vernet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaiſirs de paix,
Revint placer ſon lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille :
Et l'on jura que ſi quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maiſon,
On l'enverrait devers madame Oudrille.

Le roux Rouſſeau de fureur hébété,
Avec ſa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, et fit vîte un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) EXpreffion fi familière à l'un d'entr'eux que, l'ayan répétée vingt fois dans un fermon, un de fes parens lu dit : *Je te rends des grâces infinies d'avoir fini.*

(2) Genève fait un commerce de montres qui va p année à plus d'un million. Les horlogers ne font pas d artifans ordinaires ; ce font, comme l'a dit l'auteur d fiècle de *Louis XIV*, des phyficiens de pratique. Les *Gr ham* et les *le Roi* ont joui d'une grande confidération ; M. *le Roi* d'aujourd'hui eft un des plus habiles mécha ciens de l'Europe. Les grands méchaniciens font aux fi ples géomètres ce qu'un grand poëte eft à un gramm rien.

(3) C'eft un français réfugié qui, par une honnête indu trie et par un travail eftimable, s'eft procuré une fortu de plus de deux millions. Prefque toutes les familles op lentes de Genève font dans le même cas. Les enfans d M. *Hervart*, contrôleur-général des finances fous le cardi nal *Mazarin*, fe retirèrent dans la Suiffe et en Allemagne avec plus de fix millions, à la révocation de l'édit de Nu tes. La Hollande et l'Angleterre font remplies de famille réfugiées qui, ayant tranfporté les manufactures, ont fai des fortunes très-confidérables dont la France a été pri vée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaifi dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions fi l'on établiffait en France la liberté de confcience, comme elle l'eft dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande dans le vafte empire de la Ruffie et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un defcendant de M *Hervart.*

(4) Quand les citoyens font convoqués, le premier fy dic les appelle *fouverains et magnifiques feigneurs.*

(5) I

(5) Les filets de *Saint Pierre.* Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné sur les descendans des *Scipions.*

(6) Le cardinal *Albéroni*, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de St. Marin en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre Urbin et Rimini. Elle conquit autrefois un moulin, mais craignant le sort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les Etats.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins et d'excellens potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grâce prévenante accordée à *Jacob*, et refusée à son frère le *pate pelu*; qu'on ne parlait que des supralapsaires, des infralapsaires, des universalistes, de la perception de DIEU différente de sa vision, de plusieurs autres visions; de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de *Vigilatius* et de *Jérôme*, et autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, et par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, et on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

EPILOGUE.

Je donnerai le ſixième chant dès que l'au
voudra bien m'en gratifier ; car il gratifie e
vend pas, quoi qu'en diſe l'ex-jéſuite *Patou*
dans un de ſes mandemens contre tous les
lemens du royaume, ſous le nom d'un ar
vêque, (1.) J'eſpère qu'alors ma fortune

(1) J. F. de *Montillet*, archevêque d'Aûch, ſigna
ſon palais archiépiſcopal, le 23 janvier 1764, un li
diffamatoire compoſé par *Patouillet* et conſorts. Ce li
fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'arche
à dix mille écus d'amende. Il eſt dit dans ce libelle (
35,) „ vos pères vous avaient appris à reſpecter les j
„ tes ; cette vénérable compagnie vous avait pris dan
„ ſein dès votre enfance, pour former vos cœurs et
„ eſprits par le lait de ſes inſtructions. Elle ceſſe d'ê
„ on leur ôte, en les rendant au ſiècle, le patrir
„ qu'ils y avaient laiſſé, etc. "

C'eſt-à-dire que *Patouillet* voulait bouleverſer la fa
des *Patouillets*, en demandant à partager, et ne ſe co
tant pas de ſa penſion.

Patouillet pourſuit humblement dans ſon palais ar
piſcopal (pag. 47) „ Quelle eſt la puiſſance qui a fr
„ ces coups inouïs ? C'eſt une puiſſance étrangère.
„ qui eſt allée bien au-delà des limites de ſa compéten

Ainſi, ſelon l'archevêque d'Auch, il faut excommu
tous les parlemens du royaume, les rois de France,
pagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, etc.
etc. „ Ces parlemens, ajoute-t-il, (pag. 48) ſont les
„ ennemis de deux puiſſances, qui, mille fois abattus
„ leur concert, toujours animés de la rage la plus
„ toujours attentifs à nous nuire, nous ont porté enfi
„ plus perçant de tous les coups.

Ainſi *Patouillet* fait dire à *Montillet* que les parle
ſont des ſéditieux qui ont nui à tous les évêques en
défeſant des jéſuites.

Notre imbécille *Montillet*
Devint ainſi le perroquet
De notre ſavant *Patouillet* ;
Mais on rabattit ſon caquet.

faite, comme celle de l'Homme aux quarante écus.

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes ; si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est par fois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

A l'égard de *Jean-Jacques*, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser par-tout où il a paru, puisque c'est un absurde raisonneur qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre JESUS-CHRIST, a imprimé aussi dans le même libelle que JESUS-CHRIST *est mort comme un Dieu :* puisqu'il est quelque-

Patouillet s'avise de parler de poësie dans son mandement. Il traite (pag. 13,) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeller mercenaire un homme qui dans ce temps-là même avait prêté généreusement au neveu de *J. F. Montillet* une somme considérable, en bon voisin : et le *J. F. Montillet* d'Auch est assez mal avisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi, quand au bout de trois ans la nièce de l'archevêque *J. F. Montillet* envoya son argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque *J. F. Montillet*, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : Monsieur, je vous demande très-humblement pardon d'avoir signé le libelle de *Patouillet* ect. ou bien : Monsieur, je suis un imbécille qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, et qui m'en suis rapporté à ce misérable *Patouillet* etc. ou bien : Monsieur, pardonnez à ma bêtise si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de *Patouillet*; ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur *Montillet* et *Patouillet*.

fois calomniateur, déclaré tel, et affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne le 25e juillet 1766, nous penſons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainſi les brouillons et les ingrats, et à écraſer les ſerpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à *Henri IV*, à *Louis XIV* et à la vérité dans tous ſes ouvrages. Nous avons beſoin d'un vengeur: il eſt juſte que celui qui a vécu avec la petite-fille de *Corneille* extermine les deſcendans des *Claveret*, des *Scudéri* et des d'*Aubignac*.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui ſe contredit à chaque page; un romancier qui croit éclipſer Télémaque en élevant un jeune ſeigneur pour en faire un menuiſier, et qui croit ſurpaſſer madame de *la Fayette* en feſant donner des *baiſers âcres* par une Suiſſeſſe à un précepteur ſuiſſe.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du ſiècle de *Louis XIV*, défigurent la langue françaiſe par un ſtyle barbare ou ampoulé, ou entortillé; ceux qui parlent

poétiquement de physique; ceux qui dans les choses les plus communes prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable *Racine;* ceux qui se croient des *Tite-Live* pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous apprendre des faits; ceux qui, inconnus au barreau, publient les recueils de leurs plaidoyers inconnus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes argumens, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles et les plus sottes; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire, comme on vend des merceries dans une boutique, et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé, sans avoir jamais pu rien produire de supportable; ceux qui...... On aurait plutôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excrémens du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût et qui proscrive le mauvais, qui puisse donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver? qui sera assez

éclairé et courageux ?... Ah ! si M. l'abbé *vct*, notre cher compatriote, pouvait pr cette peine ! mais il est trop vieux, et l'ex-j *Nonotte* (2) infecte impunément notre Fra Comté.

Fait à Besançon le 25. mars

(2) Nous commençons pourtant à espérer que *Noi* décrassera. Un magistrat de notre ville se trouva ce passés dansant en veste et en culotte déchirée ave filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin réprimandé les deux filles ; elles ont répondu qu'el vaient pris pour un singe. A l'égard de *Patouillet*, a rien à espérer de lui ; le maraut a pris son pli. lité de Franc-Comtois, je ne cherche pas les exp délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot pro quelquefois nécessaire, quoique la métaphore ait se mens.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé *Prost* in dans la sainte banqueroute de frère *la Valette*, (*) *Prost* est retiré à Dole sous le nom de *Rotalier* ; il fait son marché avec tous les épiciers de la province leur vendre ses remarques sur le pontificat de *Grégoi* de *Jean XII*, d'*Alexandre VI* ; sur l'ulcère malin dor *X* fut attaqué dans le périnée ; sur la liberté d'indi ce, l'optimisme, Zaïre, Tancrède, Nanine, Méro siècle de *Louis XIV* et la princesse de Babylone. pourrons joindre ici frère *Prost* dit *Rotalier* à frère *l* et à frère *Patouillet*, quand nous serons de loisir, nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous gions *Cogé* et *Larcher*, et *Guyon*, et les grands h attachés à la secte des convulsionnaires, de qui les donnent des convulsions. Nous sommes justes, nous n acception de personne.

Bos, asinusve fuat, nullo discrimine habemus.

(*) On ne sait pas de quelle banqueroute parle i C.. avocat de Besançon, auteur de cet épilogue, révérend père *la Valette*, ou frère *la Valette* (comm voudra) a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei glo* l'une à la Guadeloupe ou Guadaloupe, l'autre à Lon

FIN.

LA FETE
DE BELLEBAT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE lettre contient la description d' fête donnée à Bellébat chez M. le marquis d *Livri*, en 1724.

Le curé de Courdimanche, dans la de qui le château de Bellébat est situé, un fort bon homme, à demi-fou, qui se de faire des vers et de bien boire, et se p de bonne grâce aux plaisanteries dont rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête où se t vaient un grand nombre de jeunes fem , et dans la description adressée à une prin jeune et qui n'était point mariée, est un de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne sont pas de M. de *Voltaire*, et ceux qui lui ap partiennent sont faciles à distinguer.

Le divertissement intitulé *l'Hôte et l'Hôtesse*, a été composé pour une fête que MONSIEUR devait donner à la Reine, à Brunoi, en 17

LA FETE DE BELLEBAT.

A SON ALTESSE SERENISSIME MADEMOISELLE DE CLERMONT.

1725.

Les citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertiſſemens et de leurs fêtes ; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaiſirs. Bien différens en cela de M. votre frère aîné, (1) qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous ſommes tous devenus ici poëtes et muſiciens, ſans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand-homme qui excelle en ces deux genres ; c'eſt le curé de Courdimanche : ce bon homme a la tête tournée de vers et de muſique ; et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de *Vertamont.* (2) Nous le couronnâmes poëte hier en cérémonie dans le château de Bellébat ; et nous nous flattons que le bruit de cette fête magnifique excitera par-tout l'émulation, et ranimera les beaux arts en France.

(1) M. le Duc, premier miniſtre.

(2) C'était un chanſonnier du pont-neuf ; très-célébre alors, comme le *ſavoyard*, dont parle *Boileau*, l'avait été de ſon temps. Depuis les chanſonniers ont quitté le pont-neuf pour le théâtre de l'opéra-comique.

On avait illuminé la grand'ſalle de Bell au bout de laquelle on avait dreſſé un trô une table de lanſquenet ; au - deſſus du pendait à une ficelle imperceptible une g couronne de laurier, où était renferme petite lanterne alumée, qui donnait à la cou un éclat ſingulier. Monſeigneur le com *Clermont* et tous les citoyens de Bellébat é rangés ſur des tabourets ; ils avaient tou branches de laurier à la main, de belles taches faites avec du charbon, un bonn papier ſur la tête, fait en forme de p ſucre ; et ſur chaque bonnet on liſait en g lettres le nom des plus grands poëtes de quité. Ceux qui feſaient les fonctions de gr maitres des cérémonies avaient une couron laurier ſur la tête, un bâton à la main, et é décorés d'un tapis vert, qui leur ſervait de m

Tout étant diſpoſé, et le curé étant dans une caléche à ſix chevaux, qu'on ava voyée au-devant de lui, il fut conduit à ſon Dès qu'il fut aſſis, l'orateur lui prononça, noux, une harangue dans le ſtyle de l'acadé pleines de louanges, d'antithèſes et de nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges l'air d'un homme qui ſait bien qu'il en m encore davantage : car tout le monde n'eſ de l'humeur de notre reine, (3) qui hai

(3) *Malle Leczinski* qui venait d'épouſer *Louis XV* demoiſelle de *Clermont* était ſurintendante de la mai

louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles; les chœurs allèrent à merveille, et la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les assistans ni le curé ni l'auteur n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien sentir l'agrément : les projets et les préparatifs de ces divertissemens sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne et le récit souvent ennuyeux.

Ainsi dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons l'heureux jour
Où nous reverrons le séjour
De cette reine aimable et bienfesante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour;
Le plaisir de vivre à sa cour.
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitans de Courdimanche vinrent en cérémonie le haranguer. *Voltaire* porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT *de Courdimanche chante.*

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche;
A le couronner qu'on se prépare,
De pampre en attendant la tiare.

(*on met une couronne sur la tête du curé.*)

LE CHOEUR *chante.* (4)

Que l'on doit être
Content d'avoir un prêtre,
Qui fait de si beaux vers !
Qu'on applaudisse
Sans cesse à ses nouveaux airs,
A ses concerts !
Qu'à l'église il nous bénisse;
Qu'à table il nous réjouisse;
Que d'un triomphe si doux
Tous les curés soient jaloux.

Mène-t-on dans le monde une vie (5)
Qui soit plus jolie
Qu'à Bellébat ?
Ce curé nous enchante :
Lorsqu'à table il chante
On croirait être au sabbat.
Le démon poëtique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien grasse
A ce pasteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit sa gloire, (6)
Tous les buveurs on lui voit terrasser;
Mais il ne veut, pour prix de sa victoire,
Que le bon vin que Livry (7) fait verser.

(4) Sur un air de l'opéra de *Thésée.*
(5) Sur l'air des *vieillards de Thésée.*
(6) Sur l'air : *Au généreux Roland, etc.*
(7) Le marquis de *Livry*, premier maître d'hôtel du roi, qui était de la fête.

On vient pour l'admirer des quatre coins du monde;
On quitte une brillante cour;
Par-tout à sa santé chacun boit à la ronde;
Mais qui peut voir sa face rubiconde
Voit sans étonnement l'excès de notre amour.
Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs;
Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il est permis de manger votre éclanche. (8)
(*une nymphe lui présente un verre de vin.*)

UN HABITANT *chante.*

Versez-lui de ce vin vieux,
Silvie,
Versez-lui de ce vin vieux;
Encore un coup, je vous prie,
L'amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préside;
Le curé de ce lieu joyeux
Est le druïde;
Honneur, cent fois honneur
A ce divin pasteur:
Le plaisir est son guide;
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.
(9) Où trouver la grâce du comique?
Un style noble et plaisant,
Et du grand et sublime tragique
Le récit tendre et touchant?

(8) Mets que le curé vantait beaucoup.

(9) Sur l'air : *Le pays de Cocagne*, d'une comédie de *le Grand.*

Voltaire a-t-il tout cela dans ſa manche ?
Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

En fait de cette douce harmonie
Qui charme et ſéduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie,
Qui doit paſſer pour vainqueurs ?
Entre Miguel et Lulli le choix penche;
Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche,
O que c'eſt un homme divin !

Sa ménagère eſt fraîche et blanche;
Salut au curé de Courdimanche;
Sûr d'une ſoif que rien n'étanche,
Il viderait cent brocs de vin;
Salut au curé de Courdimanche :
O que c'eſt un homme divin !

Du pain bis, une ſimple éclanche;
Salut au curé de Courdimanche;
Maigre ou gras, bécaſſine ou tanche,
Tout eſt bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche;
O que c'eſt un homme divin!

Des vers il en a dans ſa manche;
Salut au curé de Courdimanche;

Aucun repas ne se retranche ;
En s'éveillant il court au vin ;
Salut au curé de Courdimanche ;
O que c'est un homme divin!

(La scène change et représente l'agonie du curé de Courdimanche : il paraît étendu sur un lit.)

CHOEUR.

Ah ! notre curé
S'est bien échaudé,
Fesant sa lessive. (10)

Ah notre curé
Est presque enterré
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (*bis.*)
La pauvre Bacarie
A brûlé son...

LE CHOEUR *l'interrompant.*

Ah ! notre curé etc.

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit
Que le curé lui-même
Avait brûlé son...

LE CHOEUR *l'interrompant.*

Ah ! notre curé etc.

(10) Il lui était tombé sur les jambes une chaudière d'eau bouillante. On le suppose si incommodé qu'il est à l'extrémité.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

CURÉ de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
Enterré, confessé, baptisé votre monde;
Après tant d'*oremus* chantés si plaisamment,
Après cent *requiem*, entonnés si gaîment,
Pour nous, je l'avoûrai, c'est une peine extrême,
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
Mais tout passe et tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort. (11)
Le petit-père André n'est plus qu'un peu de cendre;
Frère Fredon n'est plus; Diogène, Alexandre,
César, le poëte Roi, la Fillon, Constantin,
Abraham, Brioché, tous ont même destin.
Ce cocher, si fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux esprits, père du vaudeville,
Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
Près saint Eustache encore est pleuré du quartier.
Vous les suivrez bientôt; c'est donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien.
Mais qui peut, entre nous, garder son innocence?
Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence?
Combien en a-t-on vu jusqu'aux pieds des autels
Porter un cœur pétri de penchans criminels;
Dans ce tribunal même où par des lois sévères
Des fautes des mortels ils sont dépositaires,

(11) *Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.* Vers de *Corneille* dans Bérénice.

Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
Et commettre la chose, alors qu'ils l'écoutaient!
Combien n'en vit-on pas, dans une sacristie,
Conduire une dévote avec hypocrisie,
Et sur un banc trop dur, travaillez en ce lieu,
A faire à son prochain des serviteurs de DIEU!

Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par son pouvoir aimable;
Que digne imitateur des saints du premier temps;
Vous ayez pu dompter la révolte des sens:
Vous viviez en châtré; c'est un bonheur extrême:
Mais ce n'est pas assez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce sentiment, cette ivresse du cœur,
La charité, mon fils! le chrétien vit par elle:
Qui ne sait point aimer n'a qu'un cœur infidelle,
La charité fait tout; vous possédez en vain
Les mœurs de nos prélats, l'esprit d'un capucin;
D'un cordelier nerveux la timide innocence;
La science d'un carme avec sa continence;
Des fils de Loyola toute l'humilité,
Vous ne serez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort suprême;
Pour mieux savoir aimer, haïssez-vous vous-même.
Faites-nous humblement un exposé succint
De cent petits péchés dont vous fûtes atteint;
Vos jeux, vos passe-temps, vos plaisirs et vos peines,
Olivette, Amauri, (12) vos amours et vos haines;
Combien de muids de vin vous vidiez dans un an;
Si Brunelle avec vous a dormi bien souvent.

(12) Allusions à des anecdotes particulières de la vie du curé.

Après que vous aurez aux yeux de l'affemblée
Etalé les péchés dont votre ame eft troublée ;
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés et faire un teftament.
Bellébat perd en vous fes plaifirs et fa gloire :
Il lui faut un poëte et des chanfons à boire ;
Il ne peut s'en paffer ; vous devez parmi nous
Choifir un fucceffeur qui foit digne de vous.
Il fera votre ouvrage, et vous pourrez le faire
De votre efprit charmant unique légataire.
Tel Elie autrefois, loin des profanes yeux
Dans un char de lumière emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Confolait Elifée qui lui fervait de page ;
Et dans un teftament qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laiffa fon efprit.

Afin de foulager votre mémoire ufée,
Nous ferons en chanfons une peinture aifée
De cent petits péchés que peut faire un pafteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANS *de Bellébat chantent,*

Air du *Confiteor.*

VOUS prenez donc congé de nous,
En vérité c'eft grand dommage ;
Mon cher curé, difpofez-vous
A franchir gaîment ce paffage.
Hé quoi vous réfiftez encor !
Dites votre *Confiteor.*

Lorſque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor ſous-diacre.
Un beau jour de Quaſimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en ſouviendrait-il encor ?
Dites votre *confiteor.*

Nous vous avons vu pour Catin
Abandonner ſouvent l'office ;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chu dans le fond du précipice ;
Mais parbleu vous étiez au bord :
Dites votre *confiteor.*

Vos ſens de Brunelle enchantés
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne ſoit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor :
Dites votre *confiteor.*

Vous avez renverſé ſur cu
Plus de vingt tonneaux par année,
Tout Courdimanche eſt convaincu
Que Toinon fut plus renverſée.
Pour les muids de vin, paſſe encor :
Dites votre *confiteor.*

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous, comme en chaire ?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordelière ;
Mais tout ce qui luit n'eſt pas or :
Dites votre *confiteor.*

Élève et quelquefois rival
De l'abbé de Pure et d'Horace,
Du fond du confeffionnal,
Quand vous grimpez fur le Parnaffe,
Vous vous croyez fur le Thabor:
Dites votre *confiteor.*

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme;
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'eft pour le falut de votre ame:
C'eft pour vous de grâce un tréfor:
Dites votre *confiteor.*

Après la confeffion LE BEDEAU *chante*

Gardez tous un filence extrême,
Le curé fe difpofe à vous parler lui-même;
Pour donner plus d'éclat à fes ordres derniers
Il a fait affembler ici les marguilliers.
Ecoutez comme on carillonne;
Du bruit des cloches Beffébat réfonne;
Il touffe, il crache, écoutez bien;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ *chante d'un ton entre-coupé.*

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pafteur;
J'ai fu boire, chanter et plaire,
Toutes mes brebis contenter;
Mon fucceffeur fera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU *chante.*

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il ſoit célébré.
Eſt-il pour nous une gloire plus grande ?
L'auteur de d'Oedipe eſt devenu curé.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende etc.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaiſir Bellébat reconnaiſſe
De ce curé le digne ſucceſſeur ;
Il faut toujours dans la paroiſſe
Un grand poëte avec un grand buveur,

(*à Voltaire.*)

Que l'on béniſſe
Le choix propice,
Qui du paſteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire et qu'il ſoit célébré etc.

(*Madame la marquiſe de Prie préſente à Voltaire une couronne de laurier et l'inſtalle en chantant.*)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même ;
Reçois ce don précieux ;
Je te le donne
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANS *de Bellébat chantent.*

Dans cet auguſte jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, etc.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, etc.

(*on annonce au coadjuteur ſes devoirs.*)

Du poſte où l'on t'introduit:
Connais bien toutes les charges;
Il faut des épaules larges,
Grand'ſoif et bon appétit.

(*l'on répète.*)

Du poſte etc.

(*on fait le panégyrique du curé comme s'il était mort*

UN CHORIPHÉE *chante.*

Hélas! notre pauvre ſaint,
Que DIEU veuille avoir ſon ame;
Pain, vin, jambon, fille ou femme,
Tout lui paſſait par la main.

LE CHOEUR.

Hélas! etc.

LE CHORIPHÉE.

Il eut cru taxer les Dieux
D'une puiſſance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé de vin vieux.

LE CHOEUR *répète.*

Il eut cru etc.

LE CHORIPHÉE.

Tout Courdimanche en discord
Menaçait d'un grand tapage ;
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHOEUR.

Tout Courdimanche etc.

LE CHORIPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit son bréviaire ;
Lui courait au vin d'abord.

LE CHOEUR.

Quand l'orage etc.

LE CHORIPHÉE.

Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence ;
S'il prêchait la pénitence
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.

Bon homme, etc.

DEUX JEUNES FILLES *chantent* :

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les jeux, l'amour
Suivent Voltaire en ce jour ;

Déjà nos mères
Sont moins févères :
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureufe terre,
C'eft à Voltaire
Que tout eft dû !

LE CHOEUR.

Que nos prairies etc.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit ;
Un cœur fauvage
Par lui s'adoucit ;
Fille trop fage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies etc.

(*remercîment de Voltaire au curé.*)

CURÉ, dans qui l'on voit les talens et les
La gaîté, la douceur et la foif éternelle
Du curé de Meudon qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire eft immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talens, votre efprit, ces dons d'un dieu pro
C'eft le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à réfigner.
Puiffe votre carrière être encor longue et bell
Vous formerez en moi votre heureux fucceffeu
Je ferai dans ces lieux votre coadjuteur,
Par-tout hors auprès de Brunelle.

LE CHOEUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur!

(*à monseigneur le comte de Clermont.*)

ens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnaisse
Pour le coq de notre paroisse;
ıe ton frère, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France;
ı'on chante si l'on veut, sa vertu, sa prudence;
ɔi seul dans Bellébat rempliras nos désirs:
ı peut par-tout ailleurs célébrer sa justice;
ɔus ne voulons ici chanter que nos plaisirs;
ıi pourrait mieux que toi commencer cet office?

(*à M. de Billy son gouverneur.*)

lly, nouveau Mentor, bien plus sage qu'austère,
De ce Télémaque nouveau;
Si pour éclairer sa carrière,
ı main de la raison lui montre le flambeau,
flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire:
ıin d'éteindre ses feux, ose en brûler encore;
que jamais sur-tout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque et le Mentor.

(*au seigneur de Bellébat.*)

Duchy, maître de la maison,
Vous me paraissez franc, vrai, sans façon,
rès-peu complimenteur, et je vous en révère:
ı louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux,
lez, ne craignez rien des transports de ma lyre:
vous estimerai, mais sans vous en rien dire;
C'est comme il faut vivre avec vous.

(*à M. de Mont-Chesne.*)

Continuez, Monsieur : avec l'heureux talent
D'être plaisant et froid, sans être froid plaisant,
De divertir souvent, et de ne jamais rire ;
Vous savez railler sans médire ;
Et vous possédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, et toujours contredire.

(*à Madame de Mont-Chesne.*)

Vous, aimable moitié de ce grand disputeur,
Vous, qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites
Vous, de qui l'on estime et l'esprit et le cœur,
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites;
Jouissez du plaisir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont son esprit abonde ;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(*à Madame la marquise de Prie.*)

De Prie, objet aimable et rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide !
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant !
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne ?
Vous connaissez Alain, ce poete fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux ;
Mais il dormait, et la faveur fut vaine.

Vous me pourriez payer d'un prix plus doux:
Et si votre bouche vermeille
oit quelque chose aux vers que je chante pour vous,
N'attendez pas que je sommeille.

(à M. de Baye, frère de Mme de Prie.)

ous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge;
ous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Sur-tout n'ayez jamais d'humeur;
Vous plairez quand vous voudrez plaire:
D'ailleurs imitez votre frère;
is hélas! qui pourrait imiter votre sœur?

(à M. le duc de la Feuillade.)

Vous avez, jeune la Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt;
Ce don qui toujours persuade,
Et qui plaît sur-tout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne
avoir su mal user d'un talent si parfait;
'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une si belle enseigne.

(à M. de Bonneval.)

vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux!
ous écrivez souvent sous l'aimable de Prie;
vous avez des vers le talent gracieux:
nsi diversement vous passez votre vie
A parler la langue des Dieux.
rtagez avec moi ce brin de ma couronne;
Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux:
! si ce mieux venait, je jure par les cieux
ne le partager jamais avec personne.

(*à M. le président Hénault.*)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtisan :
En Apollon, vous êtes mon confrère;
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire;
Vif sans emportement, complaisant sans fadeur :
Homme d'esprit sans être auteur,
Vous présidez à cette fête;
Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

(*à MM. le marquis et l'abbé de Livry.*)

Plus on connaît Livry, plus il est agréable.
Il donne des plaisirs et toujours il en prend;
Il est le Dieu du lit et celui de la table.
Son frère, (13) en tapinois, en fait bien tout autant;
Et sans perdre de sa prudence,
Lorsqu'avec des buveurs il se trouve engagé,
Il soutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Eglise de France.

(*à M. Delaistre.*)

Doux, sage, ingénieux, agréable Delaistre,
Vous avez gagné mon cœur,
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon estime envers vous à l'instant va paraître;
Je vous fais mon enfant de chœur.

(13) L'abbé de *Livry*, ambassadeur en Portugal, en Espagne, et en Pologne.

LE CHOEUR *chante.*

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur ;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraiſſer ſon paſteur.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Haut le pied, Coadjuteur.

LE COADJUTEUR *chante.*

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable et ſans humeur ;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroiſſe, et mon cœur.
Haut le cul, belle ménagère ;
Haut le cul, Coadjuteur.

L'évêque le plus auſtère,
S'il viſitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère ;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHOEUR *chante.*

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus ;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère :
Que de biens ſont attendus !

Des jeux l'efcorte légère,
Sous ce digne fucceffeur,
De la raifon trop auftère
Délivrera notre cœur:
Haut le pied, bonne ménagère;
Célébrez votre bonheur.

Raifon, dont la voix murmure
Contre nos tendres fouhaits,
Par une trifte peinture
Des cœurs tu troubles la paix.
Ils peignent d'après nature;
Nous aimons mieux leurs portraits.

FIN.

LA BASTILLE. (1)

Or ce fut donc par un matin ſans faute,
Un beau printemps un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en ſurſaut m'éveilla.
Un mien valet qui du ſoir était ivre :
Maître, dit-il, le Saint-Eſprit eſt là ;
C'eſt lui ſans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens.
Et moi de dire alors entre mes dents :
Gentil puîné de l'Eſſence ſuprême,
Beau Paraclet, ſoyez le bien venu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ?

En achevant ce diſcours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Eſprit ſaint oiſeau tendre et fidelle ;
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monſtres crochus que l'enfer a formés :
L'un près de moi s'approche en ſycophante ;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.

Mon fils, dit-il, la cour fait vos mérites ;
On priſe fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, et vos galans écrits ;
Et comme ici tout travail a ſon prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaiſſance,
Veut de vos ſoins vous donner récompenſe ;
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ſes châteaux.

Les gens de bien qui font à votre porte
Avec refpect vous ferviront d'efcorte ;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.

Trigand, lui dis-je, à moi point ne s'adreffe
Ce beau début; c'eft me jouer d'un tour;
Je ne fuis point rimeur fuivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princeffe ;
Et fi tout bas je forme des fouhaits,
C'eft que d'iceux ne fois connu jamais.
Je les refpecte; ils font Dieux fur la terre;
Mais ne les faut de trop près regarder ;
Sage mortel doit toujours fe garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi :
Dites-lui fort que je le remercie
De fon logis; c'eft trop d'honneur pour moi;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je fuis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un fort tranquille :
Mes biens font purs, mon fommeil eft facile,
J'ai le repos; les rois n'ont rien de mieux.

J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces Meffieurs, d'un air doux et bénin,
Obligeamment me prirent par la main :
Allons, mon fils, marchons : fallut fe rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,

Ca

Que Dieu vous gard' d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aifes, commodités:
Jamais Phébus, dit-il, dans fa carrière,
De fes rayons n'y porta la lumière:
Voyez ces murs de dix pieds d'épaiffeur;
Vous y ferez avec plus de fraîcheur:
Puis me fefant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la ferrûre,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté;
C'eft, me dit-il, pour votre fûreté.

Midi fonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'eft délicate, ni forte;
De ce beau mets je n'étais point tenté:
Mais on me dit: c'eft pour votre fanté,
Mangez en paix, ici rien ne vous preffe.

Me voici donc en ce lieu de détreffe,
Embaftillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid;
Trahi de tous, même de ma maîtreffe.

O Marc René, (2) que Caton le cenfeur
Jadis dans Rome eût pris pour fucceffeur,
Marc René, de qui la faveur grande
is ici-bas tant de gens murmurer;
›s beaux avis m'ont fait claquemurer;
ue quelque jour le bon Dieu vous le rende!

FIN.

DUO.

Que les fleurs parent nos têtes :
Que les plus aimables fêtes
Soient l'ornement de leur cour.
Fuyez nuit obſcure,
Que les feux de l'amour
Allument dans ce ſéjour
Une clarté plus pure
Que le flambeau du jour.

UNE VOIX SEULE.

Air.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente.
Vos attraits en font tout le prix,
De vos yeux l'aimable pouvoir
De la paix de nos cœurs a troublé l'innocence :
Nous vous aimons ſans eſpérance ;
Nous jouiſſons du moins du bonheur de vous voir ;
C'eſt notre unique récompenſe.

DEUX VOIX.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente
Vos attraits en font tout le prix.

LA MORT

DE MADEMOISELLE

LE COUVREUR,

CELEBRE ACTRICE.

1730.

Que vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !
Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je ! c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs !
Tu meurs, on sait déjà cette affreuse nouvelle ;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier en pleurant, Melpomène n'est plus.
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde, ils soupiraient p
Je les ai vu soumis, autour d'elle empressés:
Sitôt qu'elle n'est plus elle est donc criminelle!
Elle a charmé le monde; et vous l'en punissez!
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes: (a)
Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint-Denis; oui, c'est là que j'adore
Tes talens, ton esprit, tes grâces, tes appas:
Je les aimai vivans; je les encense encore;
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire;
Et les Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que les tyrans, vous avez su chasser
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addisson,
Et la charmante Ophils, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:

(a) Elle est enterrée sur le bord de la Seine, près pont royal.

Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros. (1)
Quiconque a des talens à Londre est un grand homme.
L'abondance et la liberté
Ont après deux mille ans chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
Dieu ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens ?

(1) Après ce vers :

Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros,

on lisait ceux-ci dans une édition de 1738.

Le génie étonnant de la Grèce et de Rome,
Enfant de l'abondance et de la liberté,
Semble après deux mille ans chez eux ressuscité.
O toi, jeune Sallé, (*) fille de Terpsicore,
Qu'on insulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux succès, reçois avec mes vœux
Les applaudissemens d'un peuple respectable ;
De ce peuple puissant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux beaux arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, etc.

(*) Mlle *Sallé*, célèbre danseuse de l'opéra de Paris, était alors en Angleterre.

LA POLICE

SOUS

LOUIS XIV. (*)

Le grand art de régner eſt le premier des arts ;
Il ne ſe borne point aux fatigues de Mars ;
Il n'eſt point renfermé dans le ſoin politique
D'abaiſſer la fierté d'un voiſin tyrannique,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi.
Le devoir d'un monarque eſt de régner chez ſoi;
D'y former un Etat redoutable et tranquille,
De rendre heureux ſon peuple en le rendant docile:
C'eſt ainſi que Louis ſut paſſer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait ſur un trône environné d'abymes,
De débris, de tombeaux, de meurtres, et de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos diviſions,
Aux cris de la diſcorde, au bruit des factions.
Il parut, il fut ſage, et l'Etat fut paiſible.
La diſcorde à ſon joug ſoumit ſa tête horrible,
Et la confuſion fit ſilence à ſa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ſes droits.
Le magiſtrat fut juſte, et l'Egliſe fut ſainte ;
Paris vit proſpérer dans ſon heureuſe enceinte
Des citoyens ſoumis, au travail aſſidus,
Qui reſpectaient les grands, et ne les craignaient plus.
La règle avec la paix ſous des abris tranquilles,
Aux arts encouragés aſſura des aſiles.

(*) On croit que cette pièce a concouru pour le prix de l'académie françaiſe.

L'orphelin fut nourri, le vagabond fixé;
Le pauvre, oisif et lâche; au travail fut forcé;
Et l'heureuse industrie amenant l'abondance,
Appella l'étranger qui méconnut la France:
L'étranger étonné qui, prompt à s'irriter,
Fut jaloux de Louis, et ne put l'imiter.
Ainsi quand du très-haut la parole féconde,
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde;
Il en fixa la borne, il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière et ces globes errans;
De l'immense Saturne il ralentit la course;
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse;
De la Lune à la Terre assura les secours;
Distingua les climats, et mesura les jours.
Il dit à l'Océan, que ton orgueil s'abaisse;
Que l'astre de la nuit te soulève et t'affaisse:
Il dit aux flancs du Nord, enfantez les Autans;
Aux eaux du ciel, tombez, fertilisez les champs;
Et que tantôt liquide, et tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie.
Il dit, et tout fut fait, et dès ces premiers temps,
Toujours indestructible en ses grands changemens,
La nature entretient, à son maître fidelle,
D'élémens opposés la concorde éternelle.
Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvres divins
Les faibles monumens des efforts humains,
Sous un roi bienfesant parcourons cette ville
Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.
Quelle ame incessamment conduit ce vaste corps?
Quelle invisible main présida à ces ressorts?
Quel sage a su plier à nos communs services
Nos besoins, nos plaisirs, nos vertus, et nos vices?

Pourquoi ce peuple immenſe, avec ſécurité
Vit-il ſans prévoyance et ſans calamité?
L'aſtre du jour à peine a fini ſa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe, avec ordre me luit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
L'aurore ouvre les cieux, le beſoin ſe réveille,
Il appelle à grands cris le travail qui ſommeille;
Vertumne avec Pomone apporte au point du jour
Les fruits prématurés hâtés par leur amour.
Ces rivages pompeux qui reſſerrent ces ea
Sont couverts en tout temps des tréſors des d
Ici l'or qu'on filait s'étend ſous le marteau;
La main de l'artiſan lui donne un prix nouveau;
La vanité des grands, le luxe, la molleſſe,
Nourriſſent des petits l'infatigable adreſſe.
Je vois tous les talens, par l'eſpoir animés,
Noblement ſoutenus, ſagement réprimés:
L'un de l'autre jaloux, empreſſés à ſe nuire,
L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire;
Un ſage les modère, et de leurs factions
Fait au bonheur public ſervir les paſſions.
Mais ce n'eſt pas aſſez qu'un ſage ſoit utile;
Le magiſtrat français doit penſer en édile;
Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
Que le ciel fit en tout l'exemple des humains.
C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes,
Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes;
De transporter les flots des fleuves captivés,
Sur cent arcs triomphaux juſqu'au ciel élevés;
Rome en grands monumens de tous côtés féconde,
Donna des lois, des arts, et des fêtes, au monde;

L'ùnivers enchaîné dans un heureux loisir,
Admira les Romains jusqu'au sein du plaisir.
Paris ne cède point à l'antique Italie;
Chaque jour nous rassemble aux temples du génie,
A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
A ces combats d'esprits qui polissent les mœurs:
Pompe digne d'Athée où tout un peuple abonde,
Ecole des plaisirs, des vertus, et du monde.
Plus loin la presse roule, et notre œil étonné,
Y voit un plomb mobile en lettres façonné,
Mieux que chez les Chinois, sur des feuilles légères,
Tracer en un moment d'immortels caractères.
Protégez tous ces arts, ô vous, soutiens des lois,
Ministres confidens ou précepteurs des rois;
Méritez que vos noms soient écrits dans l'histoire
Par la main des talens, organes de la gloire.
Colbert et Richelieu, les palmes dans les mains,
De l'immortalité vous montrent les chemins.
Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
Successeur généreux du prudent La Reynie,
A qui Paris doit tout, et qui laisse aujourd'hui
Pour le bien des Français deux fils dignes de lui.
Ma voix vous nommerait, vous, dont la vigilance
Etend des soins nouveaux sur cette ville immense;
Si vos jours consacrés au maintien de nos lois
Vous laissaient un moment pour entendre ma voix;
J'oserais, emporté par une heureuse ivresse,
De mon roi bienfesant célébrer la sagesse;
Mais l'éloge est pour lui, malgré son bruit flatteur,
La seule vérité qui déplaise à son cœur.

FIN.

SUR LA CAMPAGNE

D'ITALIE.

1734.

Au pied de ces monts redoutables
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats, près des rives aimables
Où tous ses trésors sont ouverts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux,
A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
De la cour de Louis l'éclatante jeunesse
Part du sein des plaisirs qu'elle aime et qu'elle a fui;
Voyageurs sans regrets, et guerriers sans faiblesse,
Elevés comme Achille, ils volent comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la molesse,
Au carnage où l'honneur les appelle aujourd'hui.

Le monarque des monts, l'héritier d'Amedée
Voit naître un camp superbe, où s'élève l'appui
Dont sa valeur est secondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue du vengeur foudroie en Italie
L'aigle impérieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.

Villars couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis ſa carrière,
Voit encor les dangers, et franchit la barrière.
Eugène eſt au conſeil; et Villars au combat,
Sous d'éternels lauriers blanchit ſa tête altière:
Et ſon triomphe illimité
Met au rang des vaincus l'âge qu'il a dompté.
Au réveil ſoudain de la France
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille, et Madrid
Voit le triple ſerment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance;
l'aigle ſur ſa proie, où le vainqueur s'élance
Jette un dernier regard dont l'Europe ſourit.
Déjà ſur les rives ſanglantes
On voit ſes ſujets dépouillés
Echapper en tremblant aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laiſſe encor des traits
Dont Milan frappé doit ſe rendre.
Tortone et ſes rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont pâlit Mantoue au fond de ſes marais.

Rappellé des climats de l'Ourſe,
Le Germain n'ira plus, négligeant ſes confins,
Soulever l'étranger, et ralentir la courſe
D'un roi ſoutenu par nos mains.
Un peuple au fond du Nord fameux par ſes orages,
Malheureux par ſa liberté,
Des Dieux et des Bourbons recueillant les ſuffrages,
Donnait les ſiens à l'équité.

Vienne pour ſon idole arrachant des hommages,
S'élève en ſouverains, et dicte un nouveau choix;
Ses ſons tumultueux ſont différens des nôtres;
L'art de faire des rois ſans en détrôner d'autres,
N'eſt pas connu de tous les rois;
Ces traits conſacrés par la gloire
Des beaux jours de Louis commencèrent l'hiſtoire;
Combattre, conquérir, et donner des Etats,
Eſt le triomphe qui le flatte;
Le moment où ſon régne éclate
Eſt le moment qui fait des potentats.

FIN.

APOLOGIE

DE LA FABLE.

ÂVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,
numens du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle;
is savez animer l'air, la terre, et les mers;
Vous embellissez l'univers.
arbre à tête longue, aux rameaux toujours verds,
C'est Atys aimé de Cybèle:
précoce Hyacinthe est le tendre mignon
: sur ces prés fleuris caressait Apollon.
re avec le Zéphyre a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
; baisers de Pomone on voit dans ce vallon
fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
: montagnes, ces bois, qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
cerf aux pieds légers est le jeune Actéon:
chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
le soleil se couche, il dort avec Thétis:
je vois de Vénus la planète brillante,
st Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
pôle me présente Andromède et Persée;
ırs amours immortels échauffent de leurs feux
; éternels frimats de la zône glacée.
›ut l'Olympe est peuplé de héros amoureux.

Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plaît dans ſa théologie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs et planant ſur les flots !
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de ſaint Antoine et le chien de ſaint Roch,
Vos reliques, vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule, et la craſſe du froc;
Mettez la Fleur des ſaints à côté d'un Homère:
Il ment, mais en grand-homme; il ment, mais il ſait plaire;
Sottement vous avez menti.
Par lui l'eſprit humain s'éclaire;
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe,
Ils ſont païens à l'opéra.
L'almanach eſt païen; nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des dieux que Rome avait connus;
C'eſt Mars et Jupiter, c'eſt Saturne et Vénus,
Qui préſident au temps, qui font nos deſtinées:
Ce mélange eſt impur, on a tort; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellégrin,
Le matin catholique, et le ſoir idolâtre,
Déjeûnant de l'autel, et ſoupant du théâtre.

FIN.

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon efprit abattu, triftement éclairé,
Contemple avec effroi la funefte peinture
Des maux dont gémit la nature:
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré;
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'eft emparé.
Je dis au mont Etna: pourquoi tant de ravages,
Et ces fources de feu qui fortent de tes flancs?
Je redemande aux mers tous ces triftes rivages
Difparus autrefois fous leurs flots écumans;
Et je dis aux tyrans:
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans.
Enfin lorfque j'envifage
Dans ce malheureux féjour,
Quel eft l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi fuprême eft qu'on fouffre et qu'on meure;
Je pleure.

Mais lorfque fur le foir avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins
Dont monfieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand, loin des fripons et des fots,
La gaité, les chanfons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un fouper délectable;
Quand, fans regretter mes beaux jours,
J'apiaudis aux nouveaux amours

De Cléon et de sa maîtresse;
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse,
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits:
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui soufflent dans Paris vainement agité
Des inimitiés infernales,
Et versent leur poison sur la société:
L'infame calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales:
On me parle souvent du Nord ensanglanté;
D'un roi sage et clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sureté;
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure:
Je pleure.

Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser;
Si par fois pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits;
Je ris.

Il le faut avouer: telle est la vie humaine:
Chacun a son lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amusemens.
De cinq sens, tout au plus, malgré moi je dépends:
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine,
Nous serons tous un jour des esprits glorieux,
Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine.
La nature change à nos yeux;
Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

FIN.

L'HOTE

ET

L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

1776.

[illegible]

[illegible]

LETTRES

A M. DE CROMOT,

Surintendant des finances de MONSIEUR, *frère du Roi, qui avait demandé à M. de Voltaire un petit divertissement pour la fête que* MONSIEUR *a donnée à la Reine, à Brunoi, en 1776.*

LETTRE PREMIERE.

Ferney, 20 septembre 1776.

MONSIEUR,

En me donnant la plus agréable commission dont on pût jamais m'honorer, vous avez oublié une petite bagatelle, c'est que j'ai quatre-vingts-deux ans, passés. Vous êtes comme le dieu des jansénistes qui donnait des commandemens impossibles à exécuter; et pour mieux ressembler à ce dieu là, vous ne manquez pas de m'avertir qu'on n'aura que quinze jours pour se préparer; de sorte qu'il arrivera que la reine aura soupé avant que je puisse recevoir votre réponse à ma lettre.

Malgré le temps qui presse, il faut, Monsieur, que je vous consulte sur l'idée qui me vient.

Il y a une fête fort célèbre à Vienne, qui est celle de l'Hôte et de l'Hôtesse: l'empereur est

l'hôte, l'impératrice eſt l'hôteſſe ; ils reçoivent tous les voyageurs qui viennent ſouper et coucher chez eux, et donnent un bon repas à table d'hôte. Tous les voyageurs ſont habillés à l'ancienne mode de leur pays ; chacun fait de ſon mieux pour cajoler reſpectueuſement l'hôteſſe ; après quoi tous danſent enſemble. Il y a juſte ſoixante ans que cette fête n'a été célébrée à Vienne. MONSIEUR voudrait-il la fêter à Brunoi ?

Les voyageurs pourraient rencontrer des aventures. Les uns feraient des vers pour la reine ; les autres chanteraient quelques airs italiens ; il y aurait des querelles, des rendez-vous manqués, des plaiſanteries de toute eſpèce.

Un pareil divertiſſement eſt, ce me ſemble, d'autant plus commode, que chaque acteur peut inventer lui-même ſon rôle, et l'accourcir ou l'alonger comme il voudra.

Je vous répète, Monſieur, qu'il me [illegible] poſſible de préparer un ouvrage en fo[illegible] le peu de temps que vous me donnez ; mais [illegible] ce que j'imagine : je vais faire une pe[illegible] du ballet de l'Hôte et de l'Hôteſſe ; je v[illegible] verrai des vers auſſi mauvais que j'en [illegible] trefois ; vous me paraiſſez avoir beauc[illegible] goût, vous les corrigerez, vous les pl[illegible] vous verrez *quid deceat, quid non.*

Je ferai partir dans trois ou quatre jours [illegible] déteſtable eſquiſſe dont vous ferez [illegible]

un joli tableau ; quand un homme d'esprit donne une fête, c'est à lui à mettre tout en place.

Vous pourriez à tout hasard, Monsieur, m'envoyer vos idées et vos ordres ; mais je vous avertis qu'il y a cent vingt lieues de Brunoi à Ferney. Je vous demande le plus profond secret, parce qu'il n'est pas bien sûr que dans quatre jours je ne demande l'extrême-onction au lieu de travailler à un ballet.

J'ai l'honneur d'être avec respect et avec une envie probablement inutile de vous plaire, etc.

LETTRE II.

Ferney, 22 septembre 1776.

Si vous approuvez, Monsieur, l'idée du divertissement que je vous propose, il vous sera très-aisé d'y mettre tous les agrémens et toutes les convenances dont il est susceptible ; vous verrez que le canevas peut être étendu ou resserré à volonté.

Je ne crois pas que cette fête exige de grandes dépenses, et qu'elle soit d'une difficile exécution. Je sens bien, Monsieur, que je vous ai mal servi, mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il y a bien des années que je suis au monde, et je n'ai pas mis vingt-quatre heures à vous obéir. Si je n'ai pas rencontré votre goût, je vous prie de me pardonner ; je ne crois pas qu'il y ait de cuisinier

en France qui puiffe faire un bon fouper à cent vingt lieues des convives. Je fuis d'ailleurs cuifinier qui n'a plus ni fel ni fauce; je n'a que l'envie extrême de mériter la confiance dont vous m'honoriez : or cela ne fuffit pas pour que MONSIEUR faffe bonne chère. Permettez-moi feulement de vous demander le fecret, de peur que mon *menu* ne foit décrié dans la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE III.

Ferncy, 10 octobre 1776.

LOIN de prendre, Monfieur, la liberté de v envoyer, de cent vingt lieues, l'efquiffe d'une fête pour un palais et des jardins que je ne con nais pas, je devais vous écrire : *Si vous voulez voir un beau faut, faites-le.* Vous me faites voi que vous favez admirablement profiter des temps des lieux, et des perfonnes; votre difpofition est charmante, tout eft varié et brillant.

Si vous voulez de mauvais vers et de plates chanfons pour vos perfonnages, en voilà; mais je vous fupplie, Monfieur, de ne pas déceler un pauvre vieillard de quatre-vingt-deux ans paffés, très-malade, qui meurt en fefant des chanfons. Il n'y a point de ridicule quand on vous fert, mais c'en eft un très-grand de vous fervir fi

aucis et Philémon s'adressant au Roi et à la Reine, ou à Monsieur et à Madame.

Baucis et Philémon sont votre heureux modèle;
Ils s'aimaient, ils étaient tous deux
Aussi tendres que généreux.
Que fit le ciel pour le prix de leur zèle?
quels heureux destins étaient-ils réservés?
e ciel leur accorda les dons que vous avez.

Les Bohémiens chantent au Roi et à la Reine :

Autrefois dans ces retraites,
Nous disions à contre-temps
La bonne aventure aux passans;
Mais c'est vous qui la faites.

Nous étions les interprètes
Du bonheur qu'on peut goûter :
Nous n'osons plus le chanter;
Car c'est vous qui le faites.

A Monsieur et à Madame qui veulent se faire dire leur bonne aventure; une bohémienne regarde dans leur main.

Ma belle Dame,
Mon beau Monsieur,
Je lis dans votre ame;
Je vous sais par cœur.
La belle nature
Forma votre humeur;
De vos frères le bonheur
Est votre bonne aventure.

Pour monseigneur et madame comtesse d'Artois.

Je vous en dirai tout autant.
Pour vous, mon prince, allez toujours gaîment,
Gaîment, gaîment.
Vous plairez toujours, je vous jure;
Et je vous prédirai souvent
Une bonne aventure.

Le chevalier de la Reine peut chanter ou réciter:

Jadis de Bradamante on me vit chevalier;
On la croyait alors une beauté parfaite;
Et moi, très-fidelle guerrier,
Je la quittai pour Antoinette.
Ce nom n'est pas, dit-on, trop heureux pour les vers,
Mais il le sera pour l'histoire:
Il est cher à la France, il l'est à l'univers:
Sitôt qu'on le prononce, il appelle à la gloire
Les plus brillans esprits et les plus fiers vainqueurs.
Quand on est gravé dans les cœurs,
On l'est dans l'avenir au temple de mémoire.

On peut écrire au-dessus du buste de la Reine:

Amours, Grâces, Plaisirs, nos fêtes vous admettent.
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer;
Les Vertus vous le permettent.

Je soupçonne toujours que mes sottises arriveront trop tard. Vous êtes aussi le premier qui ait commandé son souper si loin de chez soi; votre souper sera excellent sans que je m'en mêle. Je suis trop heureux que cette aventure m'ait procuré l'honneur d'être en quelque relation avec un homme de votre mérite. Je suis etc.

’HOTE ET L’HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

u fond d’un ſallon très-bien décoré, on voit les apprêts d’un feſtin.

a ſymphonie commence, et L’ORDONNATEUR *chante :*

ALLONS, enfans, à qui mieux mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux ;
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net ;
Songez bien à ce que vous faites.

Allons, enfans, etc.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net.

ıe tous les étrangers ſoient reçus poliment ;
ıevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille :
Que d’auprès de notre famille
mais aucun mortel ne ſorte mécontent.

LE MAITRE D'HOTEL *de l'hôtelle*

C'eſt bien dit. Le maître et la maîtreſſ maiſon ne ceſſent de me recommander d'êt honnête, bien prévenant, bien empreſſé comment être honnête une journée toute e rien n'eſt plus inſupportable. On eſt ac gens qui, parce qu'ils n'ont rien à faire, que je n'ai rien à faire auſſi qu'à amuſer ſiveté. Ils s'imaginent que je ſuis fait po plaire du ſoir au matin. Ils ont ouï dire qu aurons ici une voyageuſe qui paſſe tout ſon à gagner les cœurs, et à qui cela ne coûte peine. On accourt pour la voir de tous l du monde. Ecoutez, garçons de l'hôtelle foule eſt trop grande; ne laiſſez entrer qu qui viendront deux à deux; que cet ordre ſ à ſon de trompe à toutes les portes.

MUSIQUE.

Chacun et chacune
Entrez deux à deux:
C'eſt un nombre heureux:
Un tiers importune.
Voyager ſeul eſt ennuyeux.
Soit blonde, ſoit brune,
Entrez deux à deux:
C'eſt un nombre heureux.

Ah, cela réuſſit! il y a moins de foule. V qui ſont les curieux qui ſe préſentent. d'abord deux perſonnes qui me paroiſſent de bien loin.

deux personnages qui entrent les premiers sont vêtus a chinoise, coiffés d'un petit bonnet à houpes rouges ; se courbent jusqu'à terre, et font des génuflexions.)

LE MAITRE D'HOTEL.

es gens-là sont d'une civilité à faire enrager.

(il leur rend leurs révérences.)

leſſieurs, peut-on, ſans manquer au reſpect n vous doit, vous demander qui vous êtes ?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu ſu.

LE MAITRE D'HOTEL.

h, ce ſont des Chinois ! ils ſeront bien attra- : il eſt vrai qu'ils verront notre belle voya- ſe, mais ils ne l'entendront pas.... Mettez- s là, Monſieur et Madame.

y a une ottomane qui règne le long de la salle. Le inois et la chinoise s'y accroupissent. Un tartare et e tartare paraissent sans saluer personne ; ils ont un c en main et un carquois sur l'épaule ; ils se cou- ent auprès des chinois.)

LE MAITRE D'HOTEL.

eux-ci ne ſont pas ſi grands feſeurs de révé- ces. Meſſieurs les Tartares, pourquoi êtes- s armés ? Venez-vous enlever notre voya- ſe ? nous la défendrions contre toute la Tar- e, entendez-vous ?

LE TARTARE.

Freik-krank roc, roc krank freik.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'entends, vous le voudriez bien ; mais vous ne l'ofez pas. Ah ! voici deux Lapons ; comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux ? il me femble que fi j'étais lapon, mon premier foin ferait de ne me jamais trouver avec une lapone..... Allons, paffez-là, pauvres gens.

(ils fe placent à côté des Tartares.)

Ah ! voici de l'autre côté des gens de connoiffance ; des Efpagnols, des Allemands, des Italiens ; c'eft une confolation.

(Un efpagnol et une efpagnole, un allemand et une allemande : un italien et une italienne, paraiffent fur la fcène à la fois. L'efpagnol, vêtu à la mode antique, falue la Reine en difant :)

Refpecto y filencio.

(l'Allemand dit :)

Sihe die liebe Tochter von unferigen kaiferen.

(l'Italienne dit :

Quefti parlano, e noi cantiamo.

(elle chante :)

Qui regna il vero amore.
Non e tiranno.
Non fa inganno.
Non tormenta il cuore ;
Pura fiamma s'accende,
Non arde ma rifplende.
Qui regna il vero amore
Non tormenta il cuore.

Asiatiques et les Européens se prennent par la main
lansent : le fond de la salle s'ouvre : une troupe de
seurs de l'opéra paraît : un chanteur est à la tête,
hante ce couplet :)

l'on danse en ces lieux, et nous n'en sommes pas!
Nous dont la danse est l'apanage!
Le plaisir conduit tous nos pas.
is des étrangers, dans ces heureux climats,
Courir aux fêtes de village.
Partageons, surpassons leurs jeux :
C'est au peuple le plus heureux
A danser davantage.

Le menuet est sur son déclin ;
Hélas! nous avons vu la fin
De la courante et de la sarabande :
pouvons célébrer de plus nobles attraits;
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

(tous les personnages ensemble.)
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

Grand ballet.

s ce divertissement on passe dans un bosquet illuminé.
rdonnateur demande au guide des étrangers, ou à
ui qui représente l'hôte, dans quel pays tous ces
ageurs comptent aller...... Celui-ci répond :)

onsieur, ces messieurs et ces dames, tant
ois que Tartares, Lapons, Espagnols, ou
nands, courent le monde depuis long-temps
trouver le palais de la Félicité. Des gens

lins leur ont prédit qu'ils courraient toute leur
. C'eſt ici qu'habitent les Génies des quatre
émens ; Gnomes, Salamandres, Ondins, et
ylphes. Si le bonheur habite quelque part, on
eut s'en informer à eux.

Entrée des quatre eſpèces de Génies qui préſident aux élémens. Après la danſe, Démogorgon, *le ſouverain des génies, chante :)*

Vous cherchez le parfait bonheur ;
C'eſt une parfaite chimère.
Il eſt toujours bon qu'on l'eſpère,
C'eſt bien aſſez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite ;
Il vous échappe tous les jours.
A la chaſſe et dans les amours,
Le plaiſir eſt dans la pourſuite.

Mortels, ſi la félicité
N'eſt pas toujours votre partage,
En ce lieu du monde écarté,
Contemplez du moins ſon image.

Vous voyez l'aimable aſſemblage
De la vertu, de la beauté ;
L'eſprit, la grâce, la gaité ;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant ;
Et qui même ferait ſenſible,
N'aurait pas tout le bien poſſible ;
Mais il devrait être content.

(Le temple du Bonheur parfait est dans le fond, mais il n'y a point de porte.)

L'ORDONNATEUR *aux danseurs.*

Messieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le bonheur parfait, il est dans ce temple; mais il faut l'escalader; on n'arrive pas au bonheur sans peine.

(Les danseurs escaladent le temple au son d'une symphonie bruyante; le temple tombe, et il en part un feu d'artifice.)

FIN.

TABLE

DES

POEMES ET DISCOURS EN VERS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Poëmes.



